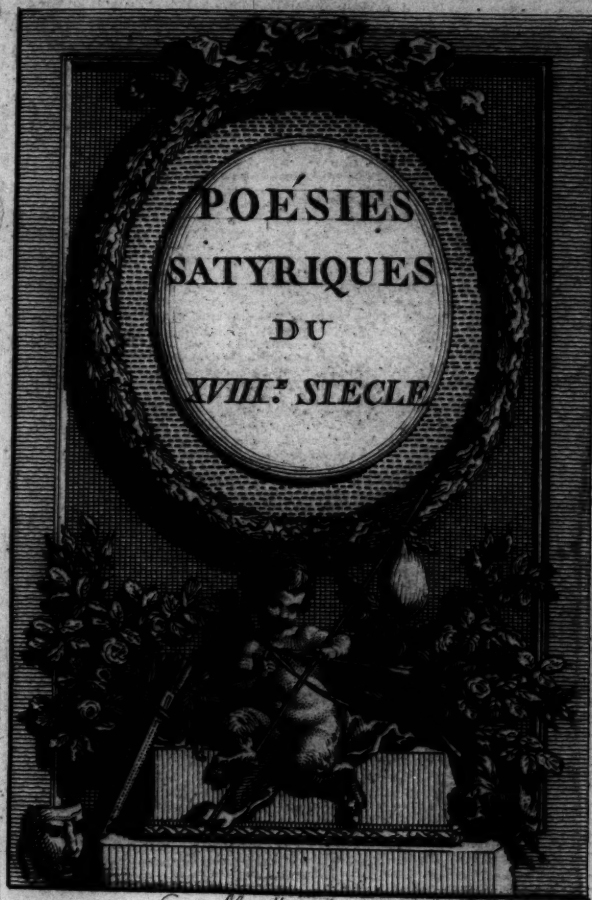


11482 aa 21



*C. p. Morillier inv. et sculp.*





**POÉSIES**  
**SATYRIQUES**  
*DU*  
**DIX-HUITIÈME SIECLE.**  
*PREMIÈRE PARTIE.*

BOHEMIA  
SATYRIQUES

DIX-HUITIEME SIECLE



POÉSIES  
      <sup>R</sup>  
SATYRIQUES

DU

DIX-HUITIÈME SIECLE.

*PREMIÈRE PARTIE.*

---

LONDRES;

1782.



---

---

## AVERTISSEMENT.

ON a pensé qu'un choix des Poésies Satyriques de ce Siecle pourroit être accueilli par un grand nombre d'Amateurs. La plûpart de ces Poésies sont très-piquantes ; & étant rassemblées en un seul recueil , elles ne peuvent avoir aucun inconvénient. Toutes se servent pour ainsi dire d'Antidotes les unes aux autres. Aucune Épigramme , aucune injure , même la plus ingénieuse ne peut nuire aux *Voltaire* , aux *Rousseau* , aux *Piron* , aux *Dorat* , &c. Il y a longtems qu'on ne juge plus les Gens des Lettres sur ce qu'en dit la Satyre. A présent une Pièce de ce genre ne signifie autre chose , sinon

qu'un tel Écrivain a une querelle avec un de ses Confrères. Ces Messieurs se servent des armes que la nature leur a données : ce ne sont que des jeux d'esprit , & la plupart de ceux qui les blâment s'escrimeroient de même à leur place.

Plusieurs de ces Poésies pourront servir aussi à l'Histoire Littéraire du dix-huitième Siècle.





# TABLE.

## M. BARTHE.

**S** *STATUTS pour l'Académie Royale de Musique,*  
 I. Partie. . . . . Page 89

## LA BEAUMELLE.

*Inscription sur une Estampe de Voltaire, I. Partie. . . 28*

## M. CLÉMENT.

*Satyre, I. Partie. . . . . 171*  
*Épître de Boileau à M. de Voltaire, II. Partie. . . . 11*  
*Mon dernier mot. . . . . 77*  
*Confession d'un Poète. . . . . 123*  
*Les Charms de la Retraite. . . . . 159*  
*Satyre sur la fausse Philosophie. . . . . 187*

## LA CONDAMINE.

*Remerciement au Pape G\*\*\*, I. Partie. . . . . 109*  
*Épigramme sur sa Reception à l'Académie Française. . 190*

## DORAT.

<i>Épître du Curé de St. Jean de Latran , à l'Auteur de Mélanie , I. Partie. . . . .</i>	161
<i>Vers sur l'Inauguration de la Statue de Voltaire , II. Partie. . . . .</i>	45
<i>Dialogue de Pegase &amp; Clément. . . . .</i>	47
<i>La Résignation. . . . .</i>	121
<i>Pierre Bagnolet aux grands Hommes du jour. . . . .</i>	153

## GILBERT.

<i>Le dix-huitième Siècle , Satyre à M. Fréron , II. Partie. . . . .</i>	103
<i>Mon Apologie. . . . .</i>	169

## M. GIRAUD.

<i>Épître du Diable à M. de Voltaire , I. Partie. . . . .</i>	59
---	----

## M. GUICHARD.

<i>Épigramme , II. Partie. . . . .</i>	9
--	---

## M. G\*\*.

<i>Satyre contre le faux Goût , II. Partie. . . . .</i>	29
<i>La Satyre des Satyres. . . . .</i>	199

## M. GUYÉTAND.

<i>Le Génie vengé , II. Partie. . . . .</i>	211
---	-----

# TABLE.

ix

## M. LA HARPE.

*L'Ombre de Duclos*, II. Partie. . . . . 55

## M. DE ST.-LAMBERT.

*Épigramme*, II. Partie. . . . . 76

## M. LE B\*\*.

*Le Coup de Patte, ou l'Anti-Minette*, I. Partie. . . 79

*Épigramme*, II. Partie. . . . . 38

## M. LINGUET.

*Épigramme*, II. Partie. . . . . 9

*Autre*. . . . . 38

## M. M\*\*.

*Remontrances des Comédiens François au Roi*, I. Partie. 9

## M. MARMONTEL.

*Épigramme contre Piron*, I. Partie. . . . . 29

## M. PALISSOT.

*Le Coche de l'ennui*, I. Partie. . . . . 50

*Noël nouveau*, II. Partie. . . . . 1

## PIRON.

<i>Épigramme , I. Partie. . . . .</i>	7
<i>Dialogue en Chanson. . . . .</i>	19
<i>Épigramme. . . . .</i>	27
<i>Épigramme sur l'Académie Française. . . . .</i>	29
<i>Épigramme sur la suppression des Feuilles de Fréron &amp; de De la Porte, . . . . .</i>	45
<i>Gaîté sur la Traduction de Suetone. . . . .</i>	98
<i>Sur Voltaire. . . . .</i>	78
<i>Sur Gresset. . . . .</i>	88
<i>Épitaphe de l'Abbé d'Olivet. . . . .</i>	110
<i>Épigramme , II. Partie. . . . .</i>	210

## M. ROBBÉ.

<i>Satyre au Comte de B** , II. Partie. . . . .</i>	123
---	-----

## ROY.

<i>Le Coche , Allégorie , I. Partie. . . . .</i>	1
<i>Épigramme sur l'Acajou de Duclos. . . . .</i>	27
<i>Épigramme , II. Partie. . . . .</i>	76

## M. DE R\*\*\*.

<i>Quatrain sur M. de la Harpe , II. Partie. . . . .</i>	75
<i>Épigramme. . . . .</i>	218

# T A B L E.

xj

## M. DE VILLETTE.

Sur le Sallon des Tableaux de 1777, II. Partie. . . . . 151

## V O L T A I R E.

Épigramme, I. Partie. . . . .	4
La Crépinade. . . . .	9
Épigramme. . . . .	7
Autres. . . . .	8
Autre. . . . .	28
Épitaphe . . . . .	30
Le pauvre Diable. . . . .	31
La Vanité. . . . .	47
Le Russe à Paris. . . . .	51
La Guerre de Geneve, Poëme. . . . .	111
Épigramme, II. Partie. . . . .	8
Énigme. . . . .	28
Les Cabales, œuvre Pacifique. . . . .	39
Sur les dernières opérations du règne de Louis XV . . . . .	88
Sur un Géomètre. . . . .	168

## A N O N Y M E S.

Épigramme, I. Partie. . . . .	18
Autre. . . . .	30
Réponse aux Éptres du Diable. . . . .	73
La tant pitoyable Romance des aventures de Poinfinet. . . . .	99
Hymne Dichirambique, en l'honneur du même. . . . .	108

<i>Énigme.</i>	113
<i>Épigramme.</i>	160
<i>Remerciement d'un Curé de Meudon à l'Auteur de Mélanie.</i>	168
<i>Épigramme.</i>	180
<i>Autre , II. Partie.</i>	10
<i>Épigramme contre un Prédicateur.</i>	10
<i>Sur les Vers de Voltaire à son Vaisseau.</i>	28
<i>Aux Mânes de Molière.</i>	46
<i>Épigramme.</i>	54
<i>Dialogue entre un Philosophe &amp; un Homme de Bien.</i>	89
<i>In-promptu.</i>	122
<i>Vers à un petit Poëte turbulent.</i>	150
<i>Épigramme.</i>	150
<i>Autre sur les deux Amis.</i>	152
<i>Sur les Incas.</i>	158
<i>Le Portrait de Molière , placé à l'Académie.</i>	167
<i>Épigramme.</i>	168
<i>Avi important.</i>	185
<i>Monsieur Bos.</i>	186
<i>Épigramme.</i>	198
<i>Autre.</i>	198





---

---

# POÉSIES SATYRIQUES

D U

## DIX-HUITIÈME SIECLE.

---

### LE COCHE, ALLÉGORIE.

J ADIS étoit un Coche bien monté,  
Qui franchissant le sommet du Parnasse,  
Nous menoit droit à l'immortalité.  
Quarante en tout y pouvoient avoir place:  
Mais à quel prix ? Chacun payoit pour soi  
En bonne espèce, en rime bien sonnante,  
Prose de poids, pièces de bon aloi,  
Le tout suivant la taxe & la patente  
Du Dieu Phébus, qui jusqu'au dernier tems,  
Sans embourber, sans mauvaise aventure,  
Sçut équiper & mener la voiture.  
En est-il las ? des soins plus importants  
L'occupent-ils ? ou les Dieux par malice  
Ont-ils commis Momus à l'exercice ?  
Quoiqu'il en soit, Momus a pris le bail  
Et s'est chargé de tout cet attirail.  
Le nouveau maître établit loix bizarres,  
Fait bon marché des places, prend des arrhes

A

De tous venans, Palots & Tonfurés,  
Et gros Commis, & Robins désœuvrés,  
Et les amis de leurs amis encore,  
Même hiftrions : tout est bon ; tout l'honore.  
Qu'apportent-ils ? des pièces de billon,  
Nulle monnoie au vrai coin d'Apollon.  
Crédit aux uns, aux autres pleine grâce.  
Le Corbillard est-il plein ? il entasse  
Dans les paniers leurs Apprentis auteurs,  
Petits goujats timbrés de leurs couleurs ;  
Auteurs forains avec espoir très-proche,  
D'être à leur tour introduits dans le Coche.  
Les voilà donc en route avec ballots,  
Et leur bon guide agitant les grelots  
De sa marote ; on roule : mais leur joie  
Ne dure guère, & dès le premier pas,  
Le vrai chemin se perd, on se fourvoie,  
On suit sentier qu'Apollon ne prit pas ;  
Contre rochers l'on marche, l'on tournoie ;  
Au premier choc l'effieu vole en éclats,  
La masse croule, & nos gens sont à bas.  
Qui me rendra tous les cris lamentables,  
Les juremens de ce peuple embourbé ?  
Sous son Homère & son livre de Fables,  
Bagage lourd, Houdart a succombé.  
A l'aide, à moi, crioit ce bon aveugle !  
Le Commis borgne à ses oreilles beugle ;  
Maudit le jour qu'il quitta le comptoir,

Pour s'embarquer dans l'ambulant manoir :  
Le vieux Syndic des Bourgeois de Cythère (1)  
S'évertuant pour sortir de l'ornière ,  
Pleure un habit de vieux velours tanné ,  
Qu'une Sybille au cancre avoit donné.  
Ah ! dégagez l'esprit de la matière ,  
Disoit un autre (2) : à ce style inconnu ,  
Qui n'étoit pas entendu du vulgaire ,  
A son secours , hélas ! qui fut venu ?  
Certain farceur (3) voulut faire l'ingambe ,  
Les brodequins lui blessèrent la jambe :  
C'est cet Auteur chez les Suisses prôné  
Et de la farce encore enfariné.  
Vous êtes-là , petit Pharmacopole (4) ,  
Chez votre père aviez pris une phiole ,  
Qui se cassant vous effleura la peau ;  
Mais n'avez plus besoin d'être si beau.  
L'affaire est faite , oubliez le service ,  
Et retournez à votre bénéfice.  
Détaillerai-je ici par les menus  
De chacun d'eux , les bossés , les blessures ,  
Tel que Virgile étale en ses peintures ,  
Les coups portés aux soldats de Turnus ?

---

(1) *Fontenelle.*

(2) *Houtteville.*

(3) *Destouches.*

(4) *Alari.*

Mon cher Lecteur , à tes yeux je dérobe ,  
Masques plus laids que n'étoit Déiphobe.  
Mais que fait-on de Messieurs du panier ?  
On les entend leur maître renier.  
Jurez , leur dit Momus , cela console ;  
Puis en sifflant dans les airs il s'envole.

ROY.

---

## ÉPIGRAMME.

CONNOISSEZ-vous certaine Rimeur obscur,  
Sec & guindé , souvent froid , toujours dur ,  
Ayant la rage & non l'art de médire ,  
Qui ne peut plaire & moins encore nuire ;  
Pour ses méfaits dans la géole encagé ,  
A Saint-Lazare , après ce fustigé ,  
Chassé , battu , détesté pour ses crimes ,  
Honni , berné , conspué pour ses rimes ;  
Cocu , content , parlant toujours de soi ?  
Chacun répond : Eh ! c'est le Poète Roi.

VOLTAIRE.



## LA CRÉPINADE.

**L** Le Diable un jour se trouvant de loisir ,  
Dit : je voudrois former à mon plaisir  
Quelque animal , dont l'ame & la figure  
Fût à tel point au rebours de nature ,  
Que le voyant , l'esprit le plus bouché  
Y reconnut mon portrait tout craché.  
Il dit : il prend une argile ensouffrée ,  
Des eaux du Styx imbue & pénétrée ;  
Il en modèle un chef-d'œuvre naissant ,  
Paîtrit son homme , & rit en paîtrissant.  
D'abord il met sur une tête immonde ,  
Certain poil roux que l'on sent à la ronde.  
Ce crin de juif orne un cuir bourjonné ,  
Un front d'airain , vrai casque de damné.  
Un sourcil blanc couvre un œil sombre & louche ;  
Sous un nez large , il tord sa laide bouche  
Satan lui donne un ris Sardonien ,  
Qui fait frémir les pauvres gens de bien ,  
Col de travers , omoplate en arcade ,  
Un dos ceintré , propre à la bastonade ;  
Puis il lui souffle un esprit imposteur ,  
Traître & rampant , satyrique & flatteur ;  
Rien n'épargnoit : il vous remplit la bête ,  
De fiel au cœur & de vent dans la tête.  
Quand tout fut fait , Satan considéra

## 6 POÉSIES SATYRIQUES

Ce beau garçon, le baïsa, l'admira,  
Endoctrina, gouverna son ouaille ;  
Puis dit : allons, il est tems qu'il rimaille :  
Aussi tôt fait, l'animal rimailla,  
Monta sa vielle & Rabelais pilla ;  
Il griffonna des *Ceintures Magiques*,  
Des *Adonis*, des *Adieux chimériques*.  
Dans les cafés il fit le bel-esprit,  
Obscénités de rimes enrichit,  
Puis fut sifflé, battu pour son mérite,  
Puis fut errant, puis se fit hypocrite,  
Enfin finale, à son père il alla :  
Qu'il y demeure ! Or, je veux sur cela  
Donner au Diable un conseil salutaire.  
Monsieur Satan, lorsque vous voudrez faire  
Quelque bon tour au chétif genre-humain,  
Prenez-vous y par un autre chemin.  
Ce n'est le tout d'envoyer son semblable  
Pour nous tenter : Crépin votre féal  
Vous servant trop, vous a servi fort mal ;  
Pour nous damner, rendez le vice aimable.

VOLTAIRE.





## ÉPIGRAMME

*Sur la manie qu'avoit Voltaire de refaire des sujets  
déjà traités.*

**S**OYEZ-EN sûrs : oui , si le premier homme  
Eût eu le tic de ce faiseur de Vers ,  
Il eut fait pis que de mordre à la pomme ,  
Et c'eut été bien un autre travers .  
Portant envie aux miracles divers ,  
Du grand Auteur de la Nature humaine ,  
Il eut voulu refaire l'Univers ,  
Et le refaire en moins d'une semaine .

PIRON.

---

A U T R E .

**T**ERRASSON , par lignes obliques  
Et par règles géométriques ,  
Prétend démontrer avec art ,  
Qu'Homère prend toujours l'écart :  
Que ses images poétiques ,  
Que tant de richesses antiques ,  
Ne nous charment que par hasard ;  
Il s'en avise sur le tard :  
Mais quoique ce Docteur décide  
D'un ton à gagner son procès ,  
Gacon , avec même succès ,  
Peut faire un rondeau contre Euclide .

VOLTAIRE.

## ÉPIGRAMME

*Sur un Portrait de l'Abbé de Saint-Pierre.*

**V**OILA donc l'Abbé de Saint-Pierre,  
Ce visage de plâtre & cet esprit de pierre ;  
Oh ! qu'il est ressemblant ! il a tout l'air d'un sot ;  
J'y reconnois ses yeux , ses traits , son encolure ;  
Mais comme par bonheur le Buste ne dit mot ,  
L'Art a mieux fait que la Nature.

VOLTAIRE.

## AUTRE.

**N'**A pas longtems , de l'Abbé de Saint-Pierre ,  
On me montrait un Buste tant parfait  
Qu'on ne sçut voir si c'étoit chair ou pierre ,  
Tant le Sculpteur l'avoit pris trait pour trait !  
Si que restai perplex & stupefait ,  
Craignant bien fort de tomber en méprise ;  
Puis dis soudain , ce n'est-là qu'un Portrait ,  
L'Original diroit quelque sottise.

VOLTAIRE.



RÉMONTRANCES  
DES COMÉDIENS FRANÇOIS,  
AU ROI.

1753.

SIRE, vos fidèles Sujets,  
Les gens tenans la Comédie,  
Paissibles supôts de Thalie,  
Et tous ennemis des procès,  
Osent se plaindre du succès,  
De cette fière Académie,  
Par qui leur Troupe est avilie,  
Et voit proscrire ses ballets.  
Déjà la triste Melpomène,  
Avoit vu dessécher la veine,  
Du mâle & sombre Crébillon,  
Siffler les Pièces de Piron,  
Arouët, pauvre énergumène,  
Courir au loin le loup-garou,  
Et l'inventeur d'Aristomène  
Pendre sa guirlande à son cou.  
C'en étoit fait de notre Troupe !  
Tout en étoit déconcerté,  
L'Ennui sur Pégase monté,  
Et menant la Famine en croupe,

Alloit conduire à l'Hôpital ,  
Sarrazin , la Noue & Grandval ,  
Si Momus avec la Folie ,  
Appelés à notre secours ,  
N'eussent , pour prolonger nos jours ,  
Ouvert le Temple de Thalie  
A tous les Sauteurs d'Italie.  
Or , admirez , Sire , avec nous  
Ce que doit l'Europe & la France ,  
A cette Italienne engeance !  
Oui , Sire , elle nous sauva tous ;  
Le Public à qui Rhadamiste ,  
Cinna , Phédre , Pompée , Egiste ,  
Ne pouvoient arracher des pleurs ,  
Vint admirer nos Bâteleurs.  
Ainsi recrutés pour la Foire ,  
Nous amassâmes plus d'argent ,  
Et nous acquîmes plus de gloire ,  
Que quand le Théâtre indigent  
Offroit les lauriers de Mérope ,  
D'Oreste les sombres fureurs ,  
Et les écarts du Misantrope ,  
Aux yeux distraits des Spectateurs.  
Bannissez le Ministre sage ,  
Qui vous obligea de punir  
Le zèle gothique & sauvage ,  
Qui de l'État vouloit bannir ,  
Ou bien reduire en esclavage

Tous les utiles Calotins ,  
Que l'on appelle Ultramontains.  
Les Mutins qui leur cherchent noise ,  
Aujourd'hui Bourgeois de Pontoise ,  
N'alloient point , sans doute , aux Bouffons ,  
Et ne parlent que par envie ,  
De tout ce qui vient d'Italie.  
N'en déplaise à ces vieux Barbons !  
Vive , grand Prince , vive Rome !  
Tout en est beau jusqu'aux Sauteurs ,  
*A fortiori* les Docteurs ,  
D'où nous devons conclure en somme ,  
Qu'au Clergé comme parmi nous ,  
Farceurs Romains sont nécessaires ,  
Et que vos Magistrats sévères ,  
Sont des ignorans ou des fous.  
Quand nous disons Magistrats , Sire ,  
Nous ne voulons assurément  
Désigner que le Parlement :  
Votre Conseil que l'on admire ,  
Pense , parle , agit autrement ;  
Aussi notre Troupe éplorée ,  
Grand Roi ne s'adresse qu'à lui ;  
Vos Ministres sont notre appui ;  
Leur main des Peuples révérée ,  
Nous comble toujours de bienfaits ;  
Ils dirigent tous nos ballets ;  
Ils sont amis de nos Actrices ,

Et le moindre petit débat,  
Qui s'élève dans nos coulisses,  
Est pour eux affaire d'État.  
Vous allez objecter, sans doute,  
Que ce Conseil, s'il nous écoute,  
A fort affaire en ce moment :  
Car vous tenez de vos grands pères,  
Préjugés de Gouvernement,  
Et Dieu sçait combien de chimères,  
S'élèvent sur ce fondement.  
Contre un Clergé qui se mutine,  
Soutenir votre autorité ;  
A l'Anglois malgré sa fierté,  
Faire craindre votre Marine ;  
A l'Eglise rendre la paix,  
Et la Justice à vos Sujets ;  
Sans appauvrir votre Finance ,  
Soulager Paris & la France ;  
Et contre Rome & ses excès,  
Maintenir votre indépendance :  
Voilà , Sire , de vos projets.  
Eh ! si ! des misères pareilles  
Sont-elles dignes de vos veilles ?  
Qu'importe à Votre Majesté ,  
Que le Peuple sans pain gémissé ;  
Qu'à la tyrannie , au caprice ,  
De quelque Intendant hébété ,  
Le Citoyen que l'on réprime ,



Voie immoler sa liberté ;  
Que contre les loix revolté ,  
Et fier de ses succès, le crime  
Triomphe avec impunité ;  
Ou qu'avec Thémis exilée ,  
L'abondance & la sûreté,  
Quitte la ville désolée ?  
Pures vetilles que cela !  
Le moulin qui moulut , moudra.  
Votre État , est une machine ,  
Qui , pour aller droit son chemin ,  
N'a pas besoin qu'on examine  
Le ressort qui la met en train :  
Souvent comme le corps humain ,  
Elle brave la médecine ,  
Et se guérit sans Médecin.  
Mais ce grand corps fut-il étique ,  
Ou par la diete appauvri ,  
Dut-il être paralytique :  
Faites le rire , il est guéri.  
Partant , Sire , la Comédie  
Est l'ame du Gouvernement ;  
Là , dans un doux enchantement ,  
Le Citoyen joyeux oublie  
Et les Loix & le Parlement ,  
Et le Commerce & la Patrie ,  
Et dans le plaisir d'un moment ,  
Croit voir le bonheur de la vie.

Or, comme la félicité,  
N'est que le plaisir répété,  
Grâces à vos Ministres habiles,  
Si le Théâtre est toujours plein,  
Vos Sujets contens & tranquilles,  
Malgré l'indigence & la faim,  
Jouïront d'un bonheur sans fin,  
Rome, d'elle-même idolâtre,  
Goûtoit le fruit de ses exploits;  
Rome ne vouloit autrefois  
Que du pain avec son Théâtre;  
Mais au François plus que Romain,  
Le Théâtre suffit sans pain.  
Aussi que vantant ses services,  
Le front couvert de cicatrices,  
Un Officier très-maltraité,  
Vienne alléguer sa pauvreté,  
Et mendier la récompense,  
Du sang qu'il versa pour la France :  
S'il le versa, tant-pis pour lui !  
Entre la misère & l'ennui,  
Il languira dans sa chaumière.  
Monsieur le Comte d'Argenson  
A-t-il tort ? Oh ! pour le coup ! non.  
Il viendrait une fourmillière  
De ces Messieurs ; car ils sont tant !  
Et puis la France a bien affaire  
Du bras d'un petit combattant ;

Mais que Grandval , notre Confrère ,  
Soit sans crédit & sans argent ;  
Sire , c'est un homme à talent ,  
Un homme à l'État nécessaire ,  
Vous dira tout le Ministère ,  
Et l'on fera danser les gens ,  
Pour lui faire dix mille francs.  
Que du Théâtre la merveille ,  
Dumefnil paroisse à Marseille ,  
Et le voyage & le séjour ,  
Seront payés par la Province ;  
Et si l'honoraire est trop mince  
Pour une Actrice de la Cour ,  
Zélé Protecteur de nos belles ,  
Saint-Florentin sans compliment ,  
Forcera les Bourgeois rebelles  
D'ajouter à l'appointement.  
Malheur au Prélat s'il résiste !  
Car , Sire , il fera Janféeniste ,  
Et le saint homme sûrement ,  
Le sera très-innocemment.  
De tout ceci , concluons , Sire ,  
Que le parfait Comédien ,  
Sera toujours de votre empire ,  
Et l'ornement & le soutien :  
Ainsi d'Argenson le décide ,  
Ainsi le veut Saint-Florentin ;  
Ainsi le sage Mazarin .

Leur prédeceffeur & leur guide ,  
Sur la gaîté de vos Sujets ,  
Fondoit l'efpoir de fes succès ,  
Et difoit : trop heureux vulgaire !  
Ris , chante ; mais nous laiffe faire.  
Or , fi pour régir les États ,  
Grand Roi , nous fommes plus utiles  
Que Généraux & Magiftrats ,  
Pourquoi faudra-t-il qu'immobiles ,  
Et plus droits que des échelats ,  
Nous bornions nos talens sublimes ,  
A déclamer de froides rimes ,  
Dont le Spectateur eft fi las ?  
Eh ! pourquoi ne pourrions-nous pas  
Gager Sauteurs & Pantomimes ,  
Ainsi que nous gagions jadis  
Et Poëtes & beaux efprits ?  
Mais ces Hiftrions font de Rome ?  
Eh ! pourquoi non ? à votre avis ,  
Tous les Farceurs que l'on renomme ,  
A rochets blancs & beaux furplis ,  
A qui Monfeigneur de Paris ,  
A , dit-on , donné mainte fomme ,  
Ne font-ils pas de ce Pays ?  
En eft-il donc aucun qui chomme ?  
Ils font tous gras & bien nourris .  
Votre Chancelier débonnaire ,  
A donné pour eux cent Arrêts ;

Contre nous seuls il est sévère ,  
 Et veut proscrire pour jamais ,  
 Et nos Danseurs & nos Ballets.  
 A ces affommantes nouvelles ,  
 Ah ! juste Ciel ! toutes nos Belles ,  
 Ainsi que les gens du Palais ,  
 Vouloient fermer leurs cabinets :  
 Qu'alloit devenir la Jeunesse ,  
 Et de la Ville & de la Cour ?  
 Adieu les cliens de l'amour !  
 Adieu la publique allégresse !  
 Nous empêchâmes ce malheur ,  
 Et l'espoir de votre justice ,  
 Calme notre vive douleur.  
 Daignez donc , à nos vœux propice ,  
 Par un arrêt duement scellé ,  
 Rendre au Théâtre désolé ,  
 Les bonds , les sauts & les gambades ,  
 De ces illustres Mascarades ,  
 Sans que nos Dieux & nos Héros ,  
 Se voient sifflés comme des fots.  
 Ce font , Sire , les Remontrances ,  
 Qu'après plus de quatre séances ,  
 Et tous nos Foyers assemblés  
 Dans le palais de la Folie ,  
 Vous offrent vos Sujets zélés ,  
 Les gens tenans la Comédie.

M. M \*\*.

## ÉPIGRAMME.

**L**A larme à l'œil, la nièce d'Arouët  
Se complaignoit au surveillant Malherbe,  
Que l'Ecrivain neveu du grand Malherbe (\*),  
Sur notre Épique osât lever le fouet.  
Souffrirez-vous, disoit-elle à l'Édile,  
Que chaque mois ce critique enragé,  
Sur mon pauvre oncle, à tout propos distile  
Le fiel piquant dont son cœur est gorgé ?  
Mais, dit le chef de notre Librairie,  
Notre Aristarque a peint de fantaisie  
Ce Monstre en l'air que vous réalisez.  
— Ce Monstre en l'air ! votre erreur est extrême,  
Reprend la nièce ; eh ! Monseigneur, lisez,  
Ce Monstre là, c'est mon oncle lui-même.

---

(\*) Freron avoit fait, dans ses Feuilles, un portrait satyrique de Voltaire, sans le nommer. Celui-ci aima mieux s'y reconnoître que de dissimuler son ressentiment. Il fit faire des plaintes à M. de Malesherbes par sa nièce, qui étoit alors à Paris. C'est ce qui occasionna cette Épigramme.



DIALOGUE.  
APOLLON ET UNE MUSE.

AIR: *De la Confession.*

A P O L L O N.

QUE je vois d'abus,  
De gens intrus,  
Ici ma chère,  
Depuis quarante ans,  
Qu'en pourpoint j'ai couru les champs:  
D'où nous est venu ce téméraire,  
Qu'on nomme Voltaire?

L A M U S E.

Joli fanfouillet,  
Bon perroquet,  
Dès la lisière,  
Le petit frippon  
Eut d'abord le vol du chapon.

A P O L L O N.

Par où commença le téméraire?  
Répondez, ma chère.



LA MUSE.

Tout jeune il voulut

Pincer le Luth

Du bon Homère,

Et ressembloit fort

Au bon Homère quand il dort.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire?

Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Maint Drame pillé,

Et r'habillé

A sa manière,

Toujours étayé

D'un Parterre bien soudoyé.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire?

Répondez, ma chère.

LA MUSE.

L'histoire d'un Roi,

Qui, par ma foi,

N'y gagne guère;

Car il y paroît

Aussi fou que l'Écrivain l'est.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire?

Répondez, ma chère.

LA MUSE.

De son galetas,  
Séjour des rats,  
On l'ouït braire :  
Messieurs, je suis tout ;  
C'est ici le Temple du Goût.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire ?  
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Une Satyre, où  
Ce maître fou,  
Gaïment s'ingère,  
D'être en ce Pays  
Votre Maréchal-des-Logis.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire !  
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Quoique inepte & froid,  
Et qu'il ne soit  
Maçon, ni père,  
Il ne fit, un tems,  
Que des temples & des enfans.

APOLLON.

Ce style d'Oracle me fatigue ;  
Tirez-moi d'intrigue.

---

22 POÉSIES SATYRIQUES

---

LA MUSE.

Ce rare Écrivain  
Fit l'Orphelin,  
L'Enfant Prodigue,  
Et des Temples pour  
L'Amitié, la Gloire & l'Amour.

APOLLON.

Ces Temples, que je les confidère !  
Montrez-les, ma chère.

LA MUSE.

Ils sont tout là bas,  
Livrés aux rats,  
A la poussière.  
Le Dieu de l'ennui  
Les occupe seul aujourd'hui.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire ?  
Poursuivez, ma chère.

LA MUSE.

En un bloc il mit  
L'ame, l'esprit,  
Et la matière.  
Condamnant l'Écrit,  
Thémis une allumette en fit.

APOLLON.

Que fit encore le téméraire ?  
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Maint Epître, un peu

Digne du feu,

Trop familière,

Où le drôle osa

Trancher du petit Spinosa.

APOLLON.

Que devint alors le téméraire ?

Dites-moi, ma chère.

LA MUSE.

Tapi dans un coin,

Un peu plus loin

Que la Frontière,

Quand l'Écrit flamboit,

A la flamme il se déroboit.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire ?

Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Il fit le méchant,

Le chien couchant,

Le réfractaire ;

Et selon le tems,

Montra le derrière ou les dents.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire ?

Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Le rêveur, le fat,  
L'homme d'État,  
Le débonnaire,  
Le beau Courtifan,  
Le Charlatan, le Geai du Paon.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire ?  
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Voulant de Newton  
Prendre le ton,  
Sur la lumière,  
Son mauvais propos  
La replongea dans le cahos.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire ?  
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Il vendit en Cour,  
Par un bon tour  
De gibecière,  
Deux fois en un an,  
De l'opium pour du nanan.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire ?  
Répondez, ma chère.

LA MUSE

LA MUSE.

Il indisposa ,  
Scandalisa ,  
L'Europe entière ;  
Changeant en P....  
La Pucelle de Chapelain.

APOLLON.

Que fit encore le téméraire ?  
Répondez , ma chère.

LA MUSE.

N'ayant plus maison  
Sous l'horison ,  
Trou , ni chaumière ,  
Par-tout sans aveu ,  
Il demeura sans feu , ni lieu.

APOLLON.

Qu'est donc devenu le téméraire ?  
Achevez , ma chère.

LA MUSE.

En Pays perdu ,  
Il a pendu  
La crémaillère ;  
Mange son gigot ,  
Et s'endort sur la sœur du pot.

APOLLON.

On dit pourtant que le téméraire  
Rime à l'ordinaire.

LA MUSE.

Il fait & refait  
Ce qu'il a fait ,  
Ce qu'il voit faire ,  
Subtil Éditeur ,  
Grand Copiste , & jamais Auteur.

A P O L L O N.

J'ordonne , lors que le téméraire  
Sera dans la bière ,  
Qu'on porte soudain  
Cet Écrivain  
Au cimetière ,  
Dit communément  
Le Charnier de Saint-Innocent ;  
Et qu'il y soit écrit sur la pierre ,  
Par mon Secrétaire :  
Ci-dessous gît qui ,  
Droit comme un I .  
Eut perdu terre ,  
Si , de Montfaucon ,  
Le croc étoit sur l'Hélicon ,

PIRON.





ÉPIGRAMME

*Sur le Roman d'Acajou , dans la Préface duquel l'Auteur  
a chanté pouille au Public.*

**B**IEN recordé des Laquais & du Maître ,  
Un Perroquet juché sur la fenêtre ,  
A tout passant crioit comme un aspic ,  
Nargue de toi mon cher & sot Public !  
Du compliment les voisins en colère ,  
Vont dénoncer la bête au Commissaire.  
Le Maître accourt & leur tient ce propos :  
Mon animal , à qui l'on fait un crime ,  
N'a fait que dire , & même en quatre mots ,  
Tout ce qu'un autre en un gros tome imprime ;  
Mon Perroquet , Messieurs , c'est mon Duclos.

ROY.

---

AUTRE.

**L**A Tour va trop bien , ce me semble ,  
En nous peignant l'Abbé Leplant :  
N'est-ce pas assez qu'il ressemble ?  
Faut-il encor qu'il soit parlant ?

PIRON.

## ÉPIGRAMME.

**C**ERTAIN Caffard, jadis Jésuite,  
 Plat Ecrivain, depuis deux jours,  
 Ose gloser sur ma conduite,  
 Sur mes Vers & sur mes amours.  
 En bon Chrétien, je lui fait grace;  
 Chaque pédant peut critiquer mes Vers:  
 Mais sur l'amour, jamais un fils d'Ignace  
 Ne raisonna que de travers.

VOLTAIRE.

## INSCRIPTION

*D'un Estampe, où Voltaire est représenté en chemise,  
 sortant de son lit & distant à son Secrétaire.*

**T**ANDIS que plein de sa marote,  
 Au lieu de mettre sa culote.  
 Voltaire se livre à son feu,  
 D'Al\*\* & Fréron n'ont-ils pas fort beau jeu,  
 D'Al\*\* pour baiser humblement son derrière ?  
 Et ce Jean Fréron sans pitié,  
 Pour en faire à coups d'étrivière,  
 Un Ecrivain plus châtié ?

LA BEAUMELLE

ÉPIGRAMME

CONTRE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

**C**OQUETTE sans pudeur , fière de mille Amans ,  
Femme à quarante Epoux , presque tous impuissans ,  
Mère de quelques mots , Regente d'Orthographe ,  
En ce jour solennel , tes Autels sont déserts ;  
On ne t'adresse plus de Prose ni de Vers :  
On ne s'occupe , hélas ! que de ton Epitaphe ,

PIRON.

---

AUTRE

CONTRE PIRON.

**L**E vieil Auteur du Cantique à Priape ,  
Humilié s'en allait à la Trape ,  
Pleurer le mal qu'il avoit fait jadis ;  
Lors son Curé lui dit : vieux Métromane ,  
C'est bien assez d'un plat de Profondis ;  
Rassure-toi. Jamais Dieu ne condamne  
Que des Vers doux , faciles , arrondis ;  
Tout ce qui plaît à ce monde profane ,  
Ce qui séduit , voilà ce qui nous damne :  
Les Rimeurs durs vont tous en Paradis.

M. MARMONTE.

## ÉPIGRAMME.

**D'**AVOIR hanté la Comédie ,  
Un Pénitent en bon Chrétien  
S'accusoit , & promettoit bien  
De n'y retourner de sa vie ;  
Voyons , lui dit le Confesseur !  
C'est le plaisir qui fait l'offense ;  
Que donnoit-on ? — Le Déserteur.  
— Vous le lirez pour pénitence.

---

ÉPITAPHE.

**C**i gît qui toujours brédouilla ,  
Sans avoir jamais pu rien dire ;  
Beaucoup de Livres sarfouilla ,  
Sans avoir jamais pu s'instruire ,  
Et beaucoup d'écrits barbouilla ,  
Que personne ne pourra lire.

VOLTAIRE.



## LE PAUVRE DIABLE,

1758.

QUEL parti prendre ? où suis-je , & que dois-je être ?  
Né dépourvu , dans la foule jetté ,  
Germe naissant par les vents emporté ,  
Sur quel terrain puis-je espérer de croître ?  
Comment trouver un état , un emploi ?  
Sur mon destin , de grace , instruisez-moi.

— Il faut s'instruire & se fonder soi-même ,  
S'interroger , ne rien croire que foi ,  
Que son instinct , bien savoir ce qu'on aime ;  
Et sans chercher des conseils superflus ,  
Prendre l'état qui vous plaira le plus.

— J'aurois aimé le métier de la guerre.  
— Qui vous retient ? allez ; déjà l'hiver  
A disparu ; déjà gronde dans l'air  
L'airain bruyant , ce rival du tonnerre ;  
Du Duc de Broglie osez suivre les pas ;  
Sage en projets , & vif dans les combats ,  
Il a transmis sa valeur aux Soldats ;  
Il va venger les malheurs de la France :  
Sous ses drapeaux marchez dès aujourd'hui ,  
Et méritez d'être aperçu de lui.

— Il n'est plus tems ; j'ai d'une Lieutenance  
Trop vainement demandé la faveur ,

Mille rivaux briguoient la préférence ;  
C'est une presse ! En vain Mars en fureur  
De la Patrie a moissonné la fleur :  
Plus on en tue , & plus il s'en présente.  
Ils vont trottant des bords de la Charente ,  
De ceux du Lot , des côteaux Champenois ,  
Et de Provence , & des monts Francomtois ,  
En botte , en guêtre , & sur-tout en guenille ,  
Tous assiégeant la porte de Crémille ,  
Pour obtenir des maîtres de leur fort ,  
Un beau brevet qui les mène à la mort.  
Parmi les flots de la foule empressée ,  
J'allai montrer ma mine embarrassée ;  
Mais un Commis me prenant pour un sot ,  
Me rit au nez , sans me répondre un mot ;  
Et je voulus , après cette aventure ,  
Me retourner vers la Magistrature.

— Eh bien ! la Robe est un métier prudent ;  
Et cet air gauche , & ce front de pédant ,  
Pourront encor passer dans les enquêtes ;  
Vous verrez là de merveilleuses têtes !  
Vîte achetez un emploi de Caton ;  
Allez juger ; êtes-vous riche ? — Non ,  
Je n'ai plus rien , ç'en est fait ! — Vil atôme !  
Quoi ! point d'argent ? Et de l'ambition !  
Pauvre impudent ! apprens qu'en ce Royaume ,  
Tous les honneurs sont fondés sur le bien.  
L'antiquité tenoit pour axiome ,



Que rien n'est rien, que de rien ne vient rien.  
Du genre-humain connois quelle est la trempe ;  
Avec de l'or , je te fais Président ,  
Fermier du Roi , Conseiller , Intendant.  
Tu n'as point d'aile , & tu veux voler ! rampe.

— Hélas ! Monfieur , déjà je rampe assez.

Ce fol espoir qu'un moment a fait naître ,  
Ces vains desirs pour jamais sont passés :  
Avec mon bien , j'ai vu périr mon être.  
Né malheureux , de la crasse tiré ,  
Et dans la crasse en un moment rentré ,  
A tous emplois on me ferme la porte.  
Rebut du monde , errant , privé d'espoir ,  
Je me fais Moine , ou gris , ou blanc , ou noir ,  
Rasé , barbu , chauffé , déchaux , n'importe :  
De mes erreurs déchirant le bandeau ,  
J'abjure tout ; un cloître est mon tombeau ,  
J'y vais descendre ; oui , j'y cours.... — Imbecile ,  
Va donc pourrir au tombeau des vivans.  
Tu crois trouver le repos ; mais apprens  
Que des soucis c'est l'éternel asyle ,  
Que les ennuis en font leur domicile ,  
Que la discorde y nourrit ses serpens ;  
Que ce n'est plus ce ridicule tems ,  
Où le capuce & la toque à trois cornes ,  
Le scapulaire & l'impudent cordon  
Ont extorqué des hommages sans borne.  
Du vil berceau de son illusion ,



La France arrive à l'âge de raison ;  
 Et les enfans de François & d'Ignace ,  
 Bien reconnus , font remis à leur place .  
 Nous faisons cas d'un cheval vigoureux ,  
 Qui déployant quatre jarrets nerveux ,  
 Frappe la terre & bondit sous son maître ;  
 J'aime un gros bœuf , dont le pas lent & lourd ,  
 En sillonnant un arpent dans un jour ,  
 Forme un guéret où mes épics vont naître ;  
 L'âne me plaît , son dos porte au marché  
 Les fruits du champ que le rustre a bêche ;  
 Mais pour le singe , animal inutile ,  
 Malin , gourmand , saltimbanque indocile ,  
 Qui gâte tout & vit à nos dépens ,  
 On l'abandonne aux Laquais fainéans .  
 Le fier Guerrier , dans la Saxe , en Thuringe ,  
 C'est le cheval : un (1) Pequet ; un (2) Pleneuf ,  
 Un Trafiquant , un Commis est le Bœuf ,  
 Le Peuple est l'Ane , & le Moine est le Singe .

— S'il est ainsi , je me décroître . O Ciel !  
 Faut-il rentrer dans mon état cruel ?  
 Faut-il me rendre à ma première vie ?  
 — Quelle étoit donc cette vie ? — Un enfer ,  
 Un piège affreux tendu par Lucifer .  
 J'étois sans biens , sans métier , sans génie ,  
 Et j'avois lu quelques méchans Auteurs ;

(1) *Premier Commis , grand travailleur .*

(2) *Intendant des vivres , grand travailleur aussi .*

Je croyois même avoir des Protecteurs.

Mordu du chien de la métromanie ,

Le mal me prit , je fus Auteur aussi.

— Ce métier-là me t'a pas réussi ,

Je le vois trop ; ça , fais-moi , pauvre Diable ,

De ton désastre un récit véritable :

Que faisois-tu sur le Parnasse ? — Hélas !

Dans mon grenier , entre deux sales draps ,

Je célébrois les faveurs de Glycère ,

De qui jamais n'approcha ma misère ;

Ma triste voix chantoit d'un gosier sec

Le vin mouffeux , le Frontignan , le Grec ,

Buvant de l'eau dans un vieux pot à bière ;

Faute de bas passant le jour au lit ,

Sans couverture , ainsi que sans habit ,

Je fredonnois des Vers sur la paresse ,

D'après Chaulieu je vantois la mollesse.

Enfin un jour qu'un surtout emprunté  
Vêtit à cru ma triste nudité ,

Après midi , dans l'antre de Procope ,

( C'étoit le jour que l'on donnoit Mérope )

Seul dans un coin , pensif & consterné ,

Rimant une Ode , & n'ayant point dîné ,

Je m'accostai d'un homme à lourde mine ,

Qui sur sa plume a fondé sa cuisine ,

Grand écumeur des boubiers d'Hélicon ,

De Loyola chassé pour ses fredaines ,

Vermisseau né du cu de Desfontaines ,

Digne en tout sens de son extraction ,  
Lâche Zoïle , autrefois laid Giton.  
Cet animal se nommoit Jean Fréron.  
J'étois tout neuf , j'étois jeune , sincère ,  
Et j'ignorois son naturel félon.  
Je m'engageai sous l'espoir d'un salaire ,  
A travailler à son Hebdomadaire ,  
Qu'aucuns nommoient alors Patibulaire.  
Il m'enseigna comment on dépeçoit  
Un Livre entier , comme on le recousoit ,  
Comme on jugeoit de tout par la Préface ,  
Comme on louoit un sot Auteur en place ,  
Comme on fondoit avec lourde roideur  
Sur l'Écrivain pauvre & sans protecteur.  
Je m'enrôlai , je servis le Corsaire ;  
Je critiquai , sans esprit & sans choix ,  
Impudemment le Théâtre & la Chaire ,  
Et je mentis pour dix écus par mois.

Quel fut le prix de ma plate manie ?  
Je fus connu , mais par mon infamie ,  
Comme un gredin que la main de Thémis  
A diapré de nobles fleurs de lys ,  
Par un fer chaud gravé sur l'omoplate.  
Triste & honteux , je quittai mon Pirate ,  
Qui me voia , pour fruit de mon labeur ,  
Mon honoraire en me parlant d'honneur.  
M'étant ainsi sauvé de sa boutique ,  
Et n'étant plus compagnon Satyrique ,

Manquant

Manquant de tout, dans mon chagrin poignant,  
 J'allai trouver Lefranc de Pompignan,  
 Ainsi que moi natif de Montauban,  
 Lequel jadis a brodé quelque phrase  
 Sur la Didon qui fut de Métastase;  
 Je lui contai tous les tours du croquant;  
 Mon cher Pays, secourez-moi, lui dis-je,  
 Fréron me vole, & pauvreté m'afflige.

De ce bourbier vos pas seront tirés,  
 Dit Pompignan : votre dur cas me touche;  
 Tenez, prenez mes cantiques sacrés;  
 Sacrés ils sont, car personne n'y touche;  
 Avec le tems un jour vous les vendrez :  
 Plus, acceptez mon chef-d'œuvre Tragique  
 De Zoraïd ; la scène est en Afrique ;  
 A la Clairon vous le présenterez ;  
 C'est un trésor ; allez & prospérez.

Tout ranimé par son ton didactique,  
 Je cours en hâte au Parlement comique,  
 Bureau de Vers, où maint Auteur pelé  
 Vend mainte scène à maint Acteur sifflé.  
 J'entre, je lis d'une voix fausse & grêle  
 Le triste Drame écrit pour la Denèle.  
 Dieu paternel ! quels dédains, quel accueil !  
 De quelle œillade altière, impérieuse,  
 La Dumefnil rabattit mon orgueil !  
 La Dangeville est plaifante & moqueuse ;  
 Elle rioit ; Grandval me regardoit

D'un air de Prince, & Sarrafin dormoit ;  
 Et renvoyé pénaut par la cohue ,  
 J'allai gronder & pleurer dans la rue.

De Vers, de Prose & de honte étouffé ,  
 Je rencontrai Gresset dans un café ,  
 Gresset doué du double privilège  
 D'être au collège un bel-esprit mondain ,  
 Et dans le monde un homme de collège ,  
 Gresset dévot, longtems petit badin ,  
 Sanctifié par ses palinodies ,  
 Il prétendoit avec componction ,  
 Qu'il avoit fait jadis des Comédies ,  
 Dont à la Vierge il demandoit pardon.

— Gresset se trompe, il n'est pas si coupable.

Un Vers heureux & d'un tour agréable  
 Ne suffit pas : il faut une action ,  
 De l'intérêt, du comique, une fable ,  
 Des mœurs du tems un portrait véritable ,  
 Pour consommer cette œuvre du démon.

— Mais que fit-il dans ton affliction ?

— Il me donna les conseils plus sages ;  
 Quittez, dit-il, les profanes ouvrages ;  
 Faites des Vers moraux contre l'amour ,  
 Soyez dévot, montrez-vous à la Cour.

Je crois mon homme, & je vais à Versailles ;  
 Maudit voyage ! Hélas ! chacun se raille  
 En ce pays d'un pauvre Auteur moral ,  
 Dans l'anti-chambre il est reçu bien mal ,

Et les Laquais insultent sa figure,  
 Par un mépris pire encor que l'injure.  
 Plus que jamais confus, humilié,  
 Devers Paris je m'en revins à pié.

L'Abbé Trublet alors avoit la rage  
 D'être à Paris un petit personnage ;  
 Au peu d'esprit que le bon homme avoit,  
 L'esprit d'autrui par supplément servoit ;  
 Il entassoit adage sur adage ;  
 Il compiloit, compiloit, compiloit ;  
 On le voyoit sans cesse écrire, écrire,  
 Ce qu'il avoit jadis entendu dire,  
 Et nous lassoit sans jamais se lasser :  
 Il me choisit pour l'aider à penser ;  
 Trois mois entiers ensemble nous pensâmes ;  
 Lâmes beaucoup, & rien n'imaginâmes.  
 L'Abbé Trublet m'avoit pétrifié.  
 Mais un bâtard du Sieur de la Chaussée  
 Vint ranimer ma cervelle épuisée ;  
 Et tous les deux nous fîmes par moitié  
 Un Drame court & non versifié,  
 Dans le grand goût du larmoyant comique,  
 Roman moral, Roman métaphysique.

— Eh bien ! mon fils, je ne te blâme pas ;  
 Il est bien vrai que je fais peu de cas  
 De ce faux genre, & j'aime assez qu'on rie ;  
 Souvent je bâille au tragique Bourgeois,  
 Aux vains efforts d'un Auteur amphibie,



Qui défigure & qui brave à la fois ,  
Dans son jargon , Melpomène & Thalie.  
Mais après tout , dans une Comédie ,  
On peut par fois se rendre intéressant ,  
En empruntant l'art de la Tragédie ,  
Quand par malheur on n'est point né plaissant.  
Fus-tu joué ? ton Drame hétéroclite  
Eut-il l'honneur d'un peu de réussite ?

— Je cabalai , je fis tant qu'à la fin  
Je comparus au tripot d'Arlequin.  
Je fus hué : ce dernier coup de grace  
M'alloit sans vie étendre sur la place ;  
On me porta dans un logis voisin ,  
Prêt d'expirer de douleur & de faim ,  
Les yeux tournés , & plus froid que ma Pièce.  
— Le pauvre enfant ! son malheur m'intéresse ;  
Il est naïf ! Allons , poursuis le fil  
De tes récits : ce logis quel est-il ?

— Cette maison d'une nouvelle espèce ,  
Où je restai longtems inanimé ,  
Etoit un antre , un repaire enfumé ,  
Où s'assembloient six fois en deux semaines  
Un reste impur de ces énergunènes ,  
De Saint Médard effrontés Charlatans ,  
Trompeurs , trompés , monstres de notre tems.  
Mistel en main , la cohorte infernale ,  
Psalmodioit en ce lieu de scandale ,  
Et s'exerçoit à des contorsions ,



Qui feroient peur aux plus hardis Démon.  
 Leurs hurlemens en sursaut m'éveillèrent ;  
 Dans mon cerveau mes esprits remontèrent ;  
 Je soulevai mon corps sur mon grabat ,  
 Et m'avifai que j'étois au sabat.  
 Un gros Rabin de cette Synagogue ,  
 Que j'avois vu ci-devant Pédagogue ,  
 Me reconnut ; le bouc s'imagina  
 Qu'avec ses saints je m'étois couché là.  
 Je lui contai ma honte & ma détresse.  
 Maître Abraham , après cinq ou six mots  
 De compliment , me tint ce beau propos :  
 « J'ai comme toi croupi dans la bassesse  
 » Et c'est le lot des trois quarts des humains ;  
 » Mais notre sort est toujours dans nos mains ;  
 » Je me suis fait Auteur disant la Messe ,  
 » Persécuteur , Délateur , Espion ;  
 » Chez les dévots je forme des cabales ;  
 » Je cours , j'écris , j'invente des scandales ,  
 » Pour les combattre & pour me faire un nom ,  
 » Pieusement semant la zizanie ,  
 » Et l'arrosant d'un peu de calomnie ;  
 » Imite-moi , mon art est assez bon ;  
 » Suis comme moi les méchants à la pifte ;  
 » Crie à l'Impie , à l'Athée , au Dêiste ,  
 » Au Géomètre ; & sur-tout prouve bien  
 » Qu'un bel-esprit ne peut être Chrétien ;  
 » Du rigorisme embouche la trompette ;

» Sois Hypocrite , & ta fortune est faite ».  
A ce discours saisi d'émotion ,  
Le cœur encor aigri de ma disgrâce ,  
Je répondis en lui couvrant la face  
De mes cinq doigts ; & la troupe en besace ,  
Qui fut témoin de ma vive action ,  
Crut que c'étoit une convulsion.  
A la faveur de cette opinion ,  
Je m'esquivai de l'autre de Mégère.  
— C'est fort bien fait ! si ta tête est légère ,  
Je m'aperçois que ton cœur est fort bon.  
Où courus-tu présenter ta misère ?  
— Las ! où courir dans mon destin maudit ?  
N'ayant ni pain , ni gîte , ni crédit ,  
Je résolu de finir ma carrière ,  
Ainsi qu'ont fait , au fond de la rivière ,  
Des gens de bien , lesquels n'en ont rien dit.  
O changement ! ô fortune bizarre !  
J'apprends soudain qu'un oncle trépassé ,  
Vieux Janséniste & Docteur de Navarre ,  
Des vieux Docteurs certes le plus avare ,  
*Ab intestat* malgré lui m'a laissé  
D'argent comptant un immense héritage.  
Bientôt changeant de mœurs & de langage ,  
Je me dégrasse , & m'étant dérobé  
A cette fange où j'étais embourbé ,  
Je prends mon vol ; je m'élève , je plane ;  
Je veux tâter des plus brillants emplois ,

Être Officier , signaler mes exploits ;  
Puis de Thémis endosser la soutane ,  
Et moyennant vingt mille écus tournois ,  
Être appelé le tuteur de nos Rois.  
J'ai des amis , je leur fais grande chère ;  
J'ai de l'esprit alors ; & tous mes Vers  
Ont comme moi l'heureux talent de plaire ;  
Je suis aimé des Dames que je sers.  
Pour compléter tant d'agréments divers ,  
On me propose un très-bon mariage ;  
Mais les conseils de mes nouveaux amis ,  
Un grain d'amour ou de libertinage ,  
La vanité , le bon air , tout m'engage  
Dans les filets de certaine Laïs ,  
Que Belzébut fit naître en mon Pays ,  
Et qui depuis a brillé dans Paris.  
Elle dansait à ce tripot lubrique ,  
Que de l'Église un Ministre impudique  
( Dont Marion ( 1 ) fut servie assez mal , )  
Fit élever près du Palais-Royal.

Avec éclat j'entretins donc ma Belle ,  
Croyant l'aimer , croyant être aimé d'elle ,  
Je prodiguois les Vers & les Bijoux :  
Billets de change étoient mes Billets doux :  
Je conduisois ma Laïs triomphante ,  
Les soirs d'Été , dans la lice éclatante

---

( 1 ) *Marion Delorme , fille très-respectée en son temps.*

De ce rempart , asyle des amours ,  
Par ( 1 ) Outrequin rafraîchi tous les jours.  
Quel beau vernis brilloit sur sa voiture !  
Un petit peigne , orné de diamans ,  
De son chignon surmontoit la parure ;  
L'Inde à grands frais tissut ses vêtemens ,  
L'argent brilloit dans la cuvette ovale ,  
Où sa peau blanche & ferme autant qu'égale ,  
S'embellissoit dans des eaux de jasmin.  
A son souper , un surtout de Germain  
Et trente plats chargeoient sa table ronde ,  
Des doux tributs des forêts & de l'onde ,  
Je voulus vivre en Fermier-Général ;  
Que voulez-vous , hélas ! que je vous dise ?  
Je payai cher ma brillante sortise :  
En quatre mois je fus à l'Hôpital.

Voilà mon sort , il faut que je l'avoue.  
Conseillez-moi. — Mon ami , je te loue  
D'avoir enfin déduit sans vanité  
Ton cas honteux , & dit la vérité ;  
Prête l'oreille à mes avis fidèles.  
Jadis l'Egypte eut moins de fauterelles ,  
Que l'on ne voit aujourd'hui dans Paris  
Des malotrus , soit-disant beaux esprits ,  
Qui dissertant sur les Pièces nouvelles ,

---

(1) *M. Outrequin qui fait arroser le rempart fort proprement.*

En font encor de plus sifflables qu'elles ,  
 Tous l'un de l'autre ennemis obitînés ,  
 Sifflés , sifflans , chansonneurs , chansonnés ,  
 Nourris de vent au temple de Mémoire ,  
 Peuple crotté qui dispense la gloire.  
 J'estime plus ces honnêtes enfans ,  
 Qui de Savoye arrivent tous les ans ,  
 Et dont la main légèrement effuie  
 Ces longs canaux engorgés par la suie.  
 J'estime plus celle qui dans un coin  
 Tricote en paix le bas dont j'ai besoin ,  
 Le Cordonnier qui vient de ma chaussure  
 Prendre à genoux la forme & la mesure ,  
 Que le métier de tes obscurs Frérons.  
 Maître Abraham , & ses vils Compagnons ,  
 Sont une espèce encor plus odieuse.  
 Quant aux Catins , j'en fais assez de cas ;  
 Leur art est doux , & leur vie est joyeuse ;  
 Si quelquefois leurs dangereux appas  
 A l'Hôpital mènent un pauvre Diable ,  
 Un grand benêt qui fait l'homme agréable ,  
 Je leur pardonne , il l'a bien mérité.

Ecoute , il faut avoir un poste honnête ;  
 Les beaux projets dont tu fus tourmenté ,  
 Ne troublent plus ta ridicule tête ;  
 Tu ne veux plus devenir Conseiller :  
 Dans mon logis il me manque un Portier ;  
 Prends ton parti , réponds-moi , veux-tu l'être ?

— Oui-da , Monsieur. — Quatre fois dix écus  
Seront par an ton salaire ; & de plus ,  
D'assez bon vin chaque jour une pinte  
Rajustera ton cerveau qui te tinte.

Va dans ta loge ; & sur-tout , garde-toi  
Qu'aucun Fréron n'entre jamais chez moi.

— J'obéirai sans réplique à mon Maître ,  
En bon Portier : mais en secret , peut-être ,  
J'aurais choisi dans mon sort malheureux ,  
D'être plutôt le Portier des Chartreux.

VOLTAIRE.

## ÉPIGRAMME

*Sur la suppression qui fut faite pendant quelque tems des  
Feuilles de FRÉRON & de LA PORTE.*

**F**RÉRON n'est plus , ni la Porte : j'enrage ,  
Dit l'autre jour un Sous-Fermier joufflu  
Sur leur visa , je jugeois d'un Ouvrage ,  
Et j'opinois comme ils avoient conclu.  
Mais à cette heure , à moins d'avoir tout lu ,  
Il faut plier sous le moindre adverfaire ,  
Et faute d'eux , lorsque l'Ouvrage a plu ,  
Comme un benêt , admirer & se taire.

PIRON.



## LA VANITÉ.

*Un Provincial, dans un Mémoire, a imprimé ces mots :*

Il faut que tout l'Univers sçache que LL. MM. se sont occupées de mon Discours. Le Roi l'a voulu voir. Toute la Cour l'a voulu voir. *Il dit dans un autre endroit :* que sa naissance est encore au-dessus de son Discours. *Un Père de la Doctrine Chrétienne, a trouvé peu d'humilité Chrétienne dans les paroles de ce Monsieur; & pour le corriger, il a mis en lumière ces Vers Chrétiens, applicables à tous ceux qui ont plus de vanité qu'il n'en faut.*

Q'AS-TU, petit Bourgeois d'une petite Ville?  
 Quel accident étrange, en allumant ta bile,  
 A sur ton large front répandu la rougeur?  
 D'où vient que tes gros yeux pétillent de fureur?  
 Réponds-moi. — L'Univers doit venger mes injures;  
 L'Univers me contemple, & les races futures  
 Contre mes ennemis déposeront pour moi.

— L'Univers, mon ami, ne pense point à toi,  
 L'avenir, encor moins; conduis bien ton ménage,  
 Divertis-toi, bois, dors, sois tranquille, sois sage:  
 De quel nuage épais ton crâne est offusqué?

— Ah! j'ai fait un Discours, & l'on s'en est moqué;  
 Des plaisans de Paris j'ai senti la malice;  
 Je vais me plaindre au Roi, qui me rendra justice;



Sans doute il punira ces ris pernicieux.

— Va, le Roi n'a point lu ton Discours ennuyeux;  
Il a trop peu de tems & trop de soins à prendre,  
Le Peuple à soulager, ses amis à défendre,  
La guerre à soutenir; en un mot, les Bourgeois  
Doivent très-rarement importuner les Rois:  
La Cour tu croira fou, reste chez toi, bon-homme.

— Non . je n'y puis tenir, de brocards on m'affomme;  
Les Quand, les Qui, les Quoi, pleuvant de tous côtés,  
Sifflent à mon oreille en cent lieux répétés;  
On méprise à Paris mes Chançons Judaïques,  
Et mon Pater Anglois, & mes Rimes Tragiques,  
Et ma Prose aux Quarante; un tel renversement,  
D'un état policé détruit le fondement.  
L'intérêt du Public se joint à ma vengeance:  
Je prétends des plaïsans réprimer la licence;  
Pour trouver bons mes Vers, il faut faire une loi,  
Et de ce même pas je vais trouver le Roi.

Ainsi, nouveau venu sur les rives de Seine,  
Tout rempli de lui même, un pauvre éner gumène,  
De son plaïsant délire amusoit les passans;  
Souvent notre amour-propre éteint notre bon-sens;  
Souvent nous ressemblons aux grenouilles d'Homère,  
Implorant à grands cris le fier Dieu de la guerre,  
Et les Dieux des enfers, & Bellone, & Pallas,  
Et les foudres des cieux pour nous venger des rats.  
Voyez, dans ce réduit, ce crasseux Janséniste,  
Des nouvelles du tems infidèle copiste,

Vendant

Vendant sous le manteau les Mémoires sacrés  
 Des Bedeaux de Paroisse & des Clercs tonsurés ;  
 Il pense fermement dans sa superbe extase ,  
 Ressusciter les tems des combats d'Athanase.  
 Ce petit bel-esprit , Orateur du Barreau ,  
 Alignant froidement ses phrases au cordeau ,  
 Citant mal-à-propos des Auteurs qu'il ignore ,  
 Voit voler son beau nom du couchant à l'aurore ;  
 Les flatteurs , à dîner , l'appellent Cicéron ;  
 Berthier , dans son Collège , est appelé Varron.  
 Un Vicaire , à Chaillot , croit que tout homme sage  
 Doit penser à Pékin comme dans son Village ,  
 Et la Ville badaude au fond de son quartier ,  
 Dans ses voisins badauds voir l'Univers entier.  
 Je suis loin de blâmer le soin très-légitime ,  
 De plaire à ses égaux , & d'être en leur estime ;  
 Un Conseiller du Roi , dans le monde inconnu  
 Doit dans son cercle étroit , chez les siens bien venu ,  
 Être approuvé du moins de ses graves confrères :  
 Mais on ne peut souffrir ces bruyans téméraires ,  
 Sur la scène du monde ardens à s'étaler.  
 Veux-tu te faire Auteur ? on voudra te siffler.  
 Gardons-nous d'imiter ce fou de Diogène ,  
 Qui pouvant chez les siens en bon Bourgeois d'Athènes ,  
 A l'étude , au plaisir doucement se livrer ,  
 Vécut dans un tonneau pour se faire admirer.  
 Malheur à tout mortel , & sur-tout dans notre âge ,  
 Qui se fait singulier pour être un personnage !

---

## 50 POÉSIES SATYRIQUES

---

Piron seul eut raison , quand , d'un goût tout nouveau ,  
Il fit ce Vers heureux , digne de son tombeau :  
*Ci gît qui ne fut rien.* Quoique l'orgueil en dise ,  
Humains , foibles humains , voilà votre devise.  
Combien de Rois , grands Dieux ! jadis si révéérés ,  
Dans l'éternel oubli sont en foule enterrés !  
La terre a vu passer leur empire & leur trône :  
On ne sçait en quel lieu fleurissoit Babylone ;  
Le tombeau d'Alexandre aujourd'hui renversé ,  
Avec sa Ville altière a paru dispersé ;  
César n'a point d'asyle où sa cendre repose :  
Et l'ami Pompignan pense être quelque chose !

VOLTAIRE

---

### LE COCHE DE L'ENNUI.

N'a pas longtems qu'aux fanges du Parnasse,  
Se promenoit le pesant Dieu d'ennui :  
Trois animaux aussi mornes que lui,  
Avec effort traînoient sa lourde masse :  
Un la Morlière , énorme limonier ,  
Dans le marais embourboit la charette ;  
A la bricole on voyoit Chévrier ,  
Et Marmontel filoit en arbalète.

M. PALISSOT.

## LE RUSSE A PARIS.

**V**ous avez donc franchi les mers hyperborées,  
 Ces immenses déserts & ces froides contrées,  
 Où le fils d'Alexis instruisant tous les Rois,  
 A fait naître les Arts & les Mœurs & les Loix.  
 Pourquoi vous dérober aux sept Astres de l'Ourse,  
 Beaux lieux où nos François, dans leur savante course,  
 Allèrent de Borée arpentant l'horifon,  
 Geler auprès du Pole applati par Newton,  
 Et dans ce grand projet utile à cent couronnes,  
 Avec un quart de Cercle enlever deux Laponnes?  
 Est-ce un pareil dessein qui vous conduit chez nous?  
 — Non, je viens m'éclairer, m'instruire auprès de vous,  
 Voir un Peuple fameux, l'observer & l'entendre.  
 — Aux bords de l'Occident que pouvez-vous apprendre?  
 Dans vos vastes États vous touchez à la fois  
 Au Pays de Christine, à l'Empire Chinois;  
 Le Héros de Narva sentit votre vaillance;  
 Le brutal Janissaire a tremblé dans Bizance;  
 Les hardis Prussiens ont été terrassés,  
 Et vainqueurs en tous lieux vous en savez assez.  
 — J'ai voulu voir Paris: les fastes de l'Histoire  
 Célèbrent ses plaisirs & consacrent sa gloire.  
 Tout mon cœur tressailloit à ces récits pompeux  
 De vos Arts triomphans, de vos aimables jeux.

## 52 POÉSIES SATYRIQUES

Quels plaisirs , quand vos jours marqués par vos conquêtes ,  
 S'embellissoient encore à l'éclat de vos fêtes !  
 L'Étranger admiroit dans votre auguste Cour ,  
 Cent filles de Héros conduites par l'Amour ;  
 Ces belles Montbazons , ces Châtillons brillantes ,  
 Ces piquantes Bouillons , ces Nemours si touchantes ,  
 Dansant avec Louis sous des berceaux de fleurs ,  
 Et du Rhin subjugué , couronnant les Vainqueurs ;  
 Perrault du Louvre auguste élevant la merveille ;  
 Le grand Condé pleurant aux Vers de grand Corneille ;  
 Tandis que plus aimable & plus maître des cœurs ,  
 Racine d'Henriette exprimant les douleurs ,  
 Et voilant ce beau nom du nom de Bérénice ,  
 Des feux les plus touchans peignoit le sacrifice.  
 Cependant un Colbert , en vos heureux remparts ,  
 Ranimoit l'industrie & rassemblait les Arts :  
 Tous ces Arts en triomphe amenoient l'abondance ;  
 Sur cent Châteaux aîlés , les Pavillons de France  
 Bravant ce Peuple altier , complice de Cromwel ,  
 Effrayoient la Tamise & les Ports du Texel.  
 Sans doute , les beaux fruits de ces âges illustres ,  
 Accrus par la culture & muris par vingt lustres ,  
 Sous vos savantes mains ont un nouvel éclat ;  
 Le tems doit augmenter la splendeur de l'État ;  
 Mais je la cherche en vain dans cette Ville immense.  
 — Aujourd'hui l'on étale un peu moins d'opulence ;  
 Nous nous sommes défaits d'un luxe dangereux ;  
 Les esprits sont changés & les tems sont fâcheux.

— Et que vous reste-t-il de vos magnificences ?  
 — Mais nous avons souvent de belles remontrances ,  
 Et le nom d'Isabeau , sur un papier timbré ,  
 Est dans tous nos périls un secours assuré.  
 — C'est beaucoup. Mais enfin , quand la riche Angleterre  
 Épuise ses trésors à vous faire la guerre ,  
 Les papiers d'Isabeau ne vous défendront pas :  
 Il faut des Matelots , des Vaisseaux , des Soldats.  
 — Nous avons à Paris les plus grandes affaires.  
 — Quoi donc ? — Jansénius .... la Bulle .... ses mystères ,  
 De deux sages partis , les cris & les efforts ,  
 Et des Billets sacrés payables chez les morts ,  
 Et des Convulsions , & des Réquisitoires ,  
 Rempliront de nos tems les brillantes Histoires.  
 Lefranc de Pompignan , par ses divins écrits ,  
 Plus que Palissot même occupe nos esprits :  
 Nous quittons & la Foire & l'Opéra-Comique ,  
 Pour juger de Lefranc le style Académique.  
 Lefranc de Pompignan dis à tout l'Univers ,  
 Que le Roi lit sa Prose & même encor ses Vers.  
 L'Univers cependant voit nos Apoticares ,  
 Combattre en Parlement les Jésuites leurs frères ;  
 Car chacun vend sa drogue , & croit sur son pallier  
 Fixer , comme Lefranc , les yeux du monde entier.  
 Que dit-on dans Moscou de ces nobles querelles ?  
 — En aucun lieu du monde on ne m'a parlé d'elles ;  
 Le Nord , la Germanie , où j'ai porté mes pas ,  
 Ne savent pas un mot de ces fameux débats.



Quoi ! le Clergé François, le Gazette prudente ,  
Cet Ouvrage immortel que le pur zèle enfante ,  
Le Journal du Chrétien , le Journal de Trévoux ,  
N'ont point volé les mers & passé jusqu'à vous ?  
— Non. — Quoi ! vous ignorez des mérites si rares ?  
— Nous n'en avons jamais rien appris. — Les Barbares ;  
Hélas ! en leur faveur , mon esprit abusé  
Avoit cru que le Nord étoit civilisé.  
— Je viens pour me former sur les bords de la Seine ;  
C'est un Scythe grossier , voyageant dans Athènes ,  
Qui vous conjure ici , timide & curieux ,  
De dissiper la nuit qui couvre encor ses yeux :  
Les modernes talens que je cherche à connoître  
Devant un Étranger craignent-ils de paroître ?  
Le Cygne de Cambrai , l'Aigle brillant de Meaux ,  
Dans ce tems éclairé , n'ont-ils pas des égaux ?  
Leurs disciples nourris de leur vaste science ,  
N'ont-ils pas hérité de leur noble éloquence ?  
— Oui , le flambeau divin qu'ils avoient allumé ,  
Brille d'un nouveau feu , loin d'être consumé.  
Nous avons parmi nous des Pères de l'Eglise.  
— Nommez-moi donc les Saints que le Ciel favorise.  
— Maître Abraham Chaumeix , Hayer le Recollet ,  
Et Berthier le Jésuite , & le Diacre Trublet ,  
Et le doux Caveirac , & Grisel & tant d'autres ,  
Ils sont tous parmi nous ce qu'étoient les Apôtres ,  
Avant qu'un feu Divin fut descendu sur eux.  
De leur siècle profane , Instruteurs généreux ,



Cachant de leur savoir la plus grande partie ,  
 Écrivant sans esprit par pure modestie ,  
 Et par piété même ennuyant les Lecteurs.  
 — Je n'ai point peur de ces solides Auteurs ;  
 Il faut que je vous fasse un aveu condamnable :  
 Je voudrois qu'à l'utile ou joignit l'agréable ;  
 J'aime avoir le bon sens sous le masque des Ris ;  
 Et c'est pour m'égayer que je viens à Paris.  
 Ce Peintre ingénieux de la nature humaine ,  
 Qui fit voir en riant la raison sur la scène ,  
 Par ceux qui l'ont suivi seroit-il éclipsé ?  
 — Vous parlez de Molière ? Oh ! son regne est passé ;  
 Ce siècle est bien plus fin. Notre scène épurée  
 Du vrai beau , qu'on cherchoit , est enfin décorée ;  
 Nous avons les Remparts , nous avons Ramponeau ;  
 Au lieu du Misantrope , on voit Jacques Rousseau ,  
 Qui marchant sur ses mains & mangeant sa laitue ,  
 Donne un plaisir bien noble au Public qui le hue.  
 Voilà nos grands travaux , nos beaux arts , nos succès ,  
 Et l'honneur éternel de l'Empire François.  
 A ce brillant tableau , connoissez ma Patrie.  
 — Je vois dans vos propos un peu de raillerie ;  
 Je vous entendz assez. Mais parlons sans détour ;  
 Votre nuit est venue après le plus beau jour ;  
 Il en est des talens comme de la Finance :  
 La disette aujourd'hui succède à l'abondance ;  
 Tout se corrompt un peu , si je vous ai compris.  
 Mais est-il rien d'illustre , au moins dans vos débris

## 56 POÉSIES SATYRIQUES

Minerve , de ces lieux , seroit-elle bannie ?  
 Parmi cent beaux Esprits n'est-il plus de génie ?  
 — Un génie ? Ah ! grands Dieux , puisqu'il faut m'expliquer,  
 S'il en paroïssoit un que l'on put remarquer ,  
 Tant de témérité seroit bientôt punie :  
 Non , je ne le tiens pas assuré de sa vie.  
 Les Berthier , les Chaumeix & même les Fréron ,  
 Déjà de l'imposture embouchent le clairon ;  
 L'hypocrite fourit , l'énergumène aboie ,  
 Les chiens de Saint-Médard s'élancent sur leur proie ,  
 Le frippon le plus vil , le plus deshonoré ,  
 Dans la basse débauche obscurément vautré ,  
 S'il a du bel esprit la jalouse manie  
 Intrigue , parle , écrit , dénonce , calomnie ,  
 En crimes odieux travestit les vertus.  
 Tous les traits sont lancés , tous les rêts sont tendus ;  
 On cabale à la Cour , on ameute , on excite  
 Ces petits Protecteurs sans place & sans mérite ,  
 Ennemis des talens , des Arts , des gens de bien ,  
 Qui se sont faits dévots de peur de n'être rien ,  
 N'osant parler au Roi , qui hait les médisances ,  
 Et craignant de ses yeux la sage médisance ;  
 Ces oiseaux de la nuit rassemblés dans leurs trous ,  
 Exhalent les poisons de leur orgueil jaloux :  
 Pour suivons , disent-ils , tout Citoyen qui pense.  
 Un génie ! il auroit cet excès d'insolence !  
 Il n'a pas demandé notre protection ;  
 Sans doute il est sans mœurs & sans religion.

Il dit que dans les cœurs Dieu s'est gravé lui-même,  
 Qu'il n'est point implacable & qu'il suffit qu'on l'aime;  
 Dans le fond de son ame, il se rit des Fantins,  
 De Marie Alacoque & de la fleur des Saints.  
 Aux erreurs indulgent & sensible aux misères,  
 Il a dit, on le fait, que les humains sont frères,  
 Et dans un doute affreux lâchement obstiné,  
 Il n'osa convenir que Newton fût damné.  
 Le brûler est une œuvre & sage & méritoire.  
 Ainsi parle à l'oisir ce digne Consistoire.  
 Des Vieilles, à ces mots, au Ciel levant les yeux,  
 Demandent des fagots pour cet homme odieux;  
 Et des petits péchés, commis dans leur jeune âge,  
 Elles font pénitence en opprimant un sage.  
 — Hélas ! ce que j'apprends de votre Nation,  
 Me remplit de douleur & de compassion.  
 — J'ai dit la vérité, vous la vouliez sans feinte;  
 Mais n' imaginez pas que tristement éteinte,  
 La raison sans retour abandonne Paris.  
 Il est des cœurs bien faits, il est de bons esprits,  
 Qui peuvent des erreurs, où je la vois livrée,  
 Ramener au droit sens la patrie égarée.  
 Les aimables François sont bientôt corrigés.  
 — Adieu. Je reviendrai quand ils seront changés.

VOLTAIRE.

## GAÎTÉ

*Sur la Traduction de SUÉTONE, de M. de la Harpe.*

**E**N l'absence de mon Valet,  
Un Colporteur borgne & bancroche,  
Entre jusqu'en mon cabinet,  
Avec force ennui dans sa poche.  
Les douze Césars pour six francs,  
Me dit-il ! exquis, je vous jure ;  
L'Auteur qui connoît ses talens,  
L'a dit lui-même en son Mercure.  
C'est Suétone tout craché,  
Et traduit, traduit, Dieu sait comme ;  
Ce sont tous les monstres de Rome,  
Qu'on se procure à grand marché.  
De ce recueil pesez chaque homme :  
Les Empereurs se vendent bien ;  
Caligula seul vaut la somme,  
Et vous aurez Néron pour rien.  
Que Belzebuth cent fois t'emporte,  
Lui dis-je bouillant de fureur !  
Va-t-en, maudit empoisonneur !  
Fuis avec ton auguste escorte ;  
Et puis de mettre avec humeur,  
Ainsi que leur Introduceur,  
Les douze Césars à la porte.

PIRON.

ÉPITRE DU DIABLE  
A MONSIEUR DE VOLTAIRE,

*Comte de Tournay , près Geneve , aux Délices.*

1760.

ORGANE furibond de l'Ange de ténèbres ,  
Qui souffle dans ton cœur la rage de rimer ;  
Toi , dont les Ouvrages célèbres  
Instruisent cent grimauds dans l'art de blasphémer ;  
Lieutenant des Enfers & Diable à plus d'un titre ,  
Reçois , mon digne ami , cette infernale Épitre :

Mais garde-toi de la faire imprimer.

Tes Ouvrages divers , ton Cothurne , ta Lyre ,  
Tes fastes imposteurs nous ont plu tellement ,

Que je t'en dois un compliment

Au nom des Grands de mon Empire ,

Reconnoissant de bonne-foi ,

Qu'à trouver les moyens d'en étendre les bornes ,

Tout Diable que je suis , je le suis moins que toi ,

Et ne te passe que des cornes.

Je me louerai toujours de Manès , de Socin ,

De l'Amant défroqué de la jeune Deborre ,

Du zèle impétueux de maître Jean Calvin ,

Tous ennemis fougueux du Pontife Romain ,

Et de la Messe que j'abhorre.

Mais en fait d'irréligion ,  
D'extravagance & de blasphème ,  
Nul ne peut sans présomption  
Te contester le rang suprême.  
Plusieurs de ces fiers ennemis ,  
Qui disputoient les clefs aux Ministres fidèles ,  
Des monumens du Peuple circoncis ,  
Ont respecté du moins les preuves immortelles ;  
De la religion interprètes rebelles ,  
Ils la défiguroient ; mais tu l'anéantis.  
Bien est-il vrai que ton système  
Est par fois un peu gauche , efflanqué , chancelant ,  
Et que tel mot que tu crois un Dilemme  
N'est qu'un Sophisme impertinent.  
Mais dès qu'un raisonneur est léger & brillant ,  
Il a toujours assez de force :  
Soit vertu ou savoir , dans le siècle présent ,  
Le fond n'est rien , tout dépend de l'écorce.  
Et qui sait mieux que toi répandre en ses écrits  
L'illusion du coloris ,  
Le vernis & la broderie ;  
De traits sententieux saupoudrer son jargon ;  
Rajeunir des lambeaux de vieille fripperie ,  
Ou faire un mets piquant de quelque rogaton ?  
Annales & Philosophie ,  
Politique , Géométrie ,  
Morceaux Flamands , Britanniques , Germains ,  
Et Bribes de Théologie ,



De Brachmanes, de Mandarins,  
 Du Congo, de l'Abyssinie,  
 Tout se confond, tout est accumulé;  
 Tout fermente & bouillonne en ton cerveau brûlé.  
 Tu changes quand tu veux de forme & de nature,  
 Pyrron la nuit, & Socrate le jour;  
 Tantôt Rimeur suivant la Cour,  
 Tantôt Zénon & tantôt Épicure.  
 Tu peux chanter sur tous les tons,  
 (Sauf néanmoins sur celui de Pindare,)  
 Ta trompette embouche des sons,  
 Qui manquoient aux François pour l'épique fanfare.  
 Mais si jamais Satan a dit la vérité,  
 Je soutiens que tes Vers, chef-d'œuvres de scandale,  
 Auroient bien moins d'attraits & de célébrité,  
 Si tu ne les frappois sur l'enclume infernale,  
 Au bon coin de l'impiété.  
 Pour enlever tous les suffrages,  
 Tu compris qu'il falloit, dans tes premiers Ouvrages,  
 Rassurer les mondains, flatter tous les penchans,  
 Démolir, foudroyer ou rendre ridicules  
 D'étranges vérités qui revoltent les sens,  
 Et de ta rage enfin armant les incrédules,  
 Japper contre Dieu même & mordre ses Enfants.  
 Ainsi tu débutas en bravant le tonnerre,  
 Et soudain tes succès passèrent ton espoir :  
 Ton mérite forçoit les Sages d'Angleterre,  
 A te céder la palme du savoir;



Ta main brisoit le joug d'un pénible devoir ;  
Tu réformois le monde , & grace à ton génie ,  
De la religion , l'injuste tyrannie ,  
Perdoit dans tous les cœurs son antique pouvoir.  
Car en dépit de l'Écriture  
Et de la foi de tous les tems ,  
Celui qui régit la nature ,  
Ce Dieu , l'espoir des bons & l'effroi des méchans ,  
N'étoit plus , selon toi , qu'un Monarque en peinture ,  
Tels que ces Princes paresseux ,  
Roitelets , Casaniers , de vos fastes antiques ,  
Qui , dans les festins & les jeux ,  
Buvoient l'oubli des misères publiques ,  
Et libres de tous soins , ne vivoient que pour eux.  
Ce Dieu de l'Univers , inutile Pagode ,  
En laissoit le timon pour sommeiller en paix ,  
Et l'aveugle Destin réglant tout à sa mode ,  
Étoit son Maire du Palais.  
Si ce frivole titulaire ,  
Qui s'obstinoit à se cacher ,  
Ne se mêloit d'aucune affaire ,  
Si rien ne pouvoit le toucher ,  
Pourquoi follement s'enticher ,  
De l'espérance de lui plaire ,  
Ou de la peur de le fâcher ?  
Sans équité , sans bonté , sans clémence ,  
Que faisoit aux mortels son oisive puissance ?  
Et devoient-ils la réclamer ?

C'étoit déjà beaucoup de ne point entamer

Son domaine & son existence ;

Mais le servir , mais le craindre & l'aimer ,

C'étoit outrer la complaisance.

De-là , suivant le fil d'un si bel argument ,

L'esprit émancipé sautoit légèrement

De conséquence en conséquence.

Le cœur trouvoit par-tout un encouragement ;

Un champ vaste & fécond s'ouvroit à la licence

On pouvoit au besoin fourber adroitement ,

Se parjurer , trahir la confiance ;

De Naboth écrasé dévorer la substance ;

Piller la veuve , opprimer l'orphelin ;

Pour cent tendrons formés aux ébats de Cythère ,

Tapisser des Serrails de brocard , de satin ,

En tableaux de Boucher , en vernis de Martin ;

Et pour l'infortuné qu'assiége la misère ,

Avoir un cœur d'acier , des entrailles d'airain ,

L'ame d'un Diable ou l'ame de Voltaire.

Le luxe devenoit l'éternel instrument

Du pouvoir & de l'abondance ,

La débauche un délassement ,

La mollesse une bienséance.

Et qu'étoit la vertu qu'un ridicule effort ,

Qu'un pitoyable objet d'orgueil & de folie ,

Sans récompense après la mort ,

Et sans profit pendant la vie ?

Insensé le mortel ennemi de ses jours ,

---

64 POÉSIES SATYRIQUES

---

Qui sans respect du tems si rapide en son cours,  
Semoit d'épines son passage,  
Et qui dans la saison des Ris & des Amours,  
Libre d'en profiter, en dédaignoit l'usage.  
Ainsi donc l'on devoit, sans craindre l'avenir,  
N'avoir plus d'autre loi que la loi du plaisir;  
Suivant sa pente & sa méthode,  
Tout sembloit arbitraire, innocent & permis,  
Et rien n'étoit, à mon avis,  
Si consolant & si commode.  
Aussi de ta doctrine on reconnut le prix,  
Si bien que dans Berlin, dans Londres, dans Paris,  
Tes merveilleuses rapsodies,  
Te firent proclamer par tous nos beaux esprits  
Le Patriarche des impies,  
Des loix de Jévoha superbes ennemis,  
Et fléaux de quiconque ose croire en son fils.  
Ce choix fut confirmé chez nous en plein Chapitre,  
Et tu n'as pas depuis démenti ce beau titre.  
Parmi ces Écrivains conjurés contre Dieu,  
Tu fûs te distinguer en tout tems, en tout lieu,  
Comme leur chef & leur modèle,  
Et j'en suis bien reconnoissant :  
Car mon domaine florissant,  
S'est accru de moitié chez la race mortelle.  
Sur-tout le climat des Badauds,  
Sera dans peu mon plus noble héritage :  
Ses habitans sont le peuple volage,

Qui fait le mieux gober tes préceptes moraux ,  
 A l'hameçon du beau langage.  
 Tous ces Roquets de l'Hélicon ,  
 Que fait hurler la *Tragicomanie* ,  
 Facteur , Clerc ou Commis , Petit-Maitre & Poupon ,  
 En manteau court , en rabat de linon ,  
 De tes dogmes farnoux ont la tête farcie ;  
 Du bel-esprit tous prennent l'écusson ,  
 En professant la Doctrine chérie.  
 L'un croit le culte indifférent ,  
 Et confond le Bramin avec le Catholique ,  
 Et l'autre l'abandonne au vulgaire ignorant ,  
 Comme une vaine & frivole pratique.  
 Ici c'est un Réformateur ,  
 Qui blâme certains rits du sacré Ministère ,  
 Qui dogmatise avec fureur  
 Contre la foi d'un antique mystère ,  
 Et d'un pénible aveu dispense le pécheur .  
 Puis contrôlant la richesse des Moines ,  
 La pompe des Prélats , la table des Chanoines ,  
 Et taxant le Clergé de mille autres abus  
 Dit , que pour appaiser tant de vives alarmes ,  
 Il faudroit marier tous nos jeunes reclus ,  
 Capucins , Recollets , Jacobins & grands Carmes .  
 Là , c'est un esprit-fort , ou lascif , ou glouton ,  
 Qui pour analyser la nature de l'ame ,  
 Vous soutient que l'étui vaut autant que la lame ,  
 Et la fait dépérir ou croître à l'unisson ,

---

## 66 POÉSIES SATYRIQUES

---

Avec l'ame d'un huitre ou d'un colimaçon,  
Voilà quel est le Catéchisme  
De tes disciples à Paris.  
J'avois besoin de tes écrits ,  
Pour y couler à fond la barque du Papisme.  
Depuis trente ans que tes travaux  
Ont fertilisé ce rivage ,  
Je vois de jour en jour qu'il enfle mes impôts ,  
Et me rapporte davantage.  
Il me vient chaque mois de friands maniveaux  
De reprouvés de tout étage ,  
Dûment lardés de péchés capitaux ;  
De gros richards , calcinés de luxure  
Ou gangrenés d'avarice & d'usure ;  
Des frippons , des coquins de toutes les couleurs ,  
Des intrigans & des appareilleurs....  
Eh ! que ne dois-je point à l'excès de ton zèle ,  
Pour seconder mes généreux desseins ,  
En suivant la trace fidèle  
Des Bayles & des Aretins ?  
Ton Uranie est une œuvre immortelle ;  
Ta religion naturelle  
Obscurcit à jamais les plus fiers Écrivains.  
Je voudrois en être le père ,  
Ainsi que de l'Épître agréable & légère ,  
Où brille l'antithèse & l'étrange conflit  
De la grace de Jesus-Christ ,  
Avec les trois Graces d'Homère.

Mais le prodige du savoir,  
C'est ta Pucelle incomparable :

Il ne nous manquoit plus que ce Livre admirable,  
Pour consommer ta gloire & combler mon espoir.  
Que de rians tableaux ! que de jolis blasphêmes !

Oh ! que tu dois t'en applaudir !

Ton esprit y surpasse , il en faut convenir ,  
Nos intelligences suprêmes.

Je défierois tous les enfers ,

Le Diable le plus docte en cynique Peinture,  
De forger en dix ans un écrit si pervers ,  
Si fertile en scandale & si riche en ordure.

Lorsque tu publias ce Volume charmant ,  
Ce modèle parfait de rimes dissolues ,  
J'en eus tant de plaisir & de contentement ,  
Que trois ou quatre fois j'épiai le moment ,

De te haper en planant dans les nues.

Je brûlois de payer tant d'utiles forfaits ,

Dans cette demeure profonde ;

Mais j'ai senti que pour nos intérêts ,

Il valoit mieux encor te laisser dans le monde ,

Où tu servois l'enfer avec tant de succès.

Et bien me fache que ta course

Panche si fort vers ces gouffres brûlans ;

Je prévois trop quelle ressource

Je vais perdre chez les vivans.

Mais après tout je m'en console

Quand tu seras dans nos Cantons,



Toutes les classes des Démons,  
Iront s'instruire à ton école,  
Et profiter de tes leçons.  
Je te puis assurer, foi d'Archange rébelle,  
Que tu feras le bien-venu,  
Et dignement fêté dans le rang qui t'est dû,  
Parmi les Citoyens de la braise éternelle.  
Eh ! quel régal pour toi de trouver en ce lieu  
Toute la clique de tes Sages,  
D'entendre & d'admirer ces ennemis de Dieu,  
Vantés par-tout dans tes ouvrages ;  
Puis un essain de filles à talens,  
Qui charinoient à souper & brilloient sur la scène,  
De ces filles de *Meipomène*,  
Qui trafiquent de leur printems ;  
Se hâtant de venir dans mon sombre Royaume,  
Malgré Keyser, le Mercure & Saint Côme ;  
Puis l'adorable Lecouvreur,  
Cette Déesse poulinière,  
Qui reçut de tes mains l'encens le plus flatteur,  
Tandis que des bigots lui refusoient l'honneur,  
De la laisser pourrir au coin d'un cimetière.  
Ces doux objets dont le geste animé,  
Le récit pathétique & l'accent plein des charmes,  
Aux Badauds attendris faisoient verser des larmes,  
Brûlent de plus de feu qu'ils n'en ont allumé,  
Et rendent mieux chez nous les tragiques allarmer.  
Quand tu viendras dans ce séjour,



Je veux qu'avec éclat , pour chommer ce grand jour ,

Notre allégresse se déploie ;

Ce ne sera que bals & festins à ma Cour ;

Tous les feux de l'enfer seront des feux de joye.

Dès longtems mon Fourier t'y prépare un Hôtel

Un peu plus chaud que celui des Délices ,

Tout à côté du repaire éternel ,

On logent Vanini , Toland & leurs Complices.

Là , tu pourras promener tes caprices ,

Et contempler au loin des lacs étincelans ,

Des fleuves orageux , des rochers fulminans

Flanqués de vastes précipices ,

Et de cent gouffres mugissans.

Ce Belveder de l'inférieure rive ,

Pour amuser un Écrivain ,

Vaut bien la froide perspective

De la Ville & du Lac des Enfans de Calvin.

Et si la soif de l'or te suit jusqu'au Ténare ,

Tu l'y verras couler au gré de ton desir ;

Mammon l'affine & le prépare ,

Et fusses-tu l'ombre la plus avare ,

Il aura de quoi t'affouvir.

En attendant , cher ami , je t'invite

A maintenir ton cœur , endurci dans le mal ,

Sans jamais réfléchir sur le terme fatal ,

Où ton déclin se précipite.

Souviens-toi qu'au mépris du vulgaire Chrétien ,

Un Savant épuré de crainte & d'espérance ,

Comme Epicure ou Lucien ,  
Tient son rang jusqu'au bout , & doit par bienfiance  
Vivre en Athée & mourir comme un chien.  
Il est beau d'affronter le péril à ton âge ;  
Tel qu'un Nocher audacieux ,  
Que la foudre environne & qui brave les Cieux ,  
En blasphémant dans le naufrage.  
Ne vas point imiter ce poltron de Normand ,  
Qui par forme de testament ,  
Touché de repentir de son goût pour la Scène ,  
Rima tout A-Kempis , indigne monument !  
Ni ce Rufus , vil objet de ta haine ,  
Qui redouta l'enfer & finit saintement ;  
Ni ce benêt de Lafontaine ,  
Qui mourut aussi lâchement.  
Eh ! que diroient les bandes interdites ,  
De ces Enfans perdus qui volent sur tes pas ;  
Si leur vieux Général , aux portes du trépas ,  
Flétrissoit ses lauriers par des craintes subites ?  
Tu sens quel coup cela me porteroit ;  
Car la crainte se communique ,  
Et mon rival triompheroit  
Dans le parti philosophique.  
D'ailleurs , comment te reconcilier  
Avec ce Dieu d'éternelle vengeance ?  
Pourrois-tu lui faire oublier ,  
Par dix mille ans de pénitence ,  
Tant d'écrits scandaleux qu'on t'a vu publier ,

Tant d'ouvrages & de licence ?

Mais s'il t'invite à la résipiscence ,  
Et quoiqu'il fasse encor pour t'y déterminer ,  
Crois-moi , résiste lui , dérobe à sa clémence

La gloire de te pardonner.

Soit qu'il t'appelle , ou qu'il tonne & menace ,  
Ranime ta vertu , redouble tes efforts ;

Munis ton cœur d'une double cuirasse

Contre l'aiguillon des remords ,

Ou contre l'attrait de la grace.

Mais le plus sûr , tu le sens bien ,

Est de rester où le sort te confine.

Là , tu pourras toujours du culte Aufonien ,

Fronder impunément l'imbécile Doctrine.

Ton nom illustrera ces plaines , ces côteaui ;

On dira dans cent ans : « Ce paisible héritage

» Fut autrefois la retraite d'un Sage ,

» Qui toujours contre Dieu combattit en héros ,

» Et par un coup du sort jetté sur le rivage ,

» Pour aggrandir le Diable y tint ses arsenaux ».

On ira contempler cet Helvétique asyle ,

De l'Oracle des Écrivains ,

Comme on alloit à Cume , aux antres souterrains ,

Fameux par les trépieds d'un antique Sybille ;

Ou comme on visitoit aux bords Napolitains ,

L'auguste reposoir des cendres de Virgile.

Cependant laisse dire aux lâches ennemis ,

Qui vont te relancer jusqu'en ton hermitage ,

Que la rouille des ans émouffe tes esprits ,  
Que tes talens enfin usés & décrépits ,  
S'écroulent chaque jour sous les glaces de l'âge.  
Dédaigne d'écraser ces insectes poudreux :  
Et s'ils trouvent encor dans tes livres fameux ,  
Soit plagiat , soit blasphême ou sophisme ,  
Oppose à leur audace un mépris généreux ,  
Sans plus crier au fanatisme.  
Qu'ils sachent ces cuistres jaloux ,  
Ces lourdauds empâtés d'orgueil & d'ignorance ,  
Qu'ils doivent humblement ramper à tes genoux ,  
Te craindre , t'admirer & garder le silence ;  
Et que qui réunit tant de genres divers ,  
Un si profond & si vaste génie ,  
L'arbitre enfin de l'harmonie ,  
Maître de ses écarts , libre dans ses travers ,  
Est fait pour régenter le Pinde & l'Univers.  
Poursuis donc sans mollir tes travaux mémorables ;  
Prodigue en forcené le mensonge & les fables :  
Frappe , confonds , détruis & renverse à la fois  
La morale du Christ , ses Temples & ses Loix :  
Que l'Enfer s'en étonne & qu'enfin tous les Diables  
Rugissent de plaisir au bruit de tes exploits !

M. GIRAUD.



RÉPONSE

R É P O N S E

P U B L I É E

SOUS LE NOM DE M. DE VOLTAIRE,  
AUX ÉPITRES DU DIABLE.

1762.

**E**NFANS de l'ombre, infernale séquelle,  
Anges maudits, noirs tyrans des humains,  
Quoi ! vous sortez de la nuit éternelle,  
Pour griffonner des Vers si peu malins,  
Et contre moi faire un si plat libelle !  
Ce n'étoit pas la peine assurément.  
Or, dites-moi, dieux de la Diablerie,  
Comment j'ai pu m'attirer, je vous prie,  
De votre part un si beau compliment.  
Me voyez-vous, satyrique farouche,  
Sur la vertu répandre un fiel amer ?  
M'entendez-vous, d'une profane bouche,  
Louer des gens qu'on ne peut estimer ?  
Ai-je traduit cette illustre prière  
Que Pope fit ? Ai-je, par charité,  
Un certain jour de fête littéraire,  
Où les élus de la docte chimère  
Me permettoient d'être avec eux compté,

Pour remerci, désigné mon confrère  
Comme ennemi de la Divinité ?  
Ai-je à la Cour, à qui tout prête à rire,  
Dans un discours aussi plat qu'ennuyeux,  
Lardé des traits d'une lourde satire,  
Vanté mon rang, mes vers & mes ayeux ?  
Ai-je vanté ce jour épouvantable,  
Ce jour affreux, où des Prêtres cruels,  
Remplis par vous d'un zèle impitoyable,  
Pour plaire à Dieu, massacroient les mortels ;  
Où, plus affreux que l'affreux despotisme,  
Surplis au dos, crucifix au côté,  
Les yeux en feu, l'horrible Fanatisme,  
Couvert de sang, parloit d'humanité ?  
Ai-je, aveuglé par une erreur barbare,  
Au rang des Saints placé ce Monstre affreux,  
De la nature excrément ténébreux,  
Formé par vous dans l'horreur du Tartare,  
Vil assassin, dont le bras meurtrier  
Osa plonger un parricide acier  
Au sein d'un Roi, le meilleur de la France,  
Dont j'ai jadis célébré la clémence,  
Et dont, hélas ! le souvenir vainqueur,  
Tout mort qu'il est, vit encor dans mon cœur  
Qu'ai je donc fait, qui puisse, à juste titre,  
De mon vivant, m'attirer ce bonheur ?  
J'ai beau rêver, sonder ; sur mon chapitre  
Je ne vois rien digne d'un tel honneur.



Certainement, sur son brûlant pupitre,  
 Votre Greffier a commis une erreur.  
 Que j'en connois, dans ce séjour d'horreur,  
 A qui bien mieux conviendrait votre Épître !  
 Aliboron, dont le métier fatal  
 Est d'inventer chaque jour des injures ;  
 Mons Abraham, qui, non moins infernal,  
 D'un air dévôt vomit des impostures ;  
 Père Trévoux, qui, dans un plat journal,  
 Décrit tout d'un style assez gothique,  
 Et dénonçant chaque Auteur hérétique,  
 Prêche le bien & fait toujours le mal :  
 Voilà, Messieurs, voilà les personnages,  
 Les vrais héros dignes de vos hommages.  
 Pour Palissot, il est assez puni ;  
 Je n'en dis rien. Bien mieux vaudrait pour lui,  
 Que le Parterre eût sifflé ses ouvrages,  
 Et qu'il n'eût point aussi bien réussi.  
 Cet imposteur, dans sa folie extrême,  
 Vouloit noircir, & s'est noirci lui-même.

Que j'aurois ri, si, sous les traits charmans  
 D'une beauté jeune, fraîche & fringante,  
 En falbalas, en beaux ajustemens,  
 En vermillon, en parure éclatante,  
 Telle qu'on peint, dans ce tripot brillant,  
 Fait pour l'amour, la danse & la musique,  
 De maints tendrons cette troupe lubrique,  
 Prête toujours à duper le Traitant ;

Ou tels qu'un Saint & digne Anachorete,  
Pour le tenter, vous vit dans sa retraite ;  
Si sous ces traits, mes yeux vous avoient vus !  
Ma chair est faible ; & mon cœur, encor tendre,  
De vos attrait n'auroit pu se défendre ;  
A bras ouverts, je vous aurois reçus.  
Mais vous joignez à laideur de satire  
L'esprit tortu du plus âpre bigot,  
Sans réunir, dans cet écrit falot,  
Les traits faillans au dessein de médire.  
Votre air hideux & votre sombre humeur,  
Loin de me plaire, épouvantent mon cœur.  
En vérité, pardon, Messieurs les Diables !  
Je vous croyois, sur ma foi, plus aimables.  
Vous n'avez point cette franche gaité,  
Ce ton plaissant, ce rire Sardonique,  
Dont j'ai longtems cru votre esprit doté ;  
Mais le ton dur, sombre & mélancholique,  
Qui sur vos Vers règne avec gravité,  
Rend bien moins fort & bien moins diabolique  
Le coup fatal que vous m'avez porté.  
Dans les accès d'une risible yvresse,  
L'un de vous dit que je suis malheureux :  
O mes enfans ! puis-je l'être en des lieux,  
Où les Gauchats & gens de cette espèce,  
N'osent jamais se montrer à mes yeux ?  
Vous croyez donc m'avoir en l'autre monde,  
Et que mon aine, en malice féconde,

Ira tout droit rôtir entre vos mains ?  
 Vous vous trompez , petits dieux inhumains.  
 Je vais plutôt , refondant ma nature ,  
 Marcher nuds pieds & coucher sur la dure ,  
 Et me fesser , & prier & jeûner ,  
 Pour attendre la clémence infinie  
 D'un Dieu toujours facile à pardonner ,  
 Et n'être pas en votre compagnie.

Rois du mensonge & de la calomnie ,  
 De me noircir vous vous faites un jeu.  
 Tout au plutôt quittez donc la partie ;  
 Car , en honneur , vous réussissez peu.  
 Allez , rentrez dans la nuit éternelle ,  
 Où dès longtems Dieu vous a condamnés ,  
 Et cachez-y ces Vers & ce Libelle ,  
 Faits pour l'oubli des l'instant qu'ils sont nés. . . .  
 Mais , après tout , Messieurs du sombre empire ,  
 Pas de sitôt ne quittez cet emploi :  
 Qui du Très-Haut jadis osa médire ,  
 Peut , sans danger , médire aussi de moi.  
 Médisez donc ; mais médisez , par grace ,  
 Un peu gaîment. Allons , de la gaîté.  
 La seule joie est le baume efficace ,  
 Qui fait en moi circuler la santé.  
 Ou si , du moins , quand vous voudrez écrire ,  
 Vous ne pouvez vaincre la gravité ,  
 Et si toujours par vos Vers attristé ,  
 En les lisant , je bâille au lieu de rire ,

Attendez donc qu'à mes yeux pour jamais,  
Du Dieu du ciel la clarté soit ravie ;  
Et laissez-moi, Messieurs, couler en paix  
Le peu de jours qui me restent de vie.

## SUR VOLTAIRE.

Son enseigne est à l'Encyclopédie :  
Que vous plaît-il ? de l'Anglois , de Toscan ?  
Vers , Prose , Algèbre , Opéra , Comédie ?  
Poème épique , Histoire , Ode ou Roman ?  
Parlez ! c'est fait. Vous lui donnez un an ?  
Vous l'insultez. En dix ou douze veilles ,  
Sujets ratés par l'ainé des Corneilles ,  
Sujets remplis par le fier Crébillon ,  
Il refond tout. — Peste ! voici merveilles !  
Et la besogne est-elle bonne ? — Oh ! non.

PIRON.



LE COUP DE PATTE,  
OU L'ANTI-MINETTE;

ÉPIQUE.

1763.

**T**u dors, Boileau, tu dors ! & nos Cotina  
Osent fouiller ta gloire & tes destins !  
De toutes parts les Scuderis renaissent ;  
Les Desmarests, les Boyers reparaissent.

Ah ! si des morts rompant le dur sommeil,  
Tu revenois, terrible en ton réveil,  
Précipiter des sommets du Parnasse,  
De nos Rimeurs l'altière populace ;  
Vengeur des Arts, que dirois-tu de voir,  
Nos Frérons même usurper ton pouvoir,  
Nos Trissotins changés en Aristarques,  
Nos vils Goujats s'érigeant en Monarques,  
Du bel-esprit régler les Tribunaux,  
Nous inonder de perfides Journaux,  
Qui, du Permesse écume turbulente,  
Couvrent les Arts de leur fange insolente ;  
Petits Brouillons, dont l'unique métier  
Est de confondre & chardon & laurier,

Dont l'ignorance avec fureur s'acharne,  
A nous juger du haut de sa lucarne,  
Et de si loin dominant l'Hélicon,  
Pense régir les États d'Apollon;  
Aveugles-nés, sans guides, sans principes,  
Et de nos Sphinx se croyant les Œdipes.

C'est eux qu'on voit sans honte associer  
Voltaire & B \*\*, Malherbe & Sabatier,  
Et du Parnasse écartant la barrière,  
Unir enfin Trublet & Labruyere.

Mais, répondra sans doute avec douceur,  
Des fots bernés le meilleur défenseur :  
» Eh ! plutôt au Ciel que, dans l'âge où nous sommes,  
» L'aménité rapprochât tous les hommes (1),  
» Qu'elle retint ces brocards, ces lardons,  
» Qu'un dur Boileau jette sur nos Pradons » !

C'est fort bien dit, & l'Auteur de Pyrame,  
Ou d'Astarbé doit haïr l'Epigramme;  
Leur fade Vers craint le sel des bons mots.  
Tel Bac \*\*\* fait peut-être la moue  
A tout rieur qui berne les Dar\*\*\*,  
Et croit toujours recevoir sur sa joue,  
Soufflets donnés sur le masque des fots.

De nos Houdarts la douce politique,  
Voudroit du Pinde exiler la critique.

(1) Ces deux Vers sont de M. Colardeau, *Épître à Minette*.



Mais qui ne sent que cette aménité,  
Est le détour de la stupidité,  
Qui, ne pouvant monter jusqu'au sublime,  
Vout jusqu'à soi baisser la double cime,  
Et qui prétend, sur un Pinde nouveau,  
Mettre la gloire & la honte au niveau?

Ah ! loin des Arts ce mélange imbécille !  
Pour lire Homère, il faut siffler Zoïle.  
Qu'il seroit beau de voir, sur l'Hélicon,  
Marcher de pair Mailhol & Crébillon !  
Vit-on jamais l'auguste Poésie  
A tous Rimeurs offrir son ambrosie ?  
Quoi ! de la scène un tragique fardeau,  
Un dur L\*\*\*, un fade Col\*\*\*,  
Boiroient tous deux dans la coupe divine,  
Où s'abreuvoient & Corneille & Racine ?

Jamais Virgile, Horace, Varius,  
A leurs soupers n'admirent Bavius :  
Mais ce Zoïle, impudent Satyrique,  
Armoit contre eux son dépit famélique ;  
Et dénigrant ces favoris du goût,  
Ne soupoit guère, & griffonnoit beaucoup.  
Las ! peignoit-il, d'une plume affamée (1),  
De leur Comus l'irritante fumée,

(1) Cette Peinture de Bavius est de M. Colardeau ; il  
a dit :

Quand de Comus l'irritante fumée, &c. Ép. à M.

Se plaignant fort que même leur mépris  
N'eût qu'en secret hué ses plats écrits.  
Il eut raison; ces amis de Mécène,  
Des Bavius ont mérité la haine;  
Sur-tout Horace, aux traits vifs & perçans,  
Choqua trop ceux qui choquoient le bon sens.

Ces nobles Fils des Nymphes de Mémoire  
Faisoient entr'eux un commerce de gloire;  
Rivaux amis, l'un par l'autre éclairés,  
Ils cultivoient les talens adorés.  
Si quelquefois leur piquante saillie  
Daigna berner les Frérons d'Italie,  
Si, prodiguant le sel à pleines mains,  
Ils se jouoient des Colardeaux Romains,  
On les voyoit, généreux Adversaires,  
Couvrir d'encens leurs Buffons, leurs Voltaires,  
Du vrai mérite inflexibles vengeurs,  
Et de l'envie ardens persécuteurs.

Suivons du moins ces augustes modèles;  
Mélons nos pas à leurs traces fidèles;  
Que notre esprit découvre à leurs clartés  
Du docte Mont les bosquets écartés:  
C'est leur flambeau que Bardus veut éteindre;  
Qui les imite a droit de les atteindre.  
Amis du vrai, jusques dans les bons mots,  
Bernons comme eux & l'erreur & les sots;  
N'empruntons point l'échâsse des Pigmées,  
Ce petit art des grandes renommées,

Ces pedestaux où se guinda le Franc,  
 Plus élevé sans en être plus grand,  
 Et toute gloire, impudent mécanisme,  
 Né de l'orgueil & du charlatanisme.

O que d'écrits par un Wasp exaltés,  
 Sont des neuf Sœurs à jamais rebutés !  
 J'ai vu Phœbus siffler mainte Héroïde,  
 Maint Larmoyeur, triste singe d'Ovide,  
 Rimes de B \*\*, & Prose de Fréron,  
 Et cet Arrêt, ce Jugement stupide,  
 D'un lourd Midas qui se dit Apollon,  
 Et ces Romans, ouvrages de toilette ;  
 Et Baculard frédonnant sa Manon,  
 Et Colardeau parlant à sa Minette :  
 Lui qui, deux fois sur le tragique ton,  
 Nous endormit mieux que n'eut fait Pradon ;  
 Lui qu'on a vu, trop ignorant Poète,  
 Bouleverfant la Fable & ses Héros,  
 Faire enlever la Toison dans la Crête,  
 Et transporter la Crête dans Colchos (1).  
 Mais pour un sot qu'aveugle sa manie,  
 Toute censure est une calomnie.  
 Quoi ! rire un peu d'un Vers risible & plat,  
 C'est donc trahir & son Prince & l'État ?  
 Quoi ! relever une absurde ignorance

(1) Cette bévue est dans le *Patriotisme*, Ouvrage de  
 M. Colardeau.

---

## 84 POÉSIES SATYRIQUES

---

Dans Colardeau , c'est outrager la France ?  
Du Citoyen on respecte le cœur ;  
Mais tout sot Vers se lit d'un œil moqueur.  
Que reprend-on dans son fade Poème ?  
C'est le Poète , & non le sujet même ;  
Car on peut être (& Colardeau l'apprend)  
Bon Citoyen & Poète ignorant.

Que ne mit-il dans son Patriotisme  
Plus de génie , & moins de Cotinisme !  
Cotin chanta sa Patrie & son Roi (1) ;  
Mais du Parnasse en fut-il moins l'effroi ?  
Et du récit de leur gloire immortelle  
Couvrit-il moins le sucre & la canelle ?  
Sans doute , on peut blâmer dans Colardeau  
Ce qu'en Cotin blâma jadis Boileau.

Et cependant ( ô stupide démente !  
Qui du Public lasse enfin la clémence , )  
*Il n'est talent qu'on ne m'ait disputé ,*  
Dit ce Rimaur , dont l'orgueil hébété  
Croit aux jaloux qu'il ne fit jamais naître ,  
Crie aux méchants pour le plaisir de l'être ,  
Et va , sémant le scandale & le bruit ,  
Pour échapper à sa honteuse nuit.  
Mais son Vers , lourd de pavots & de glaces ,  
Reste encor froid sous le feu des menaces.

---

(1) *Ce Vers imite celui-ci de M. Col...., Ép. à M.*  
*Quoi ! j'ai chanté ma Patrie & mon Roi.*

On rit de voir cet embrion mutin  
 Se courroucer en style de Cotin,  
 Et miaulant des Vers avec sa chatte,  
 Mettre avec art *un carquois dans leur patte* (1).  
 Petit chaton, qui n'a griffe ni dent,  
 S'avise à tort de prendre un air mordant,  
 Et pourroit bien, dans ce combat funeste,  
 Sot agresseur, perdre ce qui lui reste.

Il n'est *talent*, nous dira-t-il encor,  
 Qu'on ne dispute à son brillant effor !  
 Eh ! quel *talent* que d'enterrer Caliste,  
 Que d'assoupir un Public qu'on attriste,  
 Que de traîner sa Muse avec orgueil  
 De chute en chute, & d'écueil en écueil !  
 Eh ! quel *talent*, dans son Ode gothique,  
 Que d'allonger le fouet de la critique,  
 D'avoir jadis en style douxereux  
 Enervé Pope, & glacé tous ses feux,  
 Et déformais, avec non moins d'audace,  
 Traduire en Vers le Traducteur du Tasse !

Que j'aime à voir ce marmouset prudent,  
 N'apprendre rien de peur d'être pédant ;  
 Toujours servile & malheureux Copiste,  
 Suivre Pinchêne & Boyer à la piste ;  
 Pour Marfias abjurer Apollon,  
 Être Poète à l'aide d'un Fréron ;

(1) *Expression de l'Épître à Minette.*

(Car de tout tems la Muse Colardière  
A de F\*\* partagé la litière.)  
L'honneur est grand ! mais est-il assez doux  
Pour que Voltaire en doive être jaloux ?

Eh ! quels lauriers veux-tu qu'on te dispute,  
Froid Dramaturge ? est-ce ta double chute,  
Moment fatal où le Public souffloit  
Dans maint tuyau, que tu nommes Sifflet ?  
Sont-ce les Vers où ta Muse bouffie  
Se plaint du fils de la belle Sophie ?  
Est-ce l'Épître, imbécile fatras,  
Malgré ta chatte, encor rongé des rats ?  
Est-ce l'effort de ton corbeau lyrique,  
Qui, loin d'atteindre à l'effort Pindarique,  
Rampe & croasse aux fanges d'Hélicon ?  
Es-tu si fier du vil rang de Gacon ?

Tu crains l'Orgie au combat échauffée (1) :  
Rassure-toi ; va , tu n'es pas Orphée !  
Mais crains le sort du Satyre jaloux,  
Crains d'Apollon les redoutables coups.  
D'un bras vengeur il atteint , il déchire  
Tout vil profane insultant à sa lyre :  
Le même Dieu , ceint des plus doux rayons,  
De traits sanglans perce les noirs Pythons.

---

(1) Ce trait est encore de l'Épître à Minette.  
L'horrible Orgie au combat échauffée,  
Met en lambeaux le malheureux Orphée.



Oui ; mais on doit épargner , je l'avoue ,  
 Tout sot Rimeur qui lui-même se joue :  
 Pour le punir au gré de nos mépris ,  
 C'est bien assez de ses propres écrits.  
 De Marfias , le douloureux martyr ,  
 Lui fera moins cruel que de se lire.

Pauvre Rimeur , cache ton noir chagrin ;  
 Subis en paix le sort de Pellegrin ;  
 Ne reviens plus , risible en ta furie ,  
 Glapir des Vers pour ta ménagerie ( 1 ) ,  
 Et désormais , content d'être oublié ,  
 Garde-toi bien de te croire envié.  
 Crois moins encore être la jeune abeille ,  
 Qui du Printems caresse la corbeille ;  
 Tu n'eus jamais de miel ni d'aiguillon :  
 Mais ton Vers sec pique comme un chardon.  
 Puis il faut bien t'en avertir encore ,  
 L'abeille n'est amante du frélon ;  
 On ne la voit chez l'infeste félon ,  
 Associer le doux nectar de Flore  
 Au noir venin du fiel qui le dévore.

Qui te rend donc si fier , si sourcilieux ?  
 Qui t'a soufflé ce délire orgueilleux ?  
 La rixe plaît au Rimeur subalterne ;

---

( 1 ) Nous plaignons les Bêtes de M. Col... s'il leur  
 adresse tour-à-tour des Épîtres aussi mal sades que l'est celle  
 à Minette.

Moi, je pardonne à tout sot que je berne.  
 Cesse, crois moi, de périlleux combats;  
 Je te méprise, & je ne te hais pas.

Malheur au sot ! car souvent on immole,  
 Sans y penser, l'errante bestiole.  
 C'est le destin de tout reptile impur,  
 Qui vient au jour risquer son être obscur.

Le rossignol, souvent d'une aile agile,  
 Rompt d'Arachné le chef-d'œuvre fragile;  
 Mais le courroux de l'insecte odieux,  
 N'interrompt pas l'oiseau mélodieux.  
 Il vit la toile, & jamais la pécore;  
 A ses réseaux, las ! elle pend encore  
 Triste, confuse; & de ses doux concerts,  
 Le chanfre ailé fait retentir les airs.

M. LE B\*\*.

## ÉPIGRAMME

### SUR LA CONVERSION DE GRESSET.

GRESSET pleura sur ses Ouvrages  
 En pénitent des plus touchés:  
 Apprenez à devenir sages,  
 Petits Écrivains débauchés !  
 Pour nous qu'il a si bien prêchés,  
 Prions tous que dans l'autre vie,  
 Dieu veuille oublier ses péchés,  
 Comme en ce monde on les oublie.

PIRON.

S T A T U T S

P O U R

L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

1767.

**N**ous qui règnons sur les Coulistes,  
Et dans de magiques Palais,  
Nous Juges de l'Orchestre, Intendans des Ballets,  
Premiers Inspecteurs des Actrices;  
A tous nos fidèles Sujets,  
Vents, Fantômes, Démons, Déesse infernales,  
Dieux de l'Olympe & de la Mer,  
Habitans des Bois & de l'Air,  
Monarques & Bergers, Satyres & Vestales:  
*Salut.* A notre avènement  
Chargés d'un grand Peuple à conduire,  
De loix à réformer & d'abus à détruire,  
Et voulant signaler notre Gouvernement:  
Où notre Conseil sur chaque changement  
Que nous desirons introduire,  
Nous avons rédigé ce nouveau Règlement,  
Conforme au bien de notre Empire.

I.

A tous Musiciens connus ou non connus,

H 3

Soit de France, soit d'Italie,  
 Passés, presens, à venir ou venus,  
 Permettons d'avoir du génie.

## I I.

Vu que pourtant la médiocrité  
 A besoin d'être encouragée,  
 Toute passable nouveauté,  
 Par nous sera très-protégée.  
 Confrères généreux, nous ferons de grands frais,  
 Pour doubler un petit succès,  
 Usant d'ailleurs d'économie  
 Pour les chefs-d'œuvres de nos jours,  
 Et laissant la gloire au génie,  
 De réussir sans nos secours.

## I I I.

L'Orchestre plus nombreux : sous une forte peine,  
 Défendons que jamais on change cette loi ;  
 Six flûtes au coin de la Reine,  
 Et six flûtes au coin du Roi ;  
 Basse-ici, basse-là, corps-de-chasse, trompettes,  
 Viplons, tambours, clarinettes :  
 Beaucoup de bruit, beaucoup de mouvemens ;  
 Sur-tout pour la mesure un batteur frénétique.  
 Si nous n'avons pas de Musique,  
 Ce n'est pas faute d'instrumens.

IV.

Sur le Musicien , même sur l'Ariette ,  
Doit peu compter l'Auteur des Vers ,  
Comme à son tour , l'Auteur des Airs  
Doit peu compter sur le Poète.

V.

Si cependant , quoiqu'averti ,  
Le Poète glacé , glace toujours de même ;  
Comme sur l'ennui du Poème ,  
Le Public a pris son parti ;  
Que les intrigues mal tissues ,  
N'ont plus le droit de l'effrayer ;  
Que même des Fragmens ne peuvent l'ennuyer ,  
Et que les nouveautés sont toujours bien reçues :  
Pourrons quelque jours essayer  
Un Spectacle complet en Scènes découfues.

VI.

Si le Poète fans couleur ,  
Le Musicien fans chaleur ,  
Si tous deux à la fois , fans feu , fans caractère ,  
Ne donnent qu'un vain bruit de rimes & de sons ;  
En faveur des Abbés qui lorgnent au Parterre ,  
On raccourcira les jupons.

VII.

Effrayés de l'abus énorme ,

Qui coupe l'intérêt par de trop longs repos,  
Voulions sur les Ballets étendre la réforme,  
Leur ordonner sur-tout de paroître à propos,

En régler le nombre & la forme ;

Mais en méditant mieux , nous avons découvert  
Qu'à l'Opéra, ce sont les jolis pieds qu'on aime :

Il seroit par notre système

Très-régulier & très-désert.

Que les Ballets soient donc brillants & ridicules,

Qu'on vienne encor comme jadis,

En pas de deux, en pas de six,

Danser autour de nos Hercules ;

Que la jeune Guimard, en déployant ses bras,

Sautille au milieu des batailles,

Qu'Allard batte des entrechats,

Pour égayer des funérailles.

## V I I L

Si du moins nos Auteurs savoient se concerter ,

Que chaque Dieu pût s'acquitter

Du rôle imposant qu'on lui donne ,

Qu'Apollon sçût toujours chanter,

Que l'Amour eût au moins une mine fripponne,

Que le grand Jupiter, couvert d'or & d'argent,

Parût moins gauche sur son trône,

Le Public seroit indulgent,

Ce qui n'est pas indifférent,

Car la recette seroit bonne.



## I X.

Ordre à Pilot de ne plus détonner ,  
A Muguet de prendre un air leste ,  
A Durand d'ennoblir son geste ,  
A Gelin de ne pas tonner ;  
Que le Gros chante avec une ame ,  
Beaumesnil avec une voix ;  
Que la féconde Arnould se montre quelquefois ,  
Que la Guimard toujours se pâme.

## X.

Ordre à nos bons Auteurs , pour eux , pour l'Opéra ,  
D'user modérément des Reines de coulisses ,  
Permettons à Muguet , Pilot & *cætera* ,  
L'usage illimité de toutes nos Actrices.

## X I.

Pour soutenir l'auguste nom  
De la Royale Académie ,  
On paîra mieux l'Amant d'Armide & d'Aricie ,  
Pollux , Neptune & Phaëton.  
Mais qu'ils n'espèrent pas que leur fortune accroisse ,  
Jusqu'au titre pompeux de Seigneur de Paroisse ,  
Aux honneurs d'eau bénite & de droit féodal.  
Roland , dans son humeur altière ,  
Doit il se prétendre l'égal ,  
Ou du Chasseur de la Laitière ,  
Ou du Cocher du Maréchal ?

## XII.

Rien pour l'Auteur de la Musique ;  
Pour l'Auteur du Poëme , rien.  
Et le Poëte & le Musicien  
Doivent mourir de faim selon l'usage antique.  
Jamais le grand talent n'eut droit d'être payé ;  
Le frivole obtient tout , l'Or , les Cordons , la Croffe :  
Rameau dut aller à pié ,  
Les Directeurs en carosse.

## XIII.

En attendant que pour le Chœur<sup>1</sup>,  
On puisse faire un recrue ,  
De quinze ou vingt Beautés qui parleront au cœur .  
Et ne blesseront point la vue ,  
Ordre à ces mannequins de bois ,  
Taillés en femme , enduits de plâtre ,  
De se tenir toujours immobiles & froids ,  
Adossés en statue aux piliers du Théâtre.

## XIV.

Tout remplis du vaste dessein ,  
De perfectionner en France l'harmonie ,  
Voulions au Pontife Romain  
Demander une Colonie ,  
De ces Chantres flûtés qu'admire l'Ausonie ;  
Mais tout notre Conseil a jugé qu'un Castra ,  
Car c'est ainsi qu'on les appelle ,

Étoit honnête à la Chapelle,  
Mais indécent à l'Opéra.

X V.

Pour toute jeune Débutante,  
Qui veut entrer dans les Ballets,  
Quatre examens au moins, c'est la forme constante.  
Primo, le Duc qui la présente,  
Y compris l'Intendant & les premiers Valets :  
Ceux-ci près de la Nymphé ont droit de presséance.  
Secundo, nous, ses Directeurs.  
Tertio, son Maître de Danse.  
Quarto, pas plus de trois Acteurs.

X V I.

Fières de vuidér une caisse,  
Que celles qu'entretient un Fermier-Général,  
N'insultent pas dans leur yvresse,  
Celles qui n'ont qu'un Duc : l'orgueil sied toujours mal,  
Et la modestie intéresse.  
Que celles qu'un Evêque ou qu'un saint Cardinal  
Vistè sur la brune au sortir de l'Office,  
N'aillent pas imprudemment,  
Prononcer dans la coulisse  
Le beau nom de leur Amant :  
Voulons qu'au moins on s'instruise  
A parler très-décemment,  
Et sur-tout enjoignons qu'on respecte l'Eglise.

## XVII.

Le nombre des Amans limité désormais ,  
Et pour la blonde & pour la brune :  
Défense d'en avoir jamais  
Plus de quatre à la fois , ils suffisent pour une.  
Que la reconnoissance égale les bienfaits ;  
Que l'amour dure autant que la fortune.

## XVIII.

Que celles qui pour prix de leurs heureux travaux ,  
Jouissent à vingt ans d'une honnête opulence ,  
Ont un hôtel & des chevaux ,  
Se rappellent par fois leur première indigence ,  
Et leur petit grenier , & leur lit sans rideaux .  
Leur défendons en conséquence ,  
De regarder avec pitié ,  
Celle qui s'en retourne à pié ,  
Pauvre enfant , dont l'innocence  
N'a pas encor réussi ,  
Mais qui , graces à la danse ,  
Fera son chemin aussi.

## XIX.

Item , ordre à ces Demoiselles ,  
De n'accoucher que rarement ;  
En deux ans une fois , une fois seulement :  
Paris ne goûte point leurs couches éternelles .  
Dans un embarras maudit ,

Ces accidens-là nous plongent :  
Plus leur taille s'arrondit ,  
Plus nos visages s'allongent.

X X.

Idem , très-solemnellement ,  
Prononçons une juste peine ,  
Contre l'usurpateur qui vient insolemment ,  
L'or en main , dépeupler la Scène ,  
Et ravir à nos jeux leur plus bel ornement.  
Taxe pour chaque enlèvement ,  
Et le tarif incessamment ,  
Rendu public dans tout notre Domaine.  
Cette taxe imposée à raison du talent ,  
De la beauté sur-tout : tant pour une Danseuse ,  
Tant pour une jeune Chanteuse ,  
Rien pour celles des Chœurs : nous en ferons présent.

X X I.

Et comme un point capital ,  
En toute bonne police ,  
Est une prompte justice ,  
Tous leurs procès jugés à notre Tribunal ;  
Jugés sans nul appel : & l'ordre & la décence ,  
Veulent que chacune à son tour  
Compareisse à notre audience ;  
Viendront l'une après l'autre , & nous feront leur cour.  
Les plus jeunes , d'abord admises ,

---

98 POÉSIES SATYRIQUES

---

Ayant plus de procès, elles pourront nous voir,  
Dès le matin à sept heures précises,  
Ou vers les onze heures du soir.

XXII.

Et pour qu'on ne prétende à faute d'ignorance,  
Sera la présente Ordonnance  
Imprimée, affichée à tous nos corridors,  
Aux murs des loges, aux coulisses,  
Aux palais des Rolands, aux chambres des Médors,  
Et dans les boudoirs des Aétrices.  
De plus, dans nos foyers sera ledit Arrêt  
Enrégistré sous la forme ordinaire.

Pour le bien général & pour notre intérêt,  
Détruisant, annullant, autant que besoin est,  
Tout réglemeut à ce contraire,  
L'an de grace soixante-sept.  
Fait en notre Château, dit en langue vulgaire,  
Le Magasin, près du Palais Royal :  
Signé, le Berton & Trial ;  
Plus bas, Joliveau, Secrétaire.

M. BARTHE.





LA TANT PITOYABLE ROMANCE

*Des Aventures desastreuses & comiques*

DE L'INFORTUNÉ PETIT POINSINET,

*Surnommé LA VICTIME;*

HISTOIRE VÉRITABLE.

AIR : *Du Cantique de Saint-Roch.*

**P**ETITS & Grands, écoutez l'aventure  
De Poinsinet, le mauvais garnement;  
Sur lui, dit-on, s'épuisa la Nature  
En ridicule, en esprit nullement.

Quoiqu'on le chante,

Quoiqu'il se vante,

Ce n'est pourtant

Qu'un Singe de Quétant (1).

Il fit d'abord un Opéra-Comique,

Que de son chef il nomma Totinet (2).

Le pauvre Auteur eut un sort bien tragique;

Ce fut alors qu'on siffla chez Monnet (3).

---

(1) *Auteur de Bouffonneries & de Parades.*

(2) *Parodie de Titon & l'Aurore.*

(3) *Directeur de l'Opéra-Comique.*

---

100 POÉSIES SATYRIQUES

---

Malgré les Gardes ,  
Force nazardes ,  
Comme aujourd'hui ,  
Pleuvoient déjà sur lui.

Huit jours après, dégusté de la Foire ,  
Notre imbécile avec un air riant ,  
Yvre déjà de sa prochaine gloire ,  
Vint aux François offrir l'Impatient (1) :

Mais Dangeville ,  
Belcour , Préville ,  
Gauffin , Grandval ,  
Sarrafin , Bonneval.

Lavoy , Brillant , Paulin , la Thorillière ,  
Dubois , Dubréuil , le Kain , Deschamps , Clairon ,  
Armand , Drouin & sa moitié très-chère ,  
Le Grand , la Mothe , & la Nouë & Baron ,

Bref l'assemblée ,  
Quoiqu'éveillée ,  
En l'écoutant ,  
Tout dormit à l'instant.

De beaux esprits une troupe choisie ,  
Voulut un jour le traiter chez Landel (2) :

---

(1) *Comédie en un Acte & en Vers.*

(2) *Traiteur , rue Mazarine.*

« Hé ! bien d'accord ! je me fens du génie ,

» Allons , Messieurs , j'accepte le cartel ».

Il fut si bête ,

Si malhonnête ,

Qu'il s'endormit

Sous la table , & vomit.

Le lendemain , un saint jour de Dimanche ,

Notre Glouton , que pressoit l'appétit ,

Court inviter , pour prendre sa revanche ,

Les mêmes gens à souper chez Petit (1) :

Mais la pécore ,

Plus bête encore ,

Se r'endormit

Sous la table , & vomit.

Ne suis-je pas , dit-il , bien misérable ?

J'ai fait des Vers ; Fréron seul m'a loué ;

J'ai de l'esprit , & je suis sobre à table :

Mais on m'enyvre , & je suis bafoué.

Liqueur funeste ,

Je te déteste :

Jusqu'au tombeau ,

Je me condamne à l'eau.

Le lendemain , vis-à-vis la Fontaine

De l'Échaudé , si fameuse au Marais ,

---

(1) *Traiteur , rue des Boucheries Saint-Honoré.*

Ses vrais amis , Préville & Clerfontaine (1),  
Pour s'amuser vous l'emmenent exprès.

Qui l'eut pu croire ?  
Il osa boire ,  
Tant qu'il dormit  
Sous la table , & vomit.

Le Malheureux étoit près d'une Dame ,  
Dont il falit la robe & le jupon ;  
Préville alors s'applaudissoit dans l'ame ,  
De n'avoir pas apporté son manchon :

Car notre Yvrogne ,  
Plein de Bourgogne ,  
Avoit un jour ,  
Vomi tout à l'entour.

Admis alors à souper chez des filles (2),  
Du mauvais ton , près du Palais Royal ,  
Le Scélérat qui les trouvoit gentilles  
Quoiqu'yvre mort , voulut les mettre à mal.

Quand d'aventure ,  
Une figure  
De faux Major ,  
Vint troubler son transport.

---

(1) *Misificateurs subalternes.*

(2) *Rue Baillet , près la rue de l'Arbresec.*

Or, adinez son merveilleux courage !  
Le pauvre Diable alors tout éperdu ,  
Malgré sa peur , croyant avoir fait rage ,  
S'imagina qu'il s'étoit bien battu ;  
    Que son épée ,  
    De sang trempée ,  
    Au faux Major  
    Avoit donné la mort.

Le lendemain criant miséricorde ,  
Il se plaignoit de son trop de valeur :  
On lui prouva qu'il méritoit la corde ,  
Qu'on le pendroit pour avoir eu du cœur.  
    Sans rien répondre ,  
    Il se fit tondre :  
    Être tondu ,  
    Vaut mieux qu'être pendu.

Depuis ce tems le pauvre petit homme ,  
Ayant partout l'affront d'être sifflé ,  
Fut Gouverneur , Lavette , Écran , Fantôme (1) ;  
Mistifié , battu , croquignolé.

---

(1) Ce Coup'et est l'abrégé des Mistifications du petit Poinçinet , qui crut être successivement Gouverneur du fils du Roi du Prusse , Écran des petits appartemens du Roi , Cuvette , Spectre , Triton , &c. comme Lazarille de Tormes.

Courant les Garces,  
 Donnant des farces,  
 Souvent loué  
 Et toujours conspué.

Or, écoutez de plus grandes merveilles !  
 Un Négromant , dit Coste d'Arnobat ( 1 ),  
 Un beau matin étonna ses oreilles ,  
 Par certains mots empruntés du Sabat.

Sur sa parole ,  
 Le petit drôle ,  
 Crut être aux yeux  
 Invisible en tous lieux.

Ce fut avant le Warwick de la Harpe ,  
 Lorsqu'au Théâtre on sifflait Astarbé ( 2 ),  
 Que tout-à-coup amoureux d'une Carpe ( 3 ),  
 Dont il cuidoit être le Sigisbé ,

Notre invisible ,  
 Imperceptible ,  
 Voulut , dit-on ,  
 Se changer en Triton.

---

( 1 ) *M. Justificateur qui l'on fit regarder au petit Poinfinet comme un grand Magicien.*

( 2 ) *Tragédie de M. Colardeau.*

( 3 ) *Allusion à la Carpe, que le petit Poinfinet eût dû parler chez le Kain.*



Enfin lassé de tant de Personnages ,  
D'un Lord Anglois épousant les Destins ,  
Il entreprit de longs Pélerinages ,  
Vers les Pays qu'on nomme Ultramontains.

Il vit Florence ,  
Parme , Plaisance ,  
Rome , en un mot ,  
Dont il revint plus sot.

Par son retour à l'Opéra-Comique ,  
Il éclipça Sedaine & Taconnet ( 1 ) :  
Gille Amoureux , chef-d'œuvre Amphigourique ,  
Par son succès fit pâlir Nicolet.

Mais la Bagarre ,  
Parut si rare ,  
Qu'elle effaça  
Presque Sancho Pança.

Sancho Pança fut suivi de Cassandre ,  
Qui fut suivi d'Appelle & du Sorcier ,  
Auquel Sorcier on ne put rien entendre ;  
Tom Jones vint qui les fit oublier.

L'Ogre malade ,  
Noble parade ,

---

(1) Auteurs d'Opéras Bouffons & de Farces.

---

106 POÉSIES SATYRIQUES

---

D'un goût nouveau  
Fit tomber Ramponeau (1).

Rassasié des lauriers de la Foire,  
Notre Héros au tripot des Français,  
Voulut enfin reparoître avec gloire,  
Et cette fois il eut un grand succès,  
Le téméraire,  
Vil plagiaire,  
Prit mot pour mot  
Son Cercle à Palissot.

Croyant régner sur le sommet du Pindé,  
Être Vadé, Molière, & cætera,  
De sa piteuse & dolente Ernelinde,  
Il osa bien profaner l'Opéra.  
Mais à ce Drame,  
Sans feu, sans ame,  
La Cour bailloit,  
Et la Ville sifflait.

Un Roi du Nord vint aux bords de la Seine :  
Pour le fêter du mieux que l'on pouvoit,

---

(1) Ce Couplet indique la plupart des Parades du petit Poinfinet.

On lui fit voir Poinfinet & Sedaine,

On lui montra Sedaine & Poinfinet,

Le jeune Prince,

Dans sa Province,

S'en retourna

Tout surpris de cela.

Vain d'un honneur qu'il ne méritoit guère,

Notre Embrion publioit sur les toits,

Qu'il étoit digne, aussi bien que Voltaire,

De célébrer les Héros & les Rois.

Tant d'arrogance,

Tant d'insolence

De tout Paris

Redoubloit le mépris.

Depuis ce tems, à titre de Victime,

Le petit Monstre à des soupers Bourgeois

Se voit admis; ce n'est pas qu'on l'estime

On veut du moins le berner une fois.

Telle est l'histoire,

Pleine de gloire,

Du Marmouzet,

Appellé Poinfinet.



HYMNE DITYRAMBIQUE,  
EN L'HONNEUR DU PETIT POINSINET,

Chantée en sa présence dans une Orgie solemnelle,  
rue Saint-Louis au Marais.

AIR: *Serviteur à M. Vivien de la Chaponardière.*

**H**ONNEUR au petit Poinset!  
Honneur à la Victime!  
Messieurs, à grands coups de sifflet,  
Prouvons lui notre estime.      Honneur, &c.

A ses talens, à son esprit,  
Rendons un juste hommage;  
Aussitôt qu'on le voit, on rit;  
O l'heureux avantage!      Honneur, &c.

Qu'il est charmant près des tendrons!  
Qu'il est digne de plaire!  
Il vomit sur leurs cotillons,  
Pour les voir s'en défaire.      Honneur, &c.

Voyez, comme il possède bien  
La fine repartie!  
Lui seul peut être, il n'en fait rien:  
La rare modestie!      Honneur, &c.

Messieurs,

Messieurs, il renonce à Bacchus ;  
Sa parole est certaine ;  
Du moins il ne verra plus  
Que de l'eau d'Hypocrène.  
Honneur au petit Poinçinet,  
Honneur à la Victime !

---

REMERCIEMENT AU PAPE G\*\*\*.

C'EST en vain que Nicole , Arnaud & Saint-Cyran,  
De leur Jansénisme exaltent la Doctrine :  
De mon Dieu, de mon père, il ne font qu'un tyran,  
Qui des pauvres mortels médita la ruine.  
Sur mille, il n'en prend qu'un qu'il tire du néant ;  
Au bonheur éternel, son choix le prédestine,  
Et le reste est plongé dans un feu dévorant.  
Sont-ce là les effets de la bonté divine ?  
La haine d'un parti désormais expirant,  
Des durs Janséniens avoit grossi la liste.  
Mais si de Loyola l'ordre est enseveli,  
Avec lui s'est perdu le nom de Moliniste ;  
Je rends grace à Ganganelli :  
Nous n'aurons plus de Janséniste.

DE LA CONDAMINE.

## ÉPITAPHE DE L'ABBÉ D'OLIVET.

**C**i gît maître Jobelin,  
Suppôt du Pays Latin,  
Juré piqueur de diphtongue;  
Rigoureux au dernier point,  
Sur la virgule & le point,  
La syllabe brève & longue,  
Sur le tiret contigu,  
Sur l'accent grave & l'aigu,  
La voyelle & la consonne.  
Ce charme qui l'enflâma,  
Fit sa passion mignonne:  
Son huile il y consuma;  
Du reste il n'aima personne;  
Personne aussi ne l'aima.

PIRON.

---

É N I G M E.

**J'**AI sous un même nom trois attributs divers,  
Je suis un Instrument, un Poète, une Rue:  
Rue étroite, je suis des pédans parcourue;  
Instrument, par mes sons je charme l'Univers;  
Rimeur, je l'endors par mes Vers.

M. L.<sup>re</sup>.*Le mot est La Harpe.*



T. LA  
GUERRE CIVILE DE GENÈVE,  
OU  
LES AMOURS  
DE ROBERT COVELLE;  
POÈME HÉROÏQUE.  
1768.

CHANT PREMIER.

AUTEUR sublime, inégal & bavard (1),  
Toi qui chantas le rat & la grenouille,  
Daigheras-tu m'instruire dans ton Art?  
Poliras-tu les Vers que je barbouille?  
O Taffoni (2)! plus long dans tes discours,  
De vers prodigue & d'esprit fort avare,  
Me faudra-t-il, dans mon dessein bizarre,

(1) Homère qui a fait le combat des grenouilles & des rats.

(2) L'Auteur de la Secchia Rapita, ou de la terrible  
guerre entre Bologne & Modène, pour un sceau d'eau.

---

## 112 POÉSIES SATYRIQUES

---

De tes langueurs implorer le secours ?  
Grand Nicolas (1), de Juvenal émule ,  
Peintre des mœurs, sur-tout du ridicule ,  
Ton style pur auroit pu me tenter :  
Il est trop beau , je ne puis l'imiter. .  
A son génie, il faut qu'on s'abandonne.  
Suivons le nôtre , & n'invoquons personne.

Au pied d'un Mont (2) que les tems ont pelé,  
Sur le rivage où roulant sa belle onde ,  
Le Rhône échappe à sa prison profonde ,  
Et court au loin par la Saône appelé ,  
On voit briller la Cité Genevoise ,  
Noble Cité, riche (3), fière & fournoise ;  
On y calcule , & jamais on n'y rit.  
L'Art de Barême est le seul qui fleurit (4) :

---

(1) *Nicolas Boileau.*

(2) *La Montagne de Salève , partie des Alpes.*

(3) *Les seuls Citoyens de Genève ont quatre millions cinq cent mille livres de rente sur la France en divers effets. Il n'y a point de Ville en Europe qui dans son territoire ait autant de jolies maisons de Campagne , proportion gardée. Il y a cinq cent fourneaux dans Genève , où l'on fond l'or & l'argent : on y pouvoit autrefois des argemens Théologiques.*

(4) *Auteur des Comptes faits.*

On hait le Bal , on hait la Comédie.  
Du grand Rameau l'on ignore les airs :  
Pour tout plaisir , Geneve psalmodie  
Du bon David les antiques concerts ,  
Croyant que Dieu se plaît aux mauvais Vers (1),  
Des Prédicans la morne & dure espèce ,  
Sur tous les fronts a gravé la tristesse.

C'est en ces lieux que maître Jean Calvin ,  
Savant Picard , opiniâtre & vain ,  
De Paul Apôtre impudent interprête ,  
Disoit aux gens que la vertu parfaite  
Est inutile au salut du Chrétien ,  
Que Dieu fait tout , & l'honnête homme rien.  
Ses Successeurs en foule s'attachèrent  
A ce grand dogme , & très-mal le prêchèrent.  
Robert Covelle étoit d'un autre avis ;  
Il prétendoit que Dieu nous laisse faire ,  
Qu'il va donnant châtiment ou salaire  
Aux actions , sans gêner les esprits.  
Ses sentimens étoient assez suivis  
Par la jeunesse aux nouveautés encline.

Robert Covelle , au fortir d'un Sermon ,

---

(1) Ces Vers sont dignes de la Musique ; on y chante  
les Commandemens de Dieu sur l'Air : Réveillez-vous ,  
belle endormie.

Qu'avoit prêché l'insipide Brognon (1),  
Grand défenseur de la vieille Doctrine,  
Dans un réduit rencontra Catherine  
Aux grands yeux noirs, à la fringuante mine,  
Qui laissoit voir un grand tiers de teton,  
Rebondissant sous sa mince étamine.  
Chers Habitans de ce petit Canton,  
Vous connoissez le grand Robert Covelle,  
Son large nez, son ardente prunelle,  
Son front altier, ses jarrêts bien dispos,  
Et tout l'esprit qui brille en ses propos.  
Jamais Robert ne trouva de cruelle.  
Voici les mots qu'il dit à sa Pucelle :  
Mort de Calvin ! quel ennuyeux Prêcheur  
Vient d'annoncer à son sot Auditoire,  
Que l'homme est faible, & qu'un pauvre pécheur  
Ne fit jamais une œuvre méritoire !  
J'en veux faire une ; il dit, & dans l'instant,  
O Catherine ! il vous fait un enfant.  
Ainsi Neptune en rencontrant Phyllire,  
Ou Jupiter voyant au fond des bois  
La jeune Yo pour la première fois,  
Ont abrégé le tems de leur martyre :  
Ainsi David, vainqueur du Philistin,  
Vit Bethsabée, & lui planta soudain,  
Sans soupirer, dans son pudique sein

---

(1) *Prédicant Genevois.*

---

## DU DIX-HUITIÈME SIECLE. 115

---

Un Salomon & toute son engeance :  
Ainsi Covelle en ses amours commence ;  
Ainsi les Rois , les Héros & les Dieux  
En ont agi. Le tems est précieux.

Bientôt Catin , dans sa taille arrondie ,  
Manifesta les œuvres de Robert.  
Les gens malins ont l'œil toujours ouvert ,  
Et le scandale a la marche étourdie.  
Tout fut ému dans les murs Genevois ,  
Du vieux Picard ( 1 ) on consulta les Loix ;  
On convoqua le sacré Consistoire ,  
Trente Pédans , en robe courte & noire ,  
Dans leur taudis , vont siéger , après boire ,  
Prêts à dicter leur arrêt solennel.  
Ce n'étoit pas le Sénat immortel  
Qui s'assembloit sur la voûte éthérée ,  
Pour juger Mars avec sa Cythérée ( 2 ) ,  
Surpris tous deux l'un sur l'autre étendus ,  
Tout palpitans & s'embrassant tout nus.

La Catherine avoit caché ses charmes ;  
Covelle aussi ( de peur d'humilier

---

( 1 ) Calvin , Chanoine de Noyon.

( 2 ) Le Soleil , comme on sait , découvrit Vénus couchée  
avec Mars , & Vulcain porta sa plainte au Consistoire de  
là-haut.

---

## 116 POÉSIES SATYRIQUES

---

Le Sanhédrin trop prompt à l'envier , )  
Cache avec soin ses redoutables armes.

Du noir Sénat , le grave Directeur  
Est Jean Vernet ( 1 ) , de maint Volume Auteur.  
Le vieux Vernet ignoré du Lecteur ,  
Mais trop connu des malheureux Libraires.  
Dans sa jeunesse , il a lu les saints Pères ,  
Se croit savant , affecte un air dévot.  
Broun est moins fat , & Néeđham est moins sot ( 2 ).  
Les deux Amans devant lui comparaissent.  
A ces objets , à ces péchés charmans ,  
Dans sa vieille ame en tumulte renaissent  
Les souvenirs des tendres passe-tems ,  
Qu'avec Javotte il eut dans son printemps.  
Il interroge ; & sa rare prudence  
Pèse à loisir sur chaque circonstance ,  
Le lieu , le tems , le nombre , la façon.  
L'amour , dit-il , est l'œuvre du Démon ;  
Gardez-vous bien de la persévérance ,

---

( 1 ) *Vernet , Professeur en Théologie , fils d'un réfugié.*

( 2 ) *Broun , Prédicant Ecoſſais : Néeđham est un Jéſuite Irlandois , qui a cru faire des anguilles avec de la farine. On a donné quelque tems dans sa chimère ; & quelques Philosophes même ont bâti un système sur cette prétendue expérience aussi fautive que ridicule.*



Et dites-moi si les tendres desirs  
Ont subsisté par delà les plaisirs.

Catin subit son interrogatoire  
Modestement jalouse de sa gloire ,  
Non sans rougir , car l'aimable pudeur  
Est sur son front , comme elle est dans son cœur :  
Elle dit tout , rend tout clair & palpable ,  
Et fait serment que son Amant aimable ,  
Est toujours gai , devant , durant , après.  
Vernet , content de ces aveux discrets ,  
Va prononcer la Divine sentence :

*Robert Covelle , écoutez à genoux. —*

A genoux moi ! — *Vous-même.* — Qui ? moi ! — *Vous.*  
A vos vertus joignez l'obéissance.

Covelle alors à sa mâle éloquence  
Donnant l'effor & ranimant son feu ,  
Dit : « Je fléchis les genoux devant Dieu ,  
» Non devant l'homme ; & jamais ma Patrie ,  
» A mon grand nom ne pourra reprocher  
» Tant de bassesse & tant d'idolâtrie :  
» J'aimerais mieux périr sur le bucher ,  
» Qui de Servet a consumé la vie ;  
» J'aimerais mieux mourir avec Jean Hus ,  
» Avec Chauffon ( 1 ) & tant d'autres élus ,

---

(1) *Chauffon , fameux Partisan d'Alcibiade , d'Alexandre ,*

---

## 118 POÉSIES SATYRIQUES

---

- » Que m'avilir à rendre à mes semblables
- » Un culte infâme & des honneurs coupables.
- » J'ignore encor tout ce que votre esprit
- » Peur en secret penser de Jesus-Christ :
- » Mais il fut juste & ne fut point sévère.
- » Jesus fit grace à la femme adultère ;
- » Il dédaigna de tenir à ses piés ,
- » Ses doux appas de honte humiliés :
- » Et vous Pédans , cuistres de l'Evangile ,
- » Qui prétendez remplacer en fierté
- » Ce qui chez vous manque en autorité ,
- » Nouveaux venus , troupe vaine & futile ,
- » Vous oseriez exiger un honneur ,
- » Que refusa Jesus-Christ mon Sauveur !
- » Tremblez , cessez d'insulter votre Maître. —
- » Tu veux parler , tais-toi , Vernet. — Peut-être
- » Me dirois-tu , qu'aux murs de Saint-Médard ,
- » Trente Prélats , tous dignes de la hart ,
- » Pour exalter leur sacré caractère ,
- » Firent fesser Louis le Débonnaire (1) ,
- » Sur un cilice étendu devant eux.
- » Louis étoit plus bête que pieux.
- » La discipline , en ces jours odieux ,

---

*de Jules-César , &c. brûlé chez les Welches au dix-septième siècle.*

(1) *Voyez l'Hist. de l'Empire & de France.*

- » Étoit d'usage , & nous venoit du Tibre ;  
» C'étoit un tems de sottise & d'erreur ;  
» Ce tems n'est plus ; & si ce deshonneur  
» A commencé par un vil Empereur ,  
» Il finira par un Citoyen libre ».

A ce discours , tous les bons Citadins ,  
Pressés en foule à la porte , applaudirent.  
Comme autrefois les Chevaliers Romains  
Barroient des pieds & claquoient des deux mains  
Dans le forum , alors qu'ils entendirent  
De Cicéron les beaux discours diffus  
Contre Verrès , Antoine & Cétégus ( 1 ) ;  
Ses tours nombreux , son éloquent emphase ,  
Et les grands mots qui terminoient sa phrase ;  
Tel de plaisir le parterre enyvré ,  
Fait retentir les clameurs de la joie ,  
Quand l'*Ecoffoise* abandonnoit en proie ,  
Aux ris moqueurs du Public éclairé ,  
Ce lourd Frélon , diffamé par la Ville  
Comme un bâtard du bâtard de Zoïle.

Six cent Bourgeois proclamerent soudain  
Robert Covelle heureux vainqueur des Prêtres ,  
Et défenseur des droits du genre humain.  
Chacun embrasse & Robert & Catin ,

---

(1) *Cétégus* , complice de *Catillna* ,

Et dans leur zèle ils tiennent pour des traîtres  
 Les Prédicans, qui, de leurs droits jaloux,  
 Dans la Cité voudroient faire les Maîtres,  
 Juger l'amour, & parler de genoux.  
 Ami Lecteur, il est dans cette Ville  
 De Magistrats un Sénat peu commun  
 Et peu connu. Deux fois douze, plus un,  
 Font le complet de cette troupe habile.  
 Ces Sénateurs de leur place ennuyés,  
 Vivent d'honneur & sont fort mal payés.  
 On ne voit point une pompe orgueilleuse,  
 Environner leur marche fastueuse;  
 Ils vont à pied comme les Manlius,  
 Les Curius & les Cincinnatus.  
 Pour tout éclat, une énorme perruque,  
 D'un long boudin cache leur vieille nuque,  
 Couvre l'épaule, & retombe en anneaux;  
 Cette crinière a deux pendans égaux,  
 De la justice emblème respectable:  
 Leur col est roide, & leur front vénérable  
 N'a jamais sçu pencher d'aucun côté;  
 Signe d'esprit & preuve d'équité.

Les deux partis devant eux se présentent,  
 Plaident leur cause, insistent, argumentent;  
 De leurs clameurs le Tribunal mugit,  
 Et plus on parle, & moins on s'éclaircit;  
 L'un se prévaut de la Sainte Écriture,

L'autre

L'autre en appelle aux Loix de la Nature ;  
Et tous les deux décochent quelque injure ,  
Pour appuyer le droit & la raison.

Dans le Sénat, il étoit un Caton ,  
Pierre Agnelin, Syndic de cette année ,  
Qui crut l'affaire en ces mots terminée :

« Vos différends pourroient s'accommoder :

» Vous avez tous l'art de persuader ;

» Les Citoyens & l'éloquent Covelle

» Ont leurs raisons. — Les vôtres ont du poids ,

» C'est ce qui fait — l'objet de la querelle. —

» Nous en pourrons parler une autrefois. —

» Car — en effet — il est bon qu'on s'entende ;

» Il faut savoir ce que chacun demande. —

» De tout état l'Eglise est le soutien. —

» On doit sur-tout penser au — Citoyen : —

» Les bleds sont chers , & la disette est grande.

» Allons dîner — les genoux n'y font rien (1) ».

A ces discours , à cet arrêt suprême ,  
Digne en tout sens de Thémis elle-même ,  
Les deux partis également flattés ,

---

(1) C'est le refrain d'un Chanson grivoise , & lon , len ,  
la , les genoux n'y font rien.

Egalement l'un & l'autre irrités,  
Sont résolus de commencer la guerre.  
O guerre horrible ! ô fléau de la terre !  
Que deviendront Covelle & ses amours ?  
Des bons Bourgeois le bras les favorise ;  
Mais les Bourgeois sont un foible secours,  
Quand il s'agit de combattre l'Eglise :  
Leur premier feu bientôt se ralentit ;  
Et pour l'éteindre , un Dimanche suffit.  
Au Cabaret on est fier , intrépide,  
Mais au Sermon qu'on est sot & timide !  
Qui parle seul a raison trop souvent ;  
Sans rien risquer, sa voix peut nous confondre.  
Un tems viendra qu'on pourra lui répondre ;  
Ce tems est proche & fera fort plaissant.





CHANT SECON D.

QUAND deux partis divisent un Empire ,  
 Plus de plaisirs , plus de tranquillité ,  
 Plus de tendresse & plus d'honnêteté ,  
 Chaque cerveau dans sa moëlle infecté ,  
 Prend pour raison les vapeurs du délire ;  
 Tous les esprits , l'un par l'autre agités ,  
 Vont redoublant le feu qui les inspire :  
 Ainsi qu'à table un cercle de buveurs ,  
 Faisant au vin succéder les liqueurs ,  
 Tout en buvant demande encor à boire ,  
 Verse à la ronde , & se fait une gloire  
 En s'enyvrant , d'enyvrer son voisin.

Des Prédicans le bataillon divin ,  
 Yvre d'orgueil & du pouvoir suprême ,  
 Avoit déjà prononcé l'anathème ;  
 Car l'Hérétique excommunie aussi.  
 Ce sacré foudre est lancé , sans merci ,  
 Au nom de Dieu : Genève imite Rome ,  
 Comme le singe est copiste de l'homme.  
 Robert Covelle & ses braves Bourgeois  
 Font peu de cas des foudres de l'Église ;  
 On en fait trop ; on lit l'esprit des Loix :  
 A son Pasteur l'ouaille est peu soumise.  
 Le fier Roson , l'intrépide Cournois ,  
 Paillart le riche & le disert Flavière ,

Vont envoyer d'une commune voix ,  
Les Prédicans prêcher dans la rivière.  
On s'y dispose ; & le vaillant Roson  
Saisit déjà le sot Prêtre Brognon ,  
A la braguette , au collet , au chignon ;  
Il le souleve ainsi qu'on vit Hercule ,  
En déchirant la robe qui le brûle ,  
Lancer d'un jet le malheureux Licas.

Mais , ô prodige ! & qu'on ne croira pas ,  
Tel est l'ennui dont la sage nature  
Dota Brognon , que sa seule figure  
Peut assoupir , & même sans prêcher ,  
Tout Citoyen qui l'oseroit toucher.  
Maître Brognon ressemble à la Torpille :  
Elle engourdit les mains des matelots ,  
Qui de trop près la suivent sur les flots.  
Roson s'endort , & Paillart le secoue ;  
Brognon gémit étendu dans la boue.

Tous les Pasteurs étoient saisis d'effroi ;  
Ils crioient tous au secours , à la Loi !  
A moi Chrétiens ! femmes , filles , à moi !  
A leurs clameurs , une troupe Dévote  
Se rajustant , descend de son grenier ,  
Et crie & pleure , & se retrouffe , & trotte ,  
Et porte en main Saurin (1) & le Pfeautier.

---

(1) *Les Sermons de Saurin , Prédicant à la Haye, connu*

Et les Enfans vont pleurant après elles ;  
Et les Amans donnent le bras aux Belles ;  
Diacre , Maçon , Corroyeur , Pâtissier ,  
D'un flot subit inondent le quartier.  
La presse augmente, on court, on prend les armes ;  
Qui n'a rien vu , donne le plus d'allarmes.  
Chacun pense être à ce jour si fatal ,  
Où l'ennemi , qui s'y prit assez mal ,  
Aux pieds des murs vint planter ses échelles (1) ,  
Pour tuer tout excepté les Pucelles.

Dans ce fracas , le sage & doux Dolot  
Fait un grand signe , & d'abord ne dit mot ;  
Il est aimé des Grands & du Vulgaire ,  
Il est Poëte , il est Apoticaire ,  
Grand Philosophe , & croit en Dieu pourtant ;  
Simple en ses mœurs , il est toujours content ,  
Pourvu qu'il rime , & pourvu qu'il remplisse  
De ses beaux Vers le Mercure de Suisse.  
Dolot s'avance ; & dès qu'on s'aperçut  
Qu'il prétendoit parler à des visages ,  
On l'entoura , le désordre se tut.

---

*pour une petite espièglerie qu'il fit à Milord Portland, en  
faveur d'une fille : ce qui déplut fort au Portland, lequel  
ne passoit pas cependant pour aimer les filles.*

(1) *L'escalade de Genève, le 12 Décembre 1602.*

Messieurs, dit-il, vous êtes nés tous sages ;  
Ces mouvemens sont des convulsions ;  
C'est dans le foie , & sur-tout dans la rate ,  
Que Galien , Nicomaque , Hyppocrate ,  
Tous gens savans placent les passions .  
L'ame est du corps la très-humble servante ;  
Vous le savez , les esprits animaux  
Sont fort légers , & s'en vont aux cerveaux  
Porter le trouble avec l'humeur peccante :  
Consultons tous le célèbre Tronchin ;  
Il connoît l'ame , il est grand Médecin ;  
Il peut beaucoup dans cette épidémie .  
Tronchin sortoit de son Académie ,  
Lorsque Dolot disoit ces derniers mots :  
Sur son beau front , siège le doux repos ,  
Son nez Romain dès l'abord en impose ;  
Ses yeux son noirs , ses lèvres sont de rose ;  
Il parle peu , mais avec dignité :  
Son air de Maître est plein d'une bonté ,  
Qui temperoit la splendeur de sa gloire ;  
Il va tâtant le pouls du Consistoire  
Et du Conseil , & des plus gros Bourgeois .

Sur eux à peine il a placé ses doigts ,  
O de son art merveilleuse puissance !  
O vanité ! trop fatale science !  
La fièvre augmente , un délire nouveau  
Avec fureur attaque tout cerveau .

J'ai vu souvent près des rives du Rhône,  
 Un serviteur de Flore & de Pomone,  
 Par une digue arrêtant de ses mains  
 Le flot bruyant qui fond sur ses jardins;  
 L'onde s'irrite, & brisant sa barrière,  
 Va ravager les œillets, les jasmins,  
 Et des melons la couche printanière.  
 Telle est Genève : elle ne peut souffrir  
 Qu'un Médecin prétende la guérir :  
 Chacun s'émeut, & tous donnent au Diable  
 Le grand Tronchin avec sa mine affable.  
 Du genre humain, voilà le sort fatal.  
 Nous buvons tous dans une coupe amère,  
 Le jus du fruit que mangea notre mère;  
 Et du bien même, il naît encor du mal.  
 Lui, d'un pas grave & d'une marche lente,  
 Laisse gronder la troupe turbulente,  
 Monte en carrosse, & s'en va dans Paris  
 Prendre son rang parmi les beaux-esprits.  
 Genève alors est en proie au tumulte,  
 A la menace, à la crainte, à l'insulte :  
 Tous contre tous, Biret contre Biret;  
 Chacun écrit, chacun fait un projet;  
 On représente, & puis on représente;  
 A penser creux tout Bourgeois se tourmente;  
 Un Prédicant donne à l'autre un soufflet :  
 Comme la horde à Moïse attachée,  
 Vit autrefois à son très-grand regret,

Sédékias , Prophète peu discret ,  
Qui souffletoit le Prophète Michée.

Quand le Soleil sur la fin d'un beau jour,  
De ses rayons dore encor nos rivages,  
Que Philomèle enchante nos bocages,  
Que tout respire & la Paix & l'Amour,  
Nul ne prévoit qu'il viendra des orages.  
D'où partent-ils ? Dans quels antres profonds  
Étoient cachés les fougueux aquilons ?  
Où dormoient-ils ? Quelle main sur nos têtes ,  
Dans le repos retenoit les tempêtes ?  
Quel noir Démon soudain trouble les airs ?  
Quel bras terrible a soulevé les mers ?  
On n'en fait rien. Les Savans ont beau dire,  
Et beau rêver : leurs systèmes font rire.  
Ainsi Genève en ces jours pleins d'effroi ,  
Étoit en guerre & sans savoir pourquoi .

Près d'une Église à Pierre consacrée ,  
Très-sale Église , & de Pierre abhorrée ,  
Sur un vieux mur , est un vieux monument ,  
Reste maudit d'une Déesse antique ,  
Du Paganisme ouvrage fantastique ,  
Dont les enfers animoient les accens ,  
Lorsque la terre étoit sans Prédicans.  
Dieu quelquefois permet qu'à cette idole ,  
L'esprit malin prête encor sa parole.



Les Genevois consultent ce Démon,  
Quand par malheur ils n'ont point de Sermon.  
Ce Diable antique est nommé l'Inconstance ;  
Elle a toujours confondu la prudence.  
Une girouette exposée à tout vent,  
Est à la fois son trône & son emblème ;  
Cent papillons forment son diadème.  
Par son pouvoir magique & décevant,  
Elle envoya Charles-Quint au Couvent,  
Jules Second aux travaux de la guerre,  
Fit Amédée & Moine, & Pape, & rien (1),  
Bonneval Turc (2), & Makarti Chrétien (3).  
Elle est fêtée en France, en Angleterre.  
Contre l'ennui, son charme est un secours ;  
Elle a, dit-on, gouverné les amours :  
S'il est ainsi, c'est gouverner la terre.  
Monsieur Grillet (4), dont l'esprit est vanté,

---

(1) *Amédée, Duc de Savoye, retiré à Ripaille, devenu Anti-Pape.*

(2) *Le Comte de Bonneval, Général en Allemagne, & Bacha en Turquie, sous le nom d'Osman.*

(3) *L'Abbé Makarti, Irlandois, Prieur en Bretagne. Il emprunta, comme on sait, à l'Auteur de ce grave Poème 2000 liv., avec lesquelles il s'alla faire circoncire. Il a sechristianisé depuis, & est mort à Lisbonne.*

(4) *Celui que l'Auteur désigne par le nom de Grillet, est*

Est fort dévot à cette Dêité ;  
Il est profond dans l'art de l'Ergotisme ;  
En quatre parts , il vous coupe un sophisme ,  
Prouve & réfute ; & rit d'un rit malin ,  
De Saint Thomas , de Paul & de Calvin.  
Il ne fait pas grand usage des filles ;  
Mais il les aime. Il trouve toujours bon ,  
Que du plaisir on leur donne leçon ,  
Quand elles sont honnêtes & gentilles ;  
Permet qu'on change , & de filles & d'amant ,  
De vins , de mode & de gouvernement.

Ami , dit-il , alors que nos pensées  
Sont au droit sens tout-à-fait opposées ,  
Il est certain , par le raisonnement ,  
Que le contraire est un bon jugement ,  
Et qui s'obstine à suivre ses visées  
Toujours de but s'écarte ouvertement.  
Pour être sage , il faut être inconstant.  
Qui toujours change , une fois au moins trouve  
Ce qu'il cherchoit ; & la raison l'approuve.  
A ma Déesse , allez offrir vos vœux :  
Changez toujours , & vous serez heureux.

Ce beau discours plut fort à la Commune.

---

*en effet un homme d'esprit qui joint à une dialectique profonde beaucoup d'imagination.*

Si les Romains adoroient la fortune ,  
 Difoit Grillet , on peut avec honneur  
 Prier auffi l'Inconſtance ſa ſœur.  
 Un Peuple entier ſuit avec allégreſſe  
 Grillet qui vole aux pieds de la Déeſſe.  
 On ſ'agenouille , on tourne à ſon autel ;  
 La Dèité tournant comme eux ſans ceſſe ,  
 Dicte en ces mots ſon arrêt ſolemnel :

« Robert Covelle , allez trouver Jean-Jacques ,  
 » Mon favori , qui devers Neuſchâtel ,  
 » Par paſſe-tems fait aujourd'hui ſes Pâques.  
 » C'eſt le ſoutien de mon culte éternel :  
 » Toujours il tourne , & jamais ne rencontre ;  
 » Il vous ſoutient & le pour & le contre ,  
 » Avec un front de pudeur dépouillé.  
 » Cet étourdi ſouvent a barbouillé  
 » De plats Romains , de fades Comédies ,  
 » Des Opéras , de minces mélodies :  
 » Puis il condamne , en ſtyle entortillé ,  
 » Les Opéras , les Romains , les Spectacles.  
 » Il vous dira qu'il n'eſt point de miracles ,  
 » Mais qu'à Veniſe il en a fait jadis.  
 » Il ſe connoît finement en amis ;  
 » Il les embraille , & pour jamais les quitte.  
 » L'ingratitude eſt ſon premier mérite.  
 » Par grandeur d'ame , il hait ſes bienfaiteurs.  
 » Verſez ſur lui les plus nobles faveurs :  
 » Il frémera qu'un homme ait la puiffance ,

- » La volonté , la coupable impudence ,
- » De l'avilir en lui faisant du bien.
- » Il tient beaucoup du naturel d'un chien :
- » Il jappe & fuit , & mord qui le caresse.
- » Ce qui sur-tout me plaît & m'intéresse ,
- » C'est que de secte il a changé trois fois
- » En peu de tems , pour faire un meilleur choix.
- » Allez , volez , Catherine , Covelle ,
- » Dans votre guerre , engagez mon Héros ;
- » Le Dieu du Lac vous attend sur ses flots.
- » Envain mon sort est d'aimer les tempêtes.
- » Puisse Borée , enchaîné sur vos têtes ,
- » Abandonner au souffle des Zéphirs ,
- » Et votre barque & vos charmans plaisirs !
- » Soyez toujours amoureux & fidèles ,
- » Et jouissans. C'est sans doute un souhait ,
- » Que jusqu'ici je n'avais jamais fait.
- » Je ne voulois que des amours nouvelles ;
- » Mais ma nature étant le changement ,
- » Pour votre bien je change en ce moment.
- » Je veux , enfin , qu'il soit dans mon Empire
- » Un couple heureux sans infidélité ,
- » Qui toujours aime , & qui toujours desire :
- » On l'ira voir un jour par rareté.
- » Je veux donner , moi qui suis l'Inconstance ,
- » Ce rare exemple ; il est sans conséquence.
- » J'empêcherai qu'il ne soit imité.
- » Je suis vrai Pape , & je donne dispense ,

» Sans

» Sans déroger à ma légèreté.  
» Ne doutez point de ma Divinité :  
» Mon Vatican , mon Église est en France ».  
Disant ces mots , la Déesse bénit  
Les deux Amans , & le Peuple applaudit.

A cet Oracle , à cette voix divine ,  
Le beau Robert , la belle Catherine ,  
Vers la girouette avancèrent tous deux ,  
En se donnant des baisers amoureux.  
Leur tendre flamme en étoit augmentée ,  
Et la girouette un moment arrêtée ,  
Ne tourna point , & se fixa pour eux.

Les deux Amans sont prêts pour le voyage ;  
Un Peuple entier les conduit au rivage :  
Le vaisseau part. Zéphire & les Amours  
Sont à la poupe , & dirigent son cours ,  
Enflent la voile , & d'un battement d'aile ,  
Vont caressant Catherine & Covelle.  
Tels en allant se coucher à Paphos ,  
Mars & Vénus ont vogué sur les flots :  
Tels Amphitrite & le puissant Nérée ,  
Ont fait l'amour sur la mer azurée.



## CHANT TROISIÈME.

QUAND sur le dos de ce Lac argenté,  
Le beau Robert & sa tendre Maitresse,  
Voguoient en paix, & savouroient l'ivresse,  
Des doux desirs & de la volupté;  
Quand le Sylvain, la Driade attentive,  
D'un pas léger accouroient sur la rive;  
Lorsque Protée & les Nymphes de l'eau,  
Nageoient en foule autour de leur bateau;  
Lorsque Triton careffoit la Naïade,  
Que devenoit ce Jean-Jacques Rousseau,  
Chez qui Robert alloit en Ambassade?

Dans un vallon, fort bien nommé *Travers*,  
S'élève un mont, vrai séjour des Hivers;  
Son front altier se perd dans les nuages;  
Ses fondemens sont aux creux des enfers.  
Au pied du mont, sont des antres sauvages,  
Du Dieu du jour ignorés à jamais;  
C'est de Rousseau le digne & noir palais.  
Là, se tapit ce sombre énergumène,  
Cet ennemi de la nature humaine,  
Pétri d'orgueil & dévoré de fiel;  
Il fuit le monde, & craint de voir le Ciel;  
Et cependant sa triste & vilaine ame,  
Du Dieu d'amour a ressenti la flâme.  
Il a trouvé pour charmer son ennui,



Une Beauté digne en effet de lui :  
 C'étoit Caron amoureux de Mégère.  
 Cette infernale & hideuse sorcière  
 Suit en tout lieux le magot ambulant,  
 Comme la chouette est jointe au chat-huant.  
 L'infâme vieille avoit pour nom Vachine ;  
 C'est sa Circé, sa Didon, son Alcine.  
 L'averfion pour la terre & les cieux ,  
 Tient lieu d'amour à ce couple odieux.  
 Si quelquefois dans leurs ardeurs fecrettes ,  
 Leurs os pointus joignent leurs deux squelettes ,  
 Dans leurs transports ils se pâment foudain ,  
 Du feul plaifir de nuire au genre humain.  
 Notre Euménide avoit alors en tête ,  
 De diriger la foudre & la tempête  
 De vers Genève. Ainfi l'on vit Junon  
 Du haut des airs , terrible & forcenée ,  
 Perfécuter les reftes d'Ilion ,  
 Et foudroyer les compagnons d'Énée.  
 Le roux Rouffeau renverfé fur le fein ,  
 Le fein pendant de l'infernale amie ,  
 L'encourageoit dans le noble deffein  
 De fubmerger fa petite Patrie.  
 Il déteftoit fa Ville de Calvin :  
 Hélas ! pourquoi ? C'est qu'il l'avoit chérie.

Aux cris aigus de l'horrible harpie ,  
 Déjà Borée entouré de glaçons ,

Est accouru du pays des Lapons.  
Les Aquilons arrivent de Scythie ;  
Les Gnomes noirs dans la terre enfermés,  
Où se pétrit le bitume & le soufre ,  
Font exhaler du profond de leur gouffre ,  
Des feux nouveaux dans l'Enfer allumés.  
L'air s'en émeut , les Alpes en mugissent ,  
Les vents , la grêle & la foudre s'unissent ;  
Le jour s'enfuit ; le Rhône épouvanté ,  
Vers Saint-Maurice est déjà remonté.  
Le Lac au loin vomit de ses abîmes ,  
Des flots d'écume élançés dans les airs ;  
De cent débris ses deux bords sont couverts.  
Des vieux sapins les ondoyantes cîmes ,  
Dans leurs rameaux engouffrent tous les vents ,  
Et de leur chute écrasent les passans :  
Un foudre tombe , un autre se rallume.  
Du feu du Ciel , on connoît la coutume ;  
Il va frapper des arides rochers ,  
Ou le métal branlant dans les clochers :  
Car c'est toujours sur les murs de l'Église.  
Qu'il est tombé ; tant Dieu la favorise !  
Tant il prend soin d'éprouver ses élus !

Les deux Amans , au gré des flots émus ,  
Sont transportés au séjour du tonnerre ;  
Au fond du lac , aux rochers , à la terre ,  
De tous côtés entourés de la mort.

Aucun des deux ne pensoit à son sort.  
 Covelle craint, mais c'étoit pour sa Belle ;  
 Catin s'oublie, & tremble pour Covelle.  
 Robert disoit aux Zéphirs, aux Amours,  
 Qui conduisoient la barque tournoyante :  
 Dieu des Amans, secourez mon Amante ;  
 Aidez Robert à sauver ses beaux jours :  
 Pompez cette eau, bouches-moi cette fente.  
 A l'aide ! à l'aide ! Et la troupe charmante  
 Le secondoit de ses doigts enfantins ,  
 Par des efforts douloureux & trop vains.

L'affreux Borée a chassé le Zéphire ;  
 Un aquilon prend en flanc le navire ,  
 Brise la voile, & casse les deux mâts ;  
 Le timon cède, & s'envole en éclats ;  
 La quille faute, & la barque s'entr'ouvre :  
 L'onde écumante en un moment la couvre.

La tendre Amante étendant ses beaux bras ,  
 Et s'élançant vers son Héros fidèle ;  
 Disoit, cher Co. . . , l'onde ne permit pas  
 Qu'elle achevât le beau nom de Covelle.  
 Le flot l'emporte, & l'horreur de la nuit  
 Dérobe aux yeux Catherine expirante ;  
 Mais la clarté terrible & renaissante  
 De cent éclairs, dont le feu passe & fuit ,  
 Montre bientôt Catherine flottante ,

Jouet des vents, des flots & du trépas.  
 Robert voyoit ces malheureux appas,  
 Ces yeux éteints, ces bras, ces cuisses rondes,  
 Ce sein d'albâtre à la merci des ondes :  
 Il la faïfit ; & d'un bras vigoureux,  
 D'un fort jarret, d'un large poitrine,  
 Brave les vents, fend les flots écumeux,  
 Tire après lui la tendre Catherine ,  
 Pouffe, s'avance, & cent fois repouffé,  
 Plonge dans l'onde, & jamais renversé,  
 Perdant sa force, animant son courage,  
 Vainqueur des flots, il aborde au rivage.

Alors il tombe épuisé de l'effort.  
 Les Habitans de ce malheureux bord  
 Sont fort humains, quoique peu sociables ;  
 Aiment l'argent autant qu'aucun Chrétien ;  
 En gagnent peu, mais sont fort charitables  
 Aux Étrangers, quand ils n'en coûte rien.  
 Aux deux Amans un troupe s'avance.  
 (1) Bonnet accourt, Bonnet le médecin,

(1) *Il est mort depuis peu. Il faut avouer qu'il aimoit fort à boire ; mais il n'en avoit pas moins de pratiques. Il disoit plus de bons mots qu'il ne guérissoit de malades. Les Médecins ont joué un grand rôle dans toute cette guerre de Genève. M. Joli, mon Médecin ordinaire, a contribué beaucoup à la pacification. A l'égard des Chirurgiens, ils*

De qui Laufanne admire la science.  
 De son grand art il connoît tout le fin ;  
 Aux impotens il prescrit l'exercice ;  
 D'après Haller , il décide qu'en Suisse ,  
 Qui but trop d'eau doit guérir par le vin.  
 A ce seul mot , Covelle se reveille ;  
 Avec Bonnet il vuide une bouteille ,  
 Et puis une autre ; il reprend son teint frais ;  
 Il est plus lesté & plus beau que jamais.  
 Mais Cathérine , hélas ! ne pouvoit boire :  
 De son Amant les soins sont superflus ;  
 Bonnet prétend qu'elle a bu l'onde noire ;  
 Robert disoit , qui ne boit point n'est plus.  
 Lors il se pâme , il revient , il s'écrie ,  
 Se pâme encor sur sa Nymphe chérie ,  
 S'étend sur elle , & la baignant de pleurs ,  
 Par cent baisers croit la rendre à la vie :  
 Il pense même en cet objet charmant ,  
 Sentir encore un peu de mouvement.  
 A cet espoir envain il s'abandonne :  
 Rien ne répond à ses brûlans efforts.

---

*s'en sont peu mêlés ; attendu qu'il n'y a pas eu une égratignure , excepté le soufflet donné par un Prédicant dans l'assemblée qu'on nomme la Vénérable Compagnie. Les Chirurgiens avoient cependant préparé de la charpie , & plusieurs Citoyens avoient fait leur testament. Il faut que l'Auteur ait ignoré ces particularités.*

Ah ! dit Bonnet , je crois , Dieu me pardonne ,  
Si les baisers n'animent point les morts ,  
Qu'on n'a jamais ressuscité personne.  
Covelle dit : hélas ! s'il est ainsi ,  
C'en est donc fait ! je vais mourir aussi.  
Puis il retombe ; & la nuit éternelle ,  
Sembloit couvrir le beau front de Covelle.  
Dans ce moment , du fond des antres creux ,  
Venoit Rousseau suivi de son Armide ,  
Pour contempler le ravage homicide ,  
Qu'ils excitoient sur ces bords malheureux.  
Il voit Robert qui panché sur l'arène ,  
Baïsoit encor les genoux de sa Reine ,  
Rouloît les yeux , & lui ferroit la main.  
Que fais-tu là ? lui cria-t-il soudain.  
Ce que je fais ? Mon ami , je suis yvre  
De désespoir & de très-mauvais vin ;  
Catin n'est plus : j'ai le malheur de vivre ;  
J'en suis honteux : adieu , je vais la fuivre.

Rousseau replique : as-tu perdu l'esprit ?  
As-tu le cœur si lâche & si petit ?  
Aurois-tu bien cette foiblesse infâme  
De t'abaisser à pleurer une femme ?  
Sois sage enfin : le sage est sans pitié ;  
Il n'est jamais séduit par l'amitié :  
Tranquille & dur en son orgueil suprême ,  
Vivant pour soi , sans besoin , sans desir ,



Semblable à Dieu , concentré dans-tui-même ,  
 Dans son mérite il met tout son plaisir.  
 Tu vois Vachine : elle eut l'art de me plaire ,  
 En elle sont toutes mes voluptés ;  
 J'ai quelquefois fétoyé ma forcière ;  
 Je la verrois mourante à mes côtés ,  
 Sur un fumier rendant son ame au diable ,  
 Que ma vertu paisible , inaltérable ,  
 Me défendrait de m'écarter d'un pas ,  
 Pour la sauver des portes du trépas.  
 D'un vrai Rousseau , tel est le caractère ;  
 Il n'est ami , parent , époux , ni père ,  
 Il est de roche : & quiconque , en un mot ,  
 Naquit sensible , est fait pour être un sot.  
 Ah ! dit Robert , cette grande doctrine  
 A bien du bon , mais elle est trop divine :  
 Je ne suis qu'homme , & j'ose déclarer  
 Que j'aime fort toute humaine foiblesse.  
 Pardonnez-moi la pitié , la tendresse ,  
 Et laissez-moi la douceur de pleurer.

Comme il parloit , passa sur cette terre ,  
 En berlingot , certain Pair d'Angleterre ,  
 Qui voyageoit tout excédé d'ennui ,  
 Uniquement pour sortir de chez lui ;  
 Lequel avoit , pour charmer sa tristesse ,  
 Trois chiens courans , du punch & sa maîtresse.  
 Dans le Pays on connoissoit son nom  
 Et tous ses chiens : c'est Mylord Abington.

Il apperçoit une foule éperdue ,  
 Une Beauté sur le sable étendue ,  
 Covelle en pleurs & des verres cassés.  
 Que fait-on là ? dit-il à la cohue.  
 On meurt , Mylord ! & les gens empressés  
 Portent déjà les quatre ais d'une bière ,  
 Et deux manans fouilloient le cimetière.  
 Bonnet disoit : notre art n'est que trop vain ,  
 On a tenté des baisers & du vin ;  
 Rien n'a passé. Cette pauvre Bourgeoise  
 A fait son tems ; qu'on l'enterre , & buvons.  
 Mylord reprit : est-elle Genevoise ?  
 Oui , dit Covelle. — Eh bien ! nous le verrons.  
 Il saute en bas , il écarte la troupe ,  
 Qui fait un cercle en lui pressant la croupe ,  
 Marche à la Belle , & lui met dans la main  
 Un gros bourfon de cent livres sterlin :  
 La Belle serre , & soudain ressuscite.  
 On bat des mains ; Bonnet n'a jamais su  
 Ce beau secret. La gaupe décrépite ,  
 Dit qu'en enfer il étoit inconnu.  
 Rousseau convient que malgré ses prestiges ,  
 Il n'a jamais fait de pareils prodiges.

Mylord sourit : Covelle transporté ,  
 Croit que c'est lui qu'on a ressuscité.  
 Puis en dansant ils s'en vont à la Ville ,  
 Pour s'amuser de la Guerre Civile.

## CHANT QUATRIÈME.

**N**os Voyageurs devoient en chemin ;  
 Ils se flattoient d'obtenir du Destin  
 Ce que leur cœur aveuglément desirer :  
 Bonnet de boire , & Jean-Jacques d'écrire ;  
 Catin d'aimer , la Vieille de médire ;  
 Robert de vaincre , & d'aller à grands pas  
 Du lit à table & de table aux combats :  
 Tout caractère en causant se déploie.  
 Mylord disoit : dans ces remparts sacrés ,  
 Avant-hier les François sont entrés ;  
 Nous nous battons , c'est-là toute ma joie ;  
 Mes chiens & moi nous suivrons cette proie.  
 J'aurai contre eux mes fusils à deux coups :  
 Pour un Anglois , c'est un plaisir bien doux.  
 Des Genevois je conduirai l'armée.  
 Comme il parloit , passa la Renommée.  
 Elle portoit trois cornets à bouquin ( 1 ) ,

---

( 1 ) Observez , cher Lecteur , qu'on gagne toujours quelque chose avec l'Auteur de ce Poëme. Il n'avoit donné qu'une trompette à la Renommée dans la Henriade ; il lui en a donné deux dans sa Divine Pucelle , & aujourd'hui il lui en donne trois dans le Poëme moral de la Guerre Genevoise. Pour moi , j'ai envie d'en prendre une quatrième , pour célébrer l'Auteur , qui est , sans doute , un jeune homme qu'il faut encourager.

L'un pour le faux , l'autre pour l'incertain ,  
 Et le dernier , que l'on entend à peine ,  
 Est pour le vrai , que la nature humaine  
 Chercha toujours & ne connut jamais :  
 La Belle aussi se servoit de sifflets.  
 Son Écuyer, l'Astrologue de Liège ,  
 De son Chapitre obtint le Privilège  
 D'accompagner l'errante Déesse ;  
 Et le Mensonge étoit à son côté.  
 Entre eux marchoit le Vieux à tête chauve ,  
 Avec son fable & sa fatale faulx.  
 Auprès de lui , la Vérité se sauve.  
 L'âge & la peine avoient courbé son dos ;  
 Il étendoit ses deux pesantes ailes.  
 La Vérité qu'on néglige par-tout ,  
 Ou qu'on opprime , ou que l'on pousse à bout ,  
 En gémissant se blotissoit sous elles.  
 Le Renommée à peine la voyoit :  
 Et tout courant devant elle avançoit.

Eh bien ! Madame , avez-vous des nouvelles ?  
 Dit Abington. J'en ai beaucoup , Mylord ;  
 Déjà Genève est le champ de la mort.  
 « J'ai vu de Luc (1) , plein d'esprit & d'audace ,

---

(1) De Luc , d'une des plus anciennes familles de la  
 Ville , c'étoit le Paoli de Genève : il est d'ailleurs bon  
 Physicien-Naturaliste. Son père entend merveilleusement  
 » Dans

---

## DU DIX-HUITIÈME SIECLE. 145

---

- » Dans le combat , animer les Bourgeois.
- » J'ai vu tomber au feul fon de fa voix ,
- » Quatre Syndics (1) étendus sur la place.
- » Verne (2) est en casque , & Vernet en cuirasse:
- » L'encre & le sang dégoutent de leurs doigts.
- » Ils ont prêché la discorde cruelle
- » Différemment , mais avec même zèle.
- » Tels autrefois , dans les murs de Paris ,
- » Des Moines blancs , noirs , Minimes & gris ,
- » Portant mousquet , carabine , rondèle ,
- » Encourageoient tout un Peuple fidèle
- » A débusquer le plus grand des Henris ,
- » Aimé de Mars , aimé de Gabrielle ,
- » Héros charmant , plus Héros que Covelle.
- » Bèze & Calvin fortent de leurs tombeaux ;
- » Leur voix terrible épouvante les fots ;

---

*Saint Paul , sans sçavoir le Grec & le Latin : on dit qu'il ressemble aux Apôtres tels qu'ils étoient avant la descente du Saint-Esprit.*

(1) *Les Bourgeois vouloient avoir le droit de destituer quatre Syndics.*

(2) *Le Ministre Verne , homme d'un esprit cultivé & fort aimable ; il a beaucoup servi à la conciliation : ce fut lui qui releva la garde , posée par les Bourgeois dans l'anti-chambre du Procureur-Général Tronchin , pour l'empêcher de sortir de la Ville. La Renommée , qui est menteuse , dit ici tout le contraire de ce qu'il a fait.*

» Ils ont crié d'une voix de tonnerre :  
 » *Persecutez !* C'est-là leur cri de guerre.  
 » Satan , Mégère , Astaroth , Alefion ,  
 » Sur les remparts ont pointé le canon ;  
 » Il va tirer ; je crois déjà l'entendre.  
 » L'Église tombe , & Genève est en cendre » .

Bon ! dit la Vieille , allons , doublons le pas :  
 Exaucez-nous , puissant Dieu des combats ,  
 Dieu Sabaoth , de Jacob & de Bèze !  
 Tout va périr ; je ne me sens pas d'aise .

Enfin la troupe est aux remparts sacrés ,  
 Remparts chétifs & très-mal réparés .  
 Elle entre , observe , avance , fait sa ronde .

Tout respiroit la paix la plus profonde :  
 Au lieu du bruit des foudroyans canons ,  
 On entendoit celui des violons ;  
 Chacun dansoit ; on voit pour tout carnage ,  
 Pigeons , poulets , dindons & grianoux ,  
 Trois cent perdrix à pieds de Cardinaux  
 Chez les Traiteurs étalent leur plumage .

Mylord s'étonne : il court au cabaret .  
 A peine il entre , une Actrice jolie  
 Vient l'aborder d'un air tendre & discret ,  
 Et l'inviter à voir la Comédie .



Oh, juste Ciel ! qu'est-ce donc qui s'est fait ?  
Quel changement ! Alors notre Zaire ,  
Au doux parler , au gracieux fourire ,  
Lorgna Mylord , & dit ces propres mots :  
Le Roi de France , à Genève affligée ,  
Par ses bontés rend enfin le repos ;  
Il a voulu que tout fût dans la joie ;  
Pour cet effet , ce bon Roi nous envoie  
Un doux Ministre , un brave Chevalier (1),  
Ange de paix comme vaillant guerrier ;  
Qu'il soit béni ! Grace à son caducée ,  
Par les Plaisirs la Discorde est chassée.  
Le vieux Vernet , sous son vieux manteau noir ,  
Cache en tremblant sa mine embarrassée ,  
Et nous donnons le Tartuffe ce soir.

Tartuffe ! allons , je vole à cette Pièce ,  
Lui dit Mylord ; j'ai haï de tout tems ,  
De ces croquans , la détestable espèce :  
Égayons-nous ce soir à leurs dépens.  
Allons Bonnet , Covelle & Catherine ,  
Et vous aussi , vous Jean-Jacque & Vachine ,  
Buvons dix coups , mangeons vite , & courons  
Rire à Molière & siffler les frippons.

---

(1) *Le Chevalier de Beautteville , Ambassadeur en Suisse , Lieutenant-Général des Armées. Il contribua plus que personne à la prise de Berg-op-Zoom.*

A ce discours enfant de l'allégresse,  
Rouffseau restoit morne, pâle & pensif;  
Son vilain front fut voilé de tristesse.  
D'un vieux Caissier, l'héritier présomptif,  
N'est pas plus sot alors qu'on lui vient dire,  
Que le bon-homme en réchappe & respire.  
Rouffseau poussé par son maudit démon,  
S'en va trouver le Prédicant Brognon;  
Dans un réduit, à l'écart il le tire,  
Grince les dents, se recueille & soupire;  
Puis il lui dit: vous êtes un frippon,  
Je sens pour vous une haine implacable,  
Vous m'abhorrez, vous me donnez au Diable;  
Mais nos dangers doivent nous réunir.  
Tout est perdu; Genève a du plaisir.  
C'est pour nous deux le coup le plus terrible;  
Vernet sur-tout y sera bien sensible.  
Les Charlatans sont donc bernés tout net!  
Ce soir Tartuffe, & demain Mahomet!  
Après demain, l'on nous jouera de même.  
Des Genevois on adoucit les mœurs;  
On les polit, ils deviendront meilleurs;  
On s'aimera. Souffrirons-nous qu'on s'aime!  
Allons brûler le Théâtre à l'instant.  
Un Chevalier, Ambassadeur de France,  
Vient d'ériger cet affreux monument,  
Séjour de paix, de joie & d'innocence;  
Qu'il soit détruit jusqu'en son fondement!

Ayons tous deux la vertu d'Erostrate (1);  
Ainsi que lui , méritons un grand nom.  
Vous connoissez la noble ambition ;  
Le grand vous plaît , & la gloire vous flatte ,  
Prenons ce soir en secret un brandon.  
Envain les sots diront que c'est un crime ;  
Dans ce bas monde , il n'est ni bien ni mal ;  
Aux vrais Savans tout doit sembler égal :  
Bâtir est beau , mais détruire est sublime.  
Brûlons Théâtre , Actrice , Acteur , Souffleur ,  
Et Spectateur , & notre Ambassadeur.

Le lourd Brognon crut entendre un Prophète ,  
Crut contempler l'Ange exterminateur ,  
Qui fait sonner sa fatale trompette  
Au dernier jour , au grand jour du Seigneur.

Pour accomplir ce projet de détruire ,  
Pour réussir , Vachine doit s'armer ;  
Sans toi , Bacchus , peut-on chanter & rire ?  
Sans toi , Vénus , peut-on savoir aimer ?  
Sans toi , Vachine , on n'est pas sûr de nuire.  
Ils font venir Vachine en leur taudis.

---

(1) *Erostrate , petit homme , maigre & noir ; il étoit tourmenté d'un vilain mal dans le col de la vessie , ce qui lui donnoit des vapeurs aussi noires que sa mine. Il brûla , dit-on , le Temple d'Ephèse pour se faire de la réputation.*

Vachine arrive , & de ses mains crochues  
 Que de l'enfer les chiens avoient mordues ,  
 Forme un gâteau de matières fondues ,  
 Qui brûleroit les murs du Paradis.  
 Pour en répandre au loin les étincelles ,  
 Vachine a pris ( je ne puis décemment  
 Dire en quel lieu , mais le Lecteur m'entend )  
 Un tas pourri de brochures nouvelles :  
 Vers de Brunet , morts aussi-tôt que nés ( 1 ) ,  
 Longs Mandemens dans le *Pui* confinés ,  
 De Chiniac lés écrits plagiaires ,  
 Trente Journaux , quarante Commentaires.  
 Tout ce fatras fut du chanvre en son tems ;  
 Linge il devint par l'art des Tisserans ;  
 Puis en lambeaux des pilons le pressèrent :  
 Il fut papier. Cent cerveaux à l'envers ,  
 De visions à l'envi le chargèrent ;  
 Puis on le brûle : il vole dans les airs ;  
 Il est fumée aussi bien que la gloire.  
 De nos travaux voilà quelle est l'histoire ;  
 Tout est fumée , & tout nous fait sentir  
 Ce grand néant qui doit nous engloutir.

( 1 ) *Nous ne savons pas qui est ce Brunet. Il y a tant de plats Poètes , connus deux jours à Paris , & ignorés ensuite pour jamais ! Il a fait les Noms changés , Comédies qui eut quelque succès.*

---

## DU DIX-HUITIÈME SIECLE. 151

---

Les trois méchans ont posé cette étoupe  
Sous le foyer où s'assemble la Troupe ;  
Le méche prend : ils regardent de loin  
L'heureux effet qui fuit leur noble soin (1),  
Clignant les yeux , & tremblant qu'on ne voie  
Leurs fronts plissés se dérider de joie.  
Déjà la flamme a surmonté les toits ,  
Les toits pourris , séjour de tant de Rois ;  
Le feu s'étend , le vent le favorise.  
Le Spectateur que la flamme poursuit ,  
Crie au secours , se précipite & fuit ;  
Jean-Jacques rit , Brognon les exorcise ;  
Ainsi Calcas & le traître Sinon ,  
S'applaudissoient lorsqu'ils mirent en cendre  
Les murs sacrés du superbe Ilion ,  
Que le Dieu Mars , Aphrodise (2) , Apollon ,  
Virent brûler & ne purent défendre.  
Las ! que devient le pauvre Entrepreneur (3) ,

---

(1) Ce fut le 5 Février 1768 qu'on mit le feu à la Salle des Spectacles.

(2) Vénus est nommé en Grec Aphrodite. Notre Auteur l'appelle Aphrodise : c'est apparemment par euphonie, comme disent les Doctes.

(3) M. Rosimond , Entrepreneur des Spectacles à Genève , un des plus honnêtes hommes du monde. Il a perdu près de quarante mille francs à cet incendie.

Ce Rosimond , plus généreux qu'habile ?  
A ses dépens , il a , pour son malheur ,  
Fait à grands frais meubler le noble asyle  
Des doux plaisirs , peu faits pour cette Ville.  
Un seul moment consume l'attirail  
Du grand César , d'Auguste , d'Orosmane ,  
Et la toilette où se coëffa Roxane ,  
Et l'ornement de Rome & du Serrail.  
O Rosimond ! que devient votre bail ?  
De tous vos soins quel funeste salaire !  
Est-ce à Calvin que vous aurez recours ?  
Est-ce à l'Évêque , appelé Titulaire ?  
Hélas ! lui-même a besoin de secours.  
Ah , malheureux ! à qui vouliez-vous plaire ?  
Vous êtes plaint , mais fort abandonné :  
Après vingt ans , vous voilà ruiné.  
De vos pareils c'est le sort ordinaire.  
Qui du Public s'est fait le serviteur ,  
Peut se vanter d'avoir un méchant maître.  
Soldat , Auteur , Commentateur , Acteur ,  
Également se repentent peut-être.  
Loin du Public , heureux dans sa maison ,  
Qui boit en paix , & dort avec Suzon !





CHANT CINQUIÈME.

**D**ES Prédicans les ames réjouies,  
Rendoient à Dieu des graces infinies (1),  
Sincèrement du mal qu'on avoit fait.  
Le cœur d'un Prêtre est toujours satisfait,  
Si les plaisirs que son rabat condamne  
Sont enlevés au séculier profane.  
Qu'arriva-t-il ? le désordre s'accrut,  
Quand de ces lieux le plaisir disparut.  
Mieux qu'un Sermon, l'aimable Comédie  
Instruit les gens, les rapproche, les lie.  
Voilà pourquoi la Discorde en tout tems,  
Pour son séjour a choisi les Couvens.

Les deux partis plus fous qu'à l'ordinaire  
S'alloient gourmer, n'ayant plus rien à faire ;  
Et tous les soins du Ministre de paix,  
Dans la Cité, sont perdus déformais.  
Mille Horlogers (2), de qui les mains habiles,

---

(1) Expression si familière à l'un d'entr'eux, que l'ayant répétée vingt fois dans un Sermon, un de ses parens lui dit : Je te rends des graces infinies d'avoir fini.

(2) Genève fait un commerce de montres qui va par année à plus d'un million. Les Horlogers ne sont pas des Artisans ordinaires ; ce sont, comme l'a dit l'Auteur du

Savoient guider leurs aiguilles dociles,  
 D'un acier fin régler les mouvemens,  
 Marquer l'espace & diviser le tems,  
 Renoncent rous à leurs travaux utiles;  
 Le trouble augmente. . . . On ne fait plus enfin  
 Quelle heure il est dans les murs de Calvin.  
 On voit leurs mains tristement occupées  
 A ranimer, sur un grès plat & rond,  
 Le fer rouillé de leurs vieilles épées;  
 Ils vont, chargeant de salpêtre & de plomb,  
 De lourds mousquets dégarnis de platine.  
 Le fer pointu, qui tourne à la cuisine  
 Et fait tourner les poulets déplumés,  
 Bientôt se change, aux regards alarmés,  
 En longue pique, instrument de carnage;  
 Et l'ouvrier contemplant son ouvrage,  
 Tremble lui-même, & recule de peur.

O jours ! ô tems de disette & d'horreur !  
 Les artisans dépourvus de salaire,  
 Nourris de vent, défiant les hasards,

---

*siècle de Louis XIV, des Physiciens de pratique. Les Gra-*  
*ham & les Leroi ont joui d'une grande considération, &*  
*M. Leroi d'aujourd'hui est un des plus habiles Mécaniciens*  
*de l'Europe. Les grands Mécaniciens sont aux simples Géo-*  
*mètres, ce qu'un grand Poète est à un Grammairien.*

(1)  
 du stri  
 de plu

Meurent de faim en attendant que Mars  
Les extermine à coups de cimeterre.  
Avant ce tems , l'industrie & la paix  
Entretenoient une honnête opulence ,  
Et le travail , père de l'abondance ,  
Sur la Cité répandoit ses bienfaits.  
La Pauvreté , sèche , pâle , au tein blême ,  
Aux longues dents , aux jambes de fuseaux ,  
Au corps flétri , mal couvert de lambeaux ,  
Fille du Styx , pire que la Mort même ,  
De porte en porte alloit traînant ses pas ;  
Monsieur Labat ( 1 ) la guète , & n'ouvre pas ,  
Et cependant Jean-Jacque & sa Sorcière ,  
Le beau Covelle & sa Reine d'amour ,  
Avec Bonnet buvoient le long du jour ,  
Pour soulager la publique misère.  
Au cabaret , le bon Milord payoit ;  
Des indigens la foule s'y rendoit :  
Pour s'en defaire , Abington leur jettoit  
De tems en tems de l'or par les fenêtres :  
Nouveau secret , très-peu connu des Prêtres ,  
L'or s'épuisa : le secours dura peu.  
Deux fois par jour , il faut qu'un mortel mange.

---

(1) *C'est un Français réfugié , qui par une honnête industrie & par un travail estimable s'est procuré une fortune de plus de deux millions.*

---

## 156 POÉSIES SATYRIQUES

---

Sous les drapeaux , il est beau qu'il se range ;  
Mais il faudroit qu'il eût un pot au feu.

C'en étoit fait ! *Les Seigneurs Magnifiques* (1) ,  
Alloient subir le sort des Républiques ;  
Sort malheureux qui mit Athène aux fers ,  
Abîma Tyr & les murs de Carthage ,  
Changea la Grèce en d'horribles déserts ,  
Des fils de Mars énerva le courage ,  
Dans des filets (2) prit l'Empire Romain ,  
Et quelque tems menaça Saint-Marin (3) .  
Hélas ! un jour il faut que tout périsse .  
Dieu paternel ! sauvez du précipice  
Ce pauvre Peuple , & reculez sa fin .

Dans le Conseil , le doux Pierre Agnélin

---

(1) Quand les Citoyens sont convoqués , le premier Syndic les appelle : Souverains & Magnifiques Seigneurs .

(2) Les filets de Saint-Pierre .

(3) Le Cardinal Albéroni n'ayant pu bouleverser l'Europe , voulut détruire la République de St-Marin en 1739 . C'est une petite Ville , perchée sur une montagne de l'Apennin , entre Urbain & Rimini . Elle conquit autrefois un moulin ; mais craignant le sort de la République Romaine , elle rendit le moulin , & demeura tranquille & heureuse . Elle a mérité de garder sa liberté . C'est une grande leçon qu'elle a donnée à tous les États .

Cède

Cède à l'orage, & navré de tristesse,  
Quitte un timon qui branloit dans sa main.

Nécessité fait bien plus que sagesse.

Brimer un jour, ce Brimer dont la presse

A tant gémi sous ma Prose & mes Vers,

Au magasin déjà rongés des vers;

Brimer l'aîné, qui jamais ne s'empresse

Que de chercher la joie & les festins,

Dont le front chauve est encor cher aux Belles,

Acteur brillant dans nos Pièces nouvelles,

Brimer, vous dis-je, aimé des citadins,

Se promenoit dans la Ville affligée,

Vuide d'argent & d'ennuis surchargée:

Dans sa cervelle, il cherchoit un moyen

De la sauver, & n'imaginoit rien.

A la fenêtre, il voit Madame Oudrille,

Et son époux, & son frère, & sa fille,

Qui chantoient tous des chansons en refrain,

Près d'un buffet garni de Chambertin.

Mon cher Brimer est homme qui se pique

De se connoître en vin plus qu'en musique:

Il entre, il boit, il demeure surpris,

Tout en buvant de voir de beaux lambris,

Des meubles frais, tout l'air de la richesse.

Je crois, dit-il, non sans quelque allégresse,

Que la fortune enfin vous a compris,

Au numero de ses chers Favoris.

L'an dix-sept cent, deux fix, ou je me trompe,  
 Vous étiez loin d'étaler cette pompe;  
 Vous demeuriez dans le fond d'un taudis;  
 Votre gosier, raclé par la piquette,  
 Pouffoit des sons d'une voix bien moins nette.  
 Pour Dieu ! montrez à mes sens ébaudis,  
 Par quel moyen votre fortune est faite.

Madame Oudrille en ces mots répliqua :  
 La pauvreté longtems nous suffoqua,  
 Quand la discorde étoit dans la famille.  
 J'étois brouillée avec Monsieur Oudrille,  
 Monsieur Oudrille avec tous ses parens;  
 Ma belle-sœur l'étoit avec ma fille;  
 Nous plaidions tous, nous mangions du pain bis  
 Notre intérêt nous a tous réunis.  
 Pour être en paix dans son lit comme à table,  
 Le premier point est d'être raisonnable.  
 Chacun cédant un peu de son côté,  
 Dans la maison met la prospérité.

Brimer aimoit cette saine doctrine :  
 D'un trait de feu, son esprit s'illumine ;  
 Il se recueille, il fait son prognostic ;  
 Boit, prend congé, puis avise un Syndic,  
 Qui disputoit dans la place voisine  
 Avec de Luc, & Flavière & Cournois :  
 Trois Conseillers & quatre bons Bourgeois,



Anprès de-là crioient à pleine tête ,  
Et se morguoient d'un air très-mal-honnête.  
Brimer leur dit : Madame Oudrille est prête  
A vous donner du meilleur Chambertin :  
Montez là-haut , c'est l'arrêt du destin ;  
Ce jour pour vous doit être un jour de fête.  
On court , on monte , & la Dame redit  
De point en point comment elle s'y prit ,  
Pour radoubler sa barque délabrée.

Tout le Conseil entendit la leçon ;  
Le Peuple même écouta la raison :  
Les jours sereins de Saturne & de Rhée ,  
Les tems heureux du beau règne d'Astrée ,  
Dès ce moment renaquirent pour eux.  
On rappella les danfes & les jeux ,  
Qu'avoit bannis Calvin l'impitoyable ,  
Jeux protégés par un Ministre aimable ,  
Jeux détestés de Vernet l'ennuyeux.  
Celle qu'on dit de Jupiter la fille ,  
Mère d'amour & des plaisirs de paix ,  
Revint placer son lit à Plainpalais (1),  
Genève fut une grande famille ;

---

(1) Plainpalais , promenade entre le Rhône & l'Arve aux portes de la Ville , couverte de maisons de plaisance , de jardins & d'excellens potagers d'un très-grand rapport.

Et l'on jura que si quelque brouillon,  
Mettoit jamais le trouble à la maison,  
On l'enverroit devers Madame Oudrille.

Le roux Rousseau de fureur hébété,  
Avec sa Belle errant à l'aventure,  
S'enfuit de rage, & fit vite un traité  
Contre la paix qu'on venoit de conclure.

VOLTAIRE.

## ÉPIGRAMME.

**U**N jeune-homme bouillant invectivoit V\*\*;  
Quoi ! disoit-il, emporté par son feu,  
Quoi ! cet esprit immonde a l'encens de la terre !  
Cet infâme Archiloque est l'ouvrage d'un Dieu !  
De vice & de talent, quel monstrueux mélange !  
Son âme est un rayon qui s'éteint dans la fange ;  
Il est tout à la fois & tyran & bourreau ;  
Sa dent, d'un même coup, empoisonne & déchire ;  
Il inonde de fiel les bords de son tombeau,  
Et sa chaleur n'est plus qu'un féroce délire.  
Un vieillard l'écoutoit, sans paroître étonné,  
Tout est bien, lui dit-il ; ce mortel qui te blesse,  
Jeune-homme, du Ciel même atteste la sagesse :  
S'il n'avoit pas écrit, il eut assassiné.

É P I T R E  
DU CURÉ DE S. JEAN DE LATRAN,

*A l'Auteur de MÉLANIE.*

1769.

**P**ERMETTEZ qu'un simple Pasteur,  
Humble habitant d'un Presbytère,  
Qui vous admire & vous révere  
Comme le digne successeur,  
Et de Corneille & de Voltaire,  
Lève ses regards éblouis,  
Jusqu'à cette vive lumière  
Etincelante en vos écrits.  
Je n'ai point la pompe mondaine  
De tous nos modernes Prélats,  
Dont l'indolence se promène  
Sous la moire & le taffetas,  
De ces Abbés à falbalas,  
De ces Financiers à rabats,  
Qui dans leur coupable largesse,  
De nos dogmes faisant un jeu,  
Dépouillent le Temple de Dieu  
Pour le Temple de leur Maitresse.  
Tapi dans l'ombre d'un camail,

Je suis un bon Diable de Prêtre ,  
Qui conduit son petit Bercaïl ,  
Et qui se borne à se connoître.  
Selon moi la Religion  
Est pour le Peuple un frein utile ;  
J'espère en la sainte Sion ,  
Et je crois même à l'Évangile ,  
Quoique m'oppose ma raison.  
Mais comme j'aime le beau style ,  
Quelquefois sous le capuchon ,  
Je me délasse avec Virgile  
Des fatigues de l'oraison.  
J'ai lu votre Drame sublime ,  
Et je n'ai pas été surpris  
Que les femmes , les beaux-esprits ,  
Qui du Pinde assiégent la cime ,  
Et qui régissent tout Paris ,  
Vous aient décerné le prix  
Avec un transport unanime.

Mais qu'il est de censeurs iniques ,  
Aguerris à fronder les gens !  
Ces enforcélés de Critiques ,  
Disent que les vers sont traînants ,  
Et les scènes soporifiques ,  
Que l'intérêt est divisé ,  
Que l'action jamais n'avance ,  
Qu'on dialogue à toute outrance .

Sans aller au but proposé ;  
 Qu'aux jeux de mots on s'abandonne ,  
 Quand la passion doit agir ,  
 Que l'Écrivain toujours raisonne  
 Au moment qu'il faudroit sentir ;  
 Qu'en un mot ce chef-d'œuvre ennuie ,  
 Et qu'en dépit des merveilleux ,  
 La Vestale vaut cent fois mieux  
 Que la bavarde Mélanie.  
 O crime ! ô race de pervers !  
 Miséricorde ! quel blasphème !  
 Moi , je prononce par moi-même ,  
 Et non par ces échos divers ,  
 Sur qui je lance l'anathème.  
 J'ai trouvé beau, le plan , les vers ,  
 Tout, jusqu'aux discours de la fille  
 Prête à quitter cet Univers :  
 Il faut au moins qu'elle babille ;  
 C'est le costume de la grille ,  
 Et les mourans sont fort diferts ,  
 Quand ils expirent en famille.

Mais, dans cet ouvrage enchanteur ,  
 Ce qui me frappe & m'intéresse ,  
 C'est ce Ministre du Seigneur ,  
 Cet Apôtre consolateur ,  
 Qui prend pour défendre l'erreur  
 Le langage de la Sagesse ,

Et de l'amoureuse foiblesse  
Est le sensible Protecteur.  
Je n'y suis plus, je m'extasie,  
Lorsque je vois un saint Curé,  
Qui fait, par le Ciel inspiré,  
Les honneurs de la Tragédie.  
Comme un autre, j'en puis juger.  
Quelquefois en petite loge,  
Je mets mon salut en danger,  
J'entends la Satyre ou l'Éloge,  
Je vais ou rire, ou m'affliger,  
Ma Paroissienne favorite,  
Commet là ses péchés d'élite,  
Et m'engage à les partager.

J'ai vu, malgré la canicule,  
Mourir de froid Timoléon;  
J'ai vu le Public sans scrupule  
Bâiller au nez de Pharamond,  
Et par le don de Prophétie,  
Je m'écriois dès ce jour-là :  
Ce jeune homme prospérera,  
C'est le Ciel qui le mortifie ;  
Il sera sifflé dans sa vie :  
Mais l'avenir le vengera,  
Et du Parterre & de l'Envie,  
Et dans mille ans il jouira  
Des récompenses du génie.



Déjà , dit-on , vos Partisans  
Dans les boudoirs criant merveille ,  
Sur votre Autel portent l'encens ,  
Dont ils sèvent le bon Corneille ,  
Ces Aristarques souverains ,  
Que toujours le goût illumine ,  
Qui tiennent l'urne des destins ,  
Ont comparé vos vers divins ,  
Aux vers sonores de Racine ;  
Sa lyre a passé dans vos mains ,  
C'est mon avis , je pense même  
Aux risques de faire un affront  
A ces Maîtres du double mont ,  
Que l'avenir , Juge suprême ,  
Leur ôtera leur diadème ,  
Pour le poser sur votre front.

Sans doute , ils ont quelque génies  
L'un peignit l'ame des Héros ,  
Et de la poudre des tombeaux ,  
Fit sortir l'antique Italie ;  
A tout il sut donner la vie ;  
La Politique est embellie ,  
Et s'échauffe sous ses pinceaux ;  
Il fut un Dieu pour la Patrie ,  
Et créa même ses rivaux ,  
L'autre éloquent , sensible & tendre ,  
Peignit les orages du cœur ,

L'amour qui mêle la fureur  
Aux soupirs qu'il nous fait entendre,  
Qui s'agite, marche au hasard,  
Attendrit jusques dans ses crimes,  
Et qui pleure sur le poignard,  
Dont il va frapper ses victimes.  
Dans Cinna, dans Britannicus,  
Phédre, le Cid, Iphigénie,  
Mithridate, Sertorius,  
Et Bajazet, & Pulcherie,  
Je vois des moyens bien tissus,  
Les ressorts de la Tragédie  
Déployés sans être apperçus,  
Des passions & des vertus  
Contrastans avec énergie,  
Un goût délicat, éclairé,  
Qui m'entraîne par sa magie :  
Mais dans tout cela je défie  
Qu'on me fasse voir un Curé.  
C'est du Curé que je rafolle :  
Si le reste est moins éclatant,  
Le Curé bien-tôt me console,  
Et je me pâme en l'écoutant.  
Je me passionne & me damne,  
Voulant imiter votre feu :  
C'est la main d'un Prêtre de Dieu  
Qui vous ceint du feston profane.  
Mes vœux ne seront pas trompés.

Et vous ferez , malgré la haine ,  
Ou le Sophocle de la scène ,  
Ou le lecteur de nos soupés.

S'il vous prend par fois fantaisie  
D'aller entendre mes Sermons ,  
Et de me voir quand j'officie ,  
Je fais ce que nous vous devons.  
En mémoire d'un tel chef-d'œuvre ,  
Je veux que vous & vos lauriers ,  
Vous soyez installés dans l'œuvre ,  
Près du moins sot des Marguilliers.  
Ce qui tient à mon ministère ,  
Pain de vie , exhortation ,  
Conseils paternels , oraison ,  
Je vous promets le tout en frère ;  
Et si jamais l'attrition  
Vous invite à rentrer en grace ,  
Si , dans vous , l'Esprit saint efface  
La Tragique démangeaison ,  
Et que d'un illustre renom  
Vous cessiez enfin d'être esclave ,  
Fissiez-vous un autre Gustave ,  
Comptez sur l'absolution.

DORAT.



REMERCIEMENT  
D'UN CAPUCIN DE MEUDON,

*A l'Auteur de MÉLANIE.*

**S**OUFFREZ qu'un Capucin Novice,  
Qui tranquillement dans ce lieu  
Chantant du nez le saint Office,  
Devoit bien-tôt offrir à Dieu  
De ses beaux jours le Sacrifice,  
Vous adresse un remerciement,  
Oui, j'ai lu votre Mélanie :  
Éclairé par votre génie,  
Je romps ma chaîne en ce moment,  
Si, dans Paris, les jeunes filles  
Peuvent jamais lire vos vers,  
On les verra forcer les grilles,  
Et nos Cloîtres seront déserts.  
Que votre éloquence a de charmes !  
Que votre style est séduisant !  
Qu'il est concis, & que de larmes  
Je sens couler en vous lisant !  
Combien j'admire la tendresse  
Et le courroux de votre Amant !  
Que j'aime votre dévouement,  
Et que Mélanie intéresse !

Que votre Curé parle bien ,  
 Et sur-tout qu'il est nécessaire !  
 Mais à côté de votre mère ,  
 Non , Clytemnestre n'est plus rien.  
 Malgré les faiseurs d'Épigramme ,  
 Dont vous bravez l'inimitié ,  
 Je vous réponds que jamais Drame  
 N'excita si bien la pitié.  
 Si quelque Rimeur subalterne ,  
 Tranchant du Censeur délicat ,  
 Ne trouve en vous qu'un style plat ,  
 Qu'un coloris obscur & terne ,  
 Et sur le Parnasse moderne ,  
 Cherche à ternir tout votre éclat ,  
 Que vous importe le vulgaire ?  
 Les Médifans & les Jaloux  
 Auront beau dire , auront beau faire ;  
 Corneille , Racine & Voltaire ,  
 N'ont jamais écrit comme vous.  
 Lorsque Warwick , à qui tout cède ,  
 Le grand Warwick si bien vanté ,  
 Aux François fut représenté ,  
 Dans l'yvresse qui nous possède ,  
 Il fut soudain mis à côté  
 Du fier d'Effex & de Tancrede :  
 On trouva tout bien inventé.  
 Il faudroit après tant de gloire ,  
 Après tant d'illustres travaux ,

---

## 170 POÉSIES SATYRIQUES

---

Laisser quelquefois la Victoire  
Orner le front de vos rivaux.  
Combien , sur-tout , je vous admire  
Dans votre Mercure galant ,  
Quand par les traits de la Satyre  
Vous encouragez le talent !  
Mais , pourquoi d'un bras si sévère ,  
Accablez-vous l'Auteur vulgaire ,  
Dont la crédule vanité  
S'est fait fiffler par le Parterre ,  
Ou dont le succès éphémère ,  
Doit mourir dans l'obscurité ?  
N'insultez point à sa misère :  
Il faut un peu d'humanité  
Pour son semblable & pour son frère.

---

### ÉPIGRAMME

*Faite par M. DE LA CONDAMINE, le jour de  
sa Réception à l'Académie Française.*

**L**A CONDAMINE est aujourd'hui  
Reçu dans la troupe immortelle ;  
Il est sourd , c'est tant-mieux pour lui :  
Mais il n'est pas muet , & c'est tant-pis pour elle.

LA CONDAMINE.



S A T Y R E

A M. PALISSOT.

1769.

**N**ON, de tes ennemis, les cris calomnieux,  
N'ont pu, cher Palissot, te noircir à mes yeux.  
Je me ris avec toi de leur vaine colère :  
Tu leur déplairois moins, s'ils avoient sçu te plaire ;  
Si cédant au grand nombre, & suivant leurs travers,  
Ta Muse au mauvais goût eût consacré ses vers.

Qu'est devenu ce tems qu'ont vu fleurir nos pères ?  
Les Auteurs asservis à des règles sévères,  
Par des soins assidus s'efforçoient d'obtenir,  
Moins les succès du jour que ceux de l'avenir.

Les Grecs & les Latins, que nos Auteurs frivoles,  
Relèguent aujourd'hui dans l'ombre des Écoles,  
Par les meilleurs Esprits alors accrédités,  
Étoient lus & relus, appris & médités.

C'est chez eux qu'on puisa ce vrai qui nous enchante,  
Cette simplicité si noble & si touchante,  
Dont un seul trait naïf, pour un goût délicat,  
Vaut mieux que tout l'esprit du précieux Dorat.

C'est par eux que l'on sçut d'un charme inévitable,  
 Faire aimer la sagesse, en la rendant aimable,  
 Loin de se présenter triste & sans agrément,  
 Elle égaya son front des traits de l'enjouement,  
 Sous de rians atours cent fois plus applaudie,  
 Que dans les froids Sermons de l'Encyclopédie.

C'est du génie antique enfin qu'étoient remplis  
 Ces beaux-esprits divers en tout genre accomplis;  
 Qui sous un Prince, ami de leurs savantes veilles,  
 Enfantotent à loisir de sublimes merveilles.

Aujourd'hui, Palissot, l'on peut à moins de frais,  
 Du nom de bel-esprit s'énorgueillir en paix.

A peine de l'enfance achevant la carrière,  
 Et de l'École encor secouant la poussière,  
 On a rompu le frein à soi-même livré,  
 Que vuide de savoir, d'amour-propre enyvré,  
 Tourmenté de la rime, en proie à sa manie,  
 On croit sentir en soi l'aiguillon du génie;  
 On pense qu'il suffit, sans étude & sans art,  
 De suivre un vain délire, & d'écrire au hasard.

Hé! Messieurs les Rimeurs, quelle est votre folie?  
 Quoi! parmi tant de fots, dont la terre est remplie,  
 En voit-on comme vous d'un fol orgueil épris,  
 S'exercer dans un Art qu'ils n'ont jamais appris?

---

## DU DIX-HUITIÈME SIECLE. 173

---

L'Élève de Vanloo , plus timide & plus sage ,  
Fait du sien à loisir l'utile apprentissage ;  
Combien dans ses dégoûts ne voit-il pas de fois ,  
Ses stériles crayons se briser sous ses doigts ,  
Avant que soutenu d'une longue pratique ,  
Il défie au fallon les yeux de la critique ?

Le métier le plus vil à sa difficulté ,  
Jamais le Bateleur , à la Foire exalté ,  
S'il n'en a pas acquis la routine assidue ,  
Viendra-t-il voltiger sur la corde tendue ,  
Et s'exposera-t-il , digne projet d'un fou ,  
Pour amuser le Peuple , à se rompre le cou ?

Et vous qui parcourez ces routes périlleuses ,  
Que des chûtes sans nombre ont rendu si fameuses ,  
Où de rares esprits, en de plus heureux tems ,  
N'ont dû quelques succès qu'à des efforts constants ,  
Si-tôt qu'en votre tête un feu trompeur s'allume ,  
Votre main sans arrêt va fatiguer la plume ;  
La rime a beau se plaindre , & la raison crier ,  
Vos vers comme un déluge inondent le papier .

De-là vient que Paris , de ses pressés avides ,  
Voit naître en un seul jour plus d'écrits insipides ,  
Que l'Automne fâcheux , durant ses premiers froids ,  
Ne fait tomber en tas de feuilles dans les bois ;  
Ou que dans nos jardins , sur les présens de Flore ,

On ne voit au Printems de chenilles éclore.  
De-là ce triste amas & de prose & de vers ,  
Le rebut du Public & le butin des vers ;  
Ces riens étincelans de frivoles bluettes ,  
Et sur-tout enrichis du jargon des toilettes ,  
Où l'Auteur, Petit-Maitre , en babil éminent ,  
S'efforce d'être aimable , & n'est qu'impertinent ;  
Ces torrens passagers de fugitives Pièces ,  
Qui des lecteurs glacés recherchant les caresses ,  
D'un burin séduisant empruntent la faveur ,  
Et se vendent au moins , à l'aide du Graveur ;  
Ces recueils vénimeux d'impiétés morales ,  
De nos Youngs François les farces sépulchrales ,  
Ces Opéras bouffons , non lus , quoiqu'imprimés ,  
Ces Poèmes en Prose , & ces Discours rimés ;  
Tous ces Livres enfin , écrits du nouveau style ,  
Où s'offre à chaque mot l'antithèse subtile ,  
Où sans règle & sans frein l'esprit tient lieu de tout ,  
Où ne se trouvent point la raison ni le goût ,  
Mais qu'en revanche on loue , & dont la liste obscure ,  
Toujours avec éloge est inscrite au Mercure ;  
Car de l'esprit du jour tant d'Auteurs inspirés ,  
S'ils étoient moins mauvais , feroient moins admirés.

L'autre siècle éclairé par des Maitres habiles ,  
Pour juger les écrits eut des yeux difficiles.  
On admira Corneille & son esprit divin ;  
Mais on admira point son amour pour Lucain.

On ne s'attendoit pas que Quinault au Parnasse ,  
Près de Racine un jour viendroît prendre sa place ,  
Ni qu'enfin l'Opéra trouveroit des lecteurs.

Le bon goût sur la Scène avoit des protecteurs.  
Le Parterre François , l'oreille encor remplie  
Des sons harmonieux de Phédre & d'Athalie ,  
Ennemi des sots Vers , autant que des Anglois ,  
Eût sifflé sans pitié le Maire de Calais.

Sur un Théâtre orné des Ris & de la Joie ,  
Où la Raison pour plaire en bons mots se déploie ,  
Eût-on souffert un fat , qui d'un ton de Rhéteur ,  
A côté de Molière eût prêché l'Auditeur ?  
Justement révolté qu'un goût hétéroclite ,  
Fit larmoyer Thalie en mauffade Héraclite ,  
Il eût associé , par un même destin ,  
*Le Père de Famille* aux Sermons de Cotin.

Ce n'est pas cependant qu'un ridicule Ouvrage ,  
Du Peuple quelquefois ne surprit le suffrage ;  
La brigue ou la faveur qui sans choix applaudit ,  
Pouvoit pour quelque tems mettre un sot en crédit ,  
Et rival de Pradon , peut-être que le Mière ,  
Eût balancé Racine & séduit Deshoulière.  
Mais bientôt la Satyre aux traits fins & perçans ,  
S'armoit du ridicule & vengeoit le bon sens ,  
Dénonçoit au Public Pradon chargé de honte ,  
D'un succès mal acquis lui redemandoit compte ,  
Et fit tant que son nom , la Fable des lecteurs ,

## 176 POÉSIES SATYRIQUES

Semble encore une injure aux plus méchans Auteurs.

Ainsi des fots Rimeurs , l'intrépide adversaire ,  
Sans que rien défarmât sa rigueur nécessaire ,  
Du faux goût dans sa source arrêtant le poison ,  
A l'aide des bons mots fit régner la raison.

Malheur à qui prêtant le flanc à la Satyre ,  
Se livra sans génie à la fureur d'écrire ,  
Et ne comptant pour rien la honte d'ennuyer ,  
Mit son impertinence au jour sur le papier !  
Le bien ni le crédit , le rang ni la naissance ,  
Ni le ressentiment armé de la puissance ,  
N'intimida la voix de ce hardi Censeur ,  
Du bon goût attaqué courageux défenseur ,  
Aux vertus , aux talens soigneux de rendre hommage ,  
Mais ardent ennemi de tout méchant Ouvrage ,  
Qui louant & blâmant chaque Auteur par son nom ,  
Eût berné Marmontel en admirant Buffon.

Des Poètes fiffés la foule mutinée ,  
En vain de toutes parts contre lui déchaînée ,  
Pour le rendre odieux s'épuisoit en clameurs ;  
Vainement le faux zèle appuyant leurs rumeurs ,  
Croit pieusement que ces doctes censures ,  
Font à la charité des mortelles blessures :  
Ces murmures chagrins à peine étoient ouïs.  
De bons mots innocens les lecteurs réjouis ,  
Voyoient avec plaisir , bien loin d'en faire un crime ,



Le nom d'un fade Auteur égayer une rime ;  
Croyoient que sans blesser l'honneur de son prochain ,  
On peut trouver mauvais un mauvais Écrivain ;  
Que s'il n'est point de loi qui l'empêche d'écrire ,  
Tout bon Chrétien qu'on soit , on peut du moins en rire

Ainsi donc des Cotins l'Hélicon fut purgé.  
Mais ce tems-là n'est plus , & tout a bien changé.  
Maintenant , grace au goût , à l'humeur pacifique  
D'un siècle plus humain , nommé Philosophique ,  
Chacun comme il l'entend raisonne en liberté ,  
Et peut extravaguer en toute sûreté.  
Il n'est point de Grimaud qui ne puisse à sa mode ,  
Réformer la raison , prescrire un nouveau code ,  
Et souvent admiré , toujours content de lui ,  
Verser impunément des flots d'encre & d'ennui.

L'un prétend dans le monde , épris de son beau style ,  
En traduisant Brébœuf , faire oublier Virgile ;  
D'un fatras emphatique , un autre enfant sa voix ,  
Vient régenter les Grands , les Ministres , les Rois ,  
Et dans l'Académie empesé Pédagogue ,  
Voit malgré d'Olivet son faux sublime en vogue.

A toute impertinence un champ libre est ouvert.  
La licence en crédit marche à front découvert.  
Les fruits du mauvais goût comme la mousse abondent ;  
Les sots Auteurs en foule en tous lieux nous inondent :  
Car en quel tems pour eux eut-on plus de douceur ?  
Si contr'eux , par hasard , il s'élève un Censeur ,

## 178 POÉSIES SATYRIQUES

Qui joigne le bon sens au fel de la Satyre ,  
Quel orage sur lui son badinage attire !  
Quels cris ! où fuira-t-il ? Et pour mieux effrayer ,  
Quiconque à leurs dépens oseroit s'égayer ,  
Du critique fameux , si craint pendant sa vie ,  
N'ont-ils pas à l'envi décrié le génie ?  
Pour faire le procès à sa malignité ,  
Ils réclament les loix , la paix , l'humanité.  
Chez un Peuple poli , quel trouble , quel désordre ,  
Si sur un pauvre Auteur à son aise on peut mordre ;  
Si Légier ou S\*\* , pour un livre un peu plat ,  
De cent fâcheux brocards doivent souffrir l'éclat ;  
Sur-tout ils font crier les ombres en furie ,  
De ces tristes martyrs de la plaifanterie ,  
Qui bafoués , joués , hués & confondus ,  
Sont au bruit des sifflets au tombeau descendus.  
Du seul nom de Satyre ainsi chacun s'irrite ,  
Et la craint d'autant plus que plus il la mérite.

Toutes fois ces Esprits si bénins pour les fots ,  
Contre Dieu sans scrupule aiguissent leurs bons mots ;  
Ces discrets ennemis d'innocentes querelles ,  
Proscrivent la Satyre & sèment des Libelles.  
Ton nom , cher Palissot , est par eux dénigré ;  
Mais le lourd B\*\*\* nous assomme à son gré ;  
Et conservant en paix son impudente audace ,  
Poinfinet à leurs yeux lui-même a trouvé grace.

Vois donc avec dédain contre toi s'ameuter ,

Le Peuple des Rimeurs facile à s'irriter.  
 Tu leur dis hautement ce qu'ils craignent d'entendre ;  
 Tu reprends leurs défauts : tu n'as pas dû t'attendre ,  
 Dans l'emploi que Molière & Boileau t'ont remis ,  
 Que l'ennemi des sots pût manquer d'ennemis.  
 Méprise leurs complots, leurs fourdes impostures ,  
 La raison est pour toi ; laisse leur les injures.  
 En de honteux combats ils voudroient t'engager ;  
 Mais c'est au ridicule encore à t'en venger.  
 Avec ce même esprit, cet art qui sur la scène ,  
 Dévoila plaîsamment la doctrine peu saine  
 De tous ces faux Catons , moralistes sans mœurs ,  
 Nous prônant la vertu qui n'est pas dans leurs cœurs :  
 Présente-nous aussi la comique Peinture ,  
 De quelque Triffotin , tracé d'après nature ,  
 Et que de loge en loge , au parterre, au foyer ,  
 On se dise en riant : Hé ! c'est l'Abbé Coyer !  
 Ou bien enveloppant une critique fine ,  
 Sous une fiction agréable & badine ,  
 Peins la sottise enfin , sortant d'un long oubli ,  
 Sur les débris du goût son empire établi.  
 Peins-nous tous les Héros marchant sous sa bannière ;  
 L'un *au fils naturel* immolant tout Molière ;  
 Cet autre destinant la Scène aux Iroquois ;  
 Sedaine, de Bouffon qu'il fut jadis par choix ,  
 Soudain, *sans le savoir* , devenu *Philosophe* :  
 Tant d'autres que je tais , Auteurs de même étoffe ,  
 Dont les noms rempliroient Moréri tout entier ,  
 Mais aussi peu connus que l'obscur Charpentier.

---

180 POÉSIES SATYRIQUES

---

Que ta vengeance donc honore ton génie,  
A force de bons mots punis la calomnie,  
Et que tes ennemis, de tes vers désolés,  
Pour prix de leurs fureurs soient à jamais fiffés.

Pour moi qui de bonne heure éclairé par Horace,  
Du vrai goût délaissé n'ai point perdu la trace;  
Qui rempli des leçons que Despréaux m'apprit,  
Au faux esprit du siècle ai fermé mon esprit,  
Je veux ainsi que toi, sans craindre leur sottise,  
De nos tristes Auteurs me rire avec franchise,  
Et payer par un Vers malignement tourné,  
L'ennui que les D\*\* souvent m'auront donné.

M. CLÉMENT.

---

ÉPIGRAMME. 1769.

**M**ON Dieu ! que cet Auteur est triste en sa gaîté !  
Mon Dieu ! qu'il est pesant dans sa légèreté :  
Que ses petits Écrits ont de longues Préfaces !  
Ses fleurs sont des pavots, ses ris sont des grimaces,  
Que l'encens qu'il prodigue est fade & sans odeur !  
Il est, si je l'en crois, un heureux Petit-Maitre :  
Mais si j'en crois ses vers, ah ! qu'il est triste d'être,  
Ou sa Maitresse ou son Lecteur !

*Fin de la première Partie.*



NT.

é!

!

re,